

Jeanne Humbert

En pleine Vie,
roman précurseur

Les éditions de Lutèce. Paris. 1930

JEANNE HUMBERT ET L'ANIMAL

par J.-F. Amary

Séduit depuis fort longtemps par tout ce qu'a pu écrire Jeanne HUMBERT, il manquait toujours à ma bibliothèque son roman : « EN PLEINE VIE » Roman précurseur. Les éditions de Lutèce. Paris. 1930 ; et il se trouvait donc sur ma liste de titres recherchés.

Récemment, mon ami Daniel Lérault me l'a envoyé en prêt, ainsi que l'essai du Général PERCIN : « L'ARMÉE DE DEMAIN » (Rieder. Paris. 1920)

Ces deux ouvrages sont vite passés sur le scanneur et les voilà désormais numérisés et donc à la disposition de tout un chacun. (via Internet)

Le roman de Jeanne est comme tous ses livres et articles, un bijou d'écriture. Il nous relate une jolie histoire d'amour et rien que cela constitue un agréable divertissement. Mais l'essentiel, c'est que Jeanne était une militante, et qu'elle n'aurait vraisemblablement pas perdu son temps à écrire un livre d'agrément.

Si elle a utilisé le procédé : roman d'amour, c'est pour tenter de faire passer non pas un mais des messages.

Et tout au long du livre, elle fait énoncer à l'un de ses héros, le bon docteur Fernandez, les théories néo-malthusiennes qui lui

étaient chères, mais aussi tout ce qui va autour comme le pacifisme, le naturisme, l'eugénisme, etc.

C'est un régal de lire toutes ces vérités sur lesquelles nous sommes bien d'accord, mais dont il est difficile de prévoir l'impact sur les lecteurs néophytes.

Bien sûr, l'eugénisme en a pris un sérieux coup avec la seconde guerre mondiale, le nazisme, Alexis Carrel, et aujourd'hui, il est fort malvenu d'en parler. Pourtant, il faudra bien qu'un jour un écrivain courageux relance le débat en expliquant qu'il y a eugénisme et eugénisme. Autrement dit eugénisme négatif, celui des nazis, et eugénisme positif, celui des néo-malthusiens.

« EN PLEINE VIE » reflète l'esprit des années 30, avec tous les espoirs des militants néo-malthusiens de cette époque.

Il serait intéressant de connaître aujourd'hui l'avis de personnes compétentes sur les expérimentations des docteurs Hélan Jaworski et Serge Voronoff sur le rajeunissement du corps humain, notamment en cousant « *sur la surface externe antérieure de l'utérus, un ovaire de guénon* » !

Il est possible qu'emballés par les résultats spectaculaires de l'hygiénisme par exemple, quelques exaltés aient pu « délirer » un peu comme on dit facilement aujourd'hui, et prendre certains rêves pour des réalités.

Jeanne elle-même n'est pas exempte de critiques à nos yeux de lecteur du XXI^e siècle.

Le premier reproche que nous lui ferons, c'est d'avoir donné à son héros le métier d'importateur de peaux brutes. Même si les qualités humaines de ce garçon nous le rendent sympathique dès le début du roman, il n'en demeure pas moins vrai que son activité professionnelle est assez haïssable et que l'auteur aurait été mieux avisée d'en faire un enseignant ou un ouvrier autodidacte.

L'importation de peaux recouvre tout un trafic, la raréfaction d'espèces fragiles, et surtout un profit de la souffrance inadmissible pour des militants progressistes.

Est-ce à dire qu'à la pointe des idées sur le plan du contrôle de la population et d'un certain mode de vie, Jeanne était en même temps rétrograde sur celui de la protection animale ?

La suite du livre nous donne à penser que oui.

Effectivement, alors que Philippe justement, oui l'importateur de peaux, semble prêt à condamner la tauromachie, l'autre héros, son futur « beau-père » défend curieusement cette barbarie, essaie de la justifier avec de curieux arguments qui loin de nous convaincre, écorcent pour la première fois notre empathie pour Jeanne. Voici le passage incriminé :

— *« Et les courses de taureaux, les admettez-vous ? Il me semble que c'est un restant, de barbarie digne d'autres temps que les nôtres !*

— *Et les combats de coqs ?... et la pêche, où le pauvre poisson agonise souvent des heures interminables, le palais déchiré par un cruel hameçon ?... et la chasse, surtout, la chasse à courre, ce monstrueux divertissement des riches châtelains ?... Dites-moi, le sort du pauvre et inoffensif animal forcé n'est-il pas plus tragique que celui du taureau ?... Et les sports brutaux ?... La boxe, entre autres ?...*

« Il faut tout voir, mon ami ! Tout est intéressant dans la vie ; le beau, parce qu'il vous fait goûter d'incomparables joies... et le laid, pour bien le connaître et tenter de le corriger, de l'atténuer jusqu'à ce qu'il puisse disparaître à jamais de nos yeux !

« Puis, comment ose-t-on qualifier de barbares les admirateurs des corridas, après qu'on a laissé se perpétrer le plus monstrueux des crimes : la guerre de 1914-1918 ?... et que tous les jours nous vivons encore dans la menaçante perspective de

nouvelles guerres ?... Voyez-vous, mon cher enfant, tant qu'on supportera que des millions d'hommes s'entre-tuent, on me fera bien rire quand on s'apitoiera sur le sort d'un vieux cheval ou de quelques taureaux !

— *Je suis tout à fait de votre avis : la guerre est horrible, et les hommes sont des fous de consentir à ces carnages !*

— *Naturellement, dans la société de l'avenir, organisée sur des bases altruistes, où la vie des hommes sera au moins respectée, je ne vois pas d'inconvénient à ce que l'on supprime les corridas, avec tout ce qui est meurtre inutile.*

— *Je ne voudrais cependant pas quitter l'Espagne sans assister à une course de taureaux !*

— *Nous irons ensemble ; je vous expliquerai sur le vif la technique subtile de la tauromachie et l'art très prenant qui en émane. Vous qui aimez les beaux gestes, vous verrez là quelques nobles attitudes. L'élégance du jeu du banderillo, droit devant le taureau qu'il appelle, lançant sur son échine des dards qui, en pénétrant dans son cuir, l'énervent, ajoutent à sa fureur et le rendent encore plus redoutable au combat. Puis c'est le jeu des toreros, qui avec leurs capes déploient, avec beaucoup d'allure, toute une série de feintes qui sont autant d'audacieuses provocations, souvent périlleuses. Le picador, sur son cheval, armé d'une lance d'au moins trois mètres, harcèle le taureau et s'efforce de lui enfoncer la pique dans les épaules.*

— *C'est à ce moment, je crois, que le cheval est toujours éventré ? C'est ce sacrifice inutile du cheval qui me navre dans la corrida.*

— *Maintenant, les chevaux, qui sont du reste de vieux chevaux destinés à l'abattoir, sont préservés d'une épaisse sangle de cuir recouvrant l'abdomen et les flancs, de sorte que les cornes du taureau venant buter sur cette cuirasse, l'éventration du cheval ne peut se produire, comme autrefois.*

« *Le matador, lui, n'apparaît qu'à la fin, pour l'estocade, et c'est une minute vraiment angoissante quand, à quelques pas du taureau rendu furieux par les excitations précédentes, face à face, touchant parfois les cornes de sa main, il calcule le moment où, d'un geste ferme, il lui enfoncera son épée dans la nuque.*

— *Votre sensibilité ne souffre pas de ce spectacle ?*

— *Je n'ai pas l'habitude de confondre sensibilité et sensible-rie. Les corridas existent, c'est toute la race espagnole qui y vibre et s'y manifeste dans son enthousiasme, sa couleur, ses attitudes altières, sa cruauté, et cela m'intéresse énormément. Aussi, je plains juste assez les pauvres taureaux qui sont immolés à ce jeu ! Harcelés par les toréadors, ils foncent sur eux aux risques et périls de ces derniers, et j'ai vu des hommes grièvement, mortellement blessés dans l'arène. C'est un combat où bêtes et hommes s'affrontent de force, de ruse et d'adresse.*

— *Puis, c'est d'un grand charme pour l'œil, ajouta Henriette Fernandez, que ces arènes bondées de spectateurs enthousiastes, applaudissant tour à tour les torreros ou le taureau, selon leurs comportements ; où le soleil fait rutiler les couleurs vives et chatoyantes des écharpes des belles senioritas ! Le mouvement ondoyeux des éventails ressemble curieusement au léger frissonnement des flots. C'est un décor grandiose ! »*

On ne voit évidemment pas comment les combats de coqs, la pêche, la chasse à courre et la boxe (!) qui sont des pratiques effectivement que nous réprouvons, pourraient justifier la corrida.

Mais ensuite, se retrancher derrière la barbarie des fauteurs de guerre (la Grande) pour défendre celle des organisateurs de corrida, on croit rêver !

Il est à peine croyable qu'un médecin comme le Dr Fernandez rigole de la souffrance d'un taureau ou d'un vieux cheval par

rapport à celle de toutes les victimes de la Grande Guerre ! La souffrance n'est ni divisible ni sélective. La souffrance programmée est condamnable, qu'elle soit celle d'un humain ou bien celle de tout autre animal. Il est pour le moins curieux que ce bon docteur respectueux de la vie en général, de la nature, semble considérer les autres animaux comme des êtres inférieurs, à la manière des religieux.

Il ne voit pas d'inconvénient à ce que la corrida disparaisse d'une future société mieux organisée, mais il la trouve pertinente dans celle qu'il combat. Voilà un point de vue difficile à suivre...

Vient ensuite l'incontournable argument culturel, qui fait de l'homme un artiste-athlète, et du taureau une brute épaisse, le premier ayant tout naturellement le droit de mort et de torture sur le second. La vérité est évidemment tout autre. L'homme se sert de son intelligence pour créer et exploiter une imposture ; il a découvert depuis fort longtemps qu'au bout de vingt minutes, le taureau a enfin compris que son adversaire n'est pas le chiffon rouge mais l'homme qui l'agite. Il est malheureusement trop tard, et c'est pourquoi les « combats » ne dépassent jamais vingt minutes. Voici une révélation peu glorieuse pour l'Homme !

A la question sur l'éventration des chevaux, ce ne sont que des vieux canassons, comme si l'âge autorisait la maltraitance !

De tels propos dans la bouche d'un toubib, humaniste qui plus est, c'est révoltant. Le docteur sait mieux que quiconque l'effet produit par les piques puis les banderilles dans l'organisme du taureau. Et il se permet d'ergoter en amalgamant sensibilité et sensiblerie. C' est pitoyable !

Même sa femme, l'adorable Henriette qui s'en mêle avec le chatoisement des couleurs et la beauté des musiques.

Qu'on ne me dise pas que la protection animale est un concept récent et qu'en 1930, les humains avaient suffisamment de soucis avec la protection des hommes.

Bien avant la naissance de Jeanne HUMBERT, l'anarchiste Ernest COEURDEROY écrivait un pamphlet anti-corrída long-temps « oublié » et récemment réédité (CORRIDA. Atelier de création libertaire. Lyon. 2003)

Jeanne aurait pu avoir accès à ce document édifiant. Ça ne s'est pas fait et c'est dommage.

Il faudrait prendre le temps de lire tous ses articles postérieurs à ce roman, pour voir si elle a ensuite évolué.

En 1983, elle nous écrivait à propos de GORION : « *Il me parlait cependant de son chien, qu'un peu avant la guerre dernière, il m'avait proposé d'adopter, ne pouvant plus s'occuper de lui vu sa défaillance physique et son impécuniosité du moment. Comme Eugène et moi savions la guerre proche, nous avons refusé ce don, ce qui m'a chagrinée car nous venions de perdre notre chien après dix-huit ans d'affectueuses relations. Mais, les circonstances n'étaient vraiment pas favorables.* »

A l'éclairage de ce que nous savons aujourd'hui sur les difficultés et malheurs des époux HUMBERT pendant la guerre de 39-45 (Eugène est mort dans la prison d'Amiens bombardée en juin 44, peu avant une libération espérée), nous convenons que ce choix était fondé.

Le reste du roman nous l'avons dit, est admirable et susceptible à notre avis, de donner au lecteur envie d'en savoir plus. C'est sans-doute pourquoi une abondante bibliographie est donnée en fin d'ouvrage.

En 2005, il n'est pas très facile de dénicher un ouvrage sur le néo-malthusianisme, mais il ne faut pas oublier qu'en 2001, les éditions SPARTACUS ont réédité l'ouvrage de Roger-Henri

GUERRAND et Francis RONSIN : « Jeanne HUMBERT et la lutte pour le contrôle des naissances ».

Romans (ville natale de Jeanne), le 1er mars 2005.

Jeanne Humbert

En pleine Vie

I.

Les abords de la gare d'Orsay témoignaient, dans ce soir de juin finissant, d'une extraordinaire et fiévreuse animation, prélude des grands départs, à l'époque si impatiemment attendue des vacances.

Dans le brouhaha discordant des cris des porteurs, du roulement des lourds autobus et des nombreuses voitures automobiles qui se pressaient, envahissant la chaussée, mugissant de tous leurs klaxons, un taxi se rangeait en bordure du trottoir, face à la large baie livrant accès au vaste hall de la gare.

Un homme jeune en descendit, tenant à la main, pour tout bagage, une large mallette plate de cuir fauve. Une courroie barrait son torse, retenant, suspendus, un appareil photographique dans sa gaine et une jumelle. Sur le bras, un manteau de voyage. De mâle allure, grand, bien découpé et svelte dans le complet sport gris clair qui le vêtait élégamment, il se dirigea en hâte vers les guichets des grandes lignes.

Philippe Valdrey, directeur d'une importante maison d'importation de peaux brutes, profitait de l'accalmie des affaires, à ce moment de l'année, pour laisser à son secrétaire le soin de le remplacer pendant deux mois, temps

qu'il désirait consacrer à la réalisation d'un projet depuis longtemps caressé, d'excursionner dans les Pyrénées. Peut-être même pousserait-il une pointe jusqu'en Espagne, si les circonstances se montraient favorables, et surtout si sa fantaisie l'y incitait.

Pour accomplir ce voyage, il n'avait voulu s'encombrer d'aucun bagage inutile, malgré les lamentations de sa chère maman dont il était l'idole, et qui prétendait le charger de mille choses « indispensables » dont il comptait bien se passer.

Après avoir pris son billet jusqu'à Perpignan, première étape de l'itinéraire qu'il s'était tracé, notre voyageur acheta quelques publications, se munit de cigarettes et descendit allègrement les marches conduisant aux quais, envahis déjà par une foule dense.

Il choisit, à l'avant du train, un compartiment non encore entièrement occupé. Puis, ayant rangé ses bagages et retenu sa place, Philippe Valdrey sauta sur le quai, alluma une cigarette et attendit le signal du départ.

Sous la casquette de voyage, assortie de couleur à son vêtement, le visage apparaissait ouvert et sympathique. On devinait dans les yeux gris acier, qui étonnaient chez ce brun, une intelligence déliée et curieuse.

De fait, ce grand garçon robuste avait l'esprit prompt et pratique. Très doué pour les affaires, servi par une prodigieuse mémoire, hardi dans ses initiatives, il n'avait jusqu'alors essuyé aucun échec sérieux. Les idées originales le séduisaient ; par contre, il goûtait peu les théories alambiquées de la métaphysique et se rebutait franchement sur tout ce qui lui paraissait du domaine chimérique,

irréalisable et obscur. Il sentait qu'il avait beaucoup à apprendre de la vie. Ses vingt-sept ans ignoraient bien des choses encore, qu'il essayait de glaner de tous côtés, par la lecture et par la fréquentation d'aînés plus instruits. Jusqu'à l'âge militaire, il avait partagé son temps entre d'assez bonnes études et le jeu vivifiant des sports, dont il n'avait jamais abusé, et qu'il ne pratiquait que dans l'intention de fortifier son corps en harmonisant ses formes. Il aimait surtout la natation, éprouvant un délasserement certain à se sentir quasi nu dans l'eau et à se prélasser ensuite dans sa périssoire, le corps exposé à l'air et au soleil, après le bain. Avec des amis de son âge, il organisait de bonnes parties de canotage C'était un de ses plaisirs favoris.

Depuis son retour du régiment, à la mort de son père, il fut chargé de remplacer celui-ci dans les fonctions qu'il occupait et dut consacrer la majeure partie de son temps au travail. Il n'en continua pas moins de s'intéresser fort à la culture physique et aux différents sports qu'il avait autrefois pratiqués. Néanmoins, cela ne lui suffisait plus. Il recherchait d'autres satisfactions que celles purement corporelles qu'il avait goûtées presque uniquement jusqu'ici. Son cerveau réclamait une nourriture plus substantielle à mesure que les ans s'ajoutaient aux ans.

Aujourd'hui, il partait seul, à l'aventure, désireux de voir d'autres pays, d'autres visages que ceux déjà connus, et bien décidé à jouir profondément de tout ce que la vie lui offrirait sur son chemin.

C'est donc pénétré d'une satisfaction intime immense qu'il entreprenait ce voyage, qu'il se promettait de faire par étapes, en chemin de fer, en auto, à pied, au seul gré

de sa fantaisie. Tout à ses pensées dorées d'un optimisme bien portant, il n'eut que le temps de sauter lestement dans son wagon, au moment où le train s'ébranlait lentement.

* * *

Au fur et à mesure de la marche rapide et régulière du train s'éloignant de Paris, Philippe voyait s'estomper dans la nuit naissante les dernières maisons, qui ne formèrent bientôt plus que de multiples et lointains points lumineux. Puis, après les maigres jardins banlieusards entourant ça et là de pauvres bicoques ou de prétentieuses villas, ce fut la plaine semée de quelques arbres fuyants.

Bientôt, ne pouvant plus rien distinguer du paysage enténébré, il se mit à feuilleter les revues et journaux dont il s'était muni au départ. Ses voisins de compartiment, trois femmes plutôt mûres et deux hommes d'une cinquantaine d'années, ne paraissaient pas disposés à converser. D'après l'examen qu'il fit d'eux, il n'aurait d'ailleurs rien de particulièrement attrayant des propos qu'ils auraient pu échanger. Plusieurs s'étaient déjà installés assez peu commodément pour attendre un sommeil problématique.

Cependant, le voyageur qui lui faisait face, gros bonhomme d'aspect jovial, le type croqué du commis-voyageur, lui adressa la parole :

— Excusez-moi, monsieur, mais voudriez-vous me prêter un des journaux que vous ne lisez pas ?

— Avec plaisir ! Tenez, voilà toute la collection, à votre choix.

— Tiens ! vous vous intéressez au naturisme ? Je vois là une revue que je lis avec plaisir chaque mois, car je dois vous avouer que je suis très partisan des théories naturelles ; en particulier, je suis un antialcoolique convaincu et un végétarien impénitent !...

— Ah ! dit Philippe, que le tour de la conversation intriguait... Mais oui, je m'intéresse au naturisme dans ses différentes manifestations, comme à beaucoup d'autres choses. Mais je ne suis pas végétarien ; cela me paraît même assez difficile d'observer un semblable régime dans la vie actuelle, surtout à la ville !

— Comment !... depuis quarante ans, je ne mange pas de viande, et vous pouvez constater que je ne m'en porte pas plus mal pour cela !

— En effet ! vous paraissez même doté d'une excellente santé ! Mais pourquoi avez-vous voué pareille haine à l'alimentation carnée, pour suivre votre régime avec une telle fidélité ?

— D'abord, parce que la viande est nocive à l'organisme. Elle produit des toxines dans l'estomac et l'intestin qui empoisonnent le sang et causent de nombreuses maladies. Tandis qu'au contraire les légumes, crus ou cuits, sont rafraîchissants, n'ont aucune répercussion désastreuse sur nos organes, et peuvent être supportés par les estomacs les plus délicats. Puis, je suis végétarien aussi par sentimentalité. J'ai horreur du mal, surtout de celui infligé à nos frères inférieurs, pauvres êtres sans défense contre la férocité de l'homme. Je réproouve absolument l'assassinat

des milliers d'animaux sacrifiés chaque jour pour la satisfaction de notre gourmandise, ou de notre nourriture, si vous voulez.

— Cela part, évidemment, d'un bon cœur ; mais, alors, il faudrait supprimer immédiatement plus de six cents millions d'habitants de la surface du globe ! Avez-vous pensé à toutes les populations qui se nourrissent presque exclusivement de la chair des poissons, des produits de la chasse : les habitants des côtes, les peuplades des pays où toute végétation est inconnue, comme au Groenland ? Comment peuvent-ils être uniquement végétariens, les indigènes des régions tropicales, qui ne s'alimentent en grande partie que de gibier, de coquillages, de crustacés et d'autres habitants des eaux ?

— Pourtant, les singes, originaires des pays chauds, ne mangent pas de viande ! Ils se nourrissent très bien de fruits. Puisque ce sont nos ancêtres naturels... nous aurions dû continuer à nous sustenter comme eux.

— Ah ! oui, c'est vrai... Les singes sont frugivores. Sans doute est-ce parce qu'ils sont frugivores qu'ils sont restés des singes... alors que l'homme a évolué. Qui sait s'il ne s'est pas différencié de la branche parallèle justement parce que, contraint à chasser pour les nécessités de défendre et d'assurer son existence, il a absorbé de la viande ; mangé la chair des animaux féroces contre lesquels il était obligé de lutter ? Son intelligence est peut-être née de cela...

— C'est une boutade et non un argument !

— Hé ! hé ! sait-on jamais ?... Ne croyez-vous pas que la ruse et l'ingéniosité sont les deux formes primitives de

l'intelligence ? Or, attaquer un animal, souvent plus fort que soi, pour le tuer et se repaître de sa chair, nécessite presque toujours un déploiement de ressources imaginatives dont les animaux qui se nourrissent exclusivement de végétaux sans défense n'ont pas besoin.

« Ne voyons nous pas chez les animaux, exception faite des insectes et des parasites, que les carnivores sont plus vifs dans leur intelligence que les herbivores ? Ne dit-on pas : « bête comme un mouton » ?... Leur seule force ne suffit pas à leur défense, et un loup, sans contredit bien moins fort qu'un cheval, s'en rendra promptement maître !

« Puis, les animaux immolés pour servir à notre nourriture sont, comme nous-mêmes, voués à une mort certaine. Mourir de vieillesse, ça n'est pas si drôle !

« Vous pouvez être certain que si, au travers des siècles, parmi les cent régimes qu'elle a suivis, l'humanité en avait trouvé un qui lui concédât la longévité et le pouvoir de conserver la jeunesse au-delà des limites que nous connaissons, de même que le moyen d'éviter les maladies, elle l'aurait depuis longtemps déjà adopté !

— Non. Les hommes sont leurs propres ennemis, en général. Ils boivent déraisonnablement des boissons alcoolisées qui ruinent leur santé et ont une si fâcheuse répercussion sur leurs descendants ; ils mangent trop, non dans le seul but de se nourrir, mais par simple gourmandise, des aliments que leurs organes fatigués ne parviennent pas toujours à assimiler. Pourtant, nombreux sont qui savent les effets désastreux de tels excès.

— Que voulez-vous, mon cher monsieur ? Vous aller me juger bien cannibale, mais, sans faire une consommation

excessive de la viande, je vous avouerai que je ne sais rien de meilleur qu'un bon tournedos bien saignant qui vous fond dans la bouche. Aucun légume jusqu'ici n'a pu me délecter à ce point. Arrosé d'un bon vin de notre riche Bourgogne, ce repas m'a toujours paru extrêmement séduisant !

— C'est toute une éducation à faire, évidemment ; je vous assure, cependant, que l'on s'habitue très bien au régime végétarien, surtout quand on se rend compte de tout le bien-être qu'on en retire. Plus de digestions pénibles dont les lourdeurs embrument le cerveau, comme il arrive trop souvent après les repas chargés d'aliments carnés et d'alcools. Puis, vous savez, on peut accommoder les légumes d'aussi appétissante manière que la viande que vous me vantez !

— Mais j'adore les légumes, et, crus ou cuits, j'en consomme à chaque repas !

Le sifflet strident et prolongé de la locomotive annonçait la proximité d'une gare. Notre végétarien se leva et, tout en rassemblant ses bagages, prenait cordialement congé de Philippe :

— En tout cas, c'est déjà très bien de vous intéresser à des théories que vous ne partagez pas absolument, et je souhaite que vous soyez un jour un convaincu fervent du naturisme. Tenez, vous lirez ceci. Ce sont des commandements humoristiques dont la simplicité lapidaire vous plaira. Vous ne pourrez qu'éprouver le plus grand bien à vous y conformer.

« Sur ce, je vous souhaite le bonsoir et bonne continuation de voyage. Moi, j'arrive ; nous voilà aux Aubrais, et

je descends à Orléans pour visiter ma clientèle dans la région. Permettez que je me présente : Gaston Potier, représentant de commerce. Je passe ma vie dans les trains et dans les hôtels, mais j'habite tout près de Paris.

Philippe se nomma également, tout en serrant la main dodue que lui tendait le gros homme, dont la bonhomie s'accordait si parfaitement avec les déclarations empreintes de bonté qu'il avait faites au cours de la conversation.

Quand il fut descendu et que le train, après un arrêt de quelques minutes, se remit en marche, notre voyageur, amusé de la courte controverse qu'il avait soutenue avec cet inconnu, déplia le feuillet et lut ceci :

LES DIX COMMANDEMENTS DU NATURISTE

Père Soleil adoreras,

Pour ses bienfaits, tout simplement.

Mère Nature honoreras,

Vivant en son sein très souvent.

Air délétère éviteras,

Ainsi que lieux abrutissants.

Excès, de table ne feras,

Et te nourriras sainement.

Corps et esprit cultiveras,

Maîtrise de soi même ment.

Fenêtre ouverte dormiras,

En toutes saisons, sagement.

Tous les matins douche prendras,

D'eau froide principalement.

La nudité pratiqueras

Chez toi, en commun, fréquemment.

*Ton être entier exerceras
Aux jeux joyeux et bienfaisants.
Souple et robuste resteras,
Et vivras ainsi longuement.*

— Ces commandements-là sont en tout cas plus censés que ceux ressassés si souvent par le curé lors de ma première communion, pensait Philippe... Allons, je vais tâcher, pour une partie du moins, de suivre à la lettre les conseils de l'auteur, car je veux profiter de mes vacances et admirer la nature en absorbant le plus possible d'air et de soleil !... Drôle de début, pour mon voyage, que cette rencontre !

Tout en souriant de ses pensées, il se cala contre la paroi du compartiment donnant sur le couloir, pour ne pas incommoder sa voisine, dame d'allures respectables, qui ne semblait pas disposée à lui céder le moindre centimètre de banquette sur le métrage auquel elle avait réglementairement droit. Puis il finit par s'assoupir, bercé par le ronronnement de la machine et le bruit monotone du glissement des roues sur les rails polis.

II.

C'est vers huit heures que le train, après sa course impétueuse dans la nuit vers le pays du soleil, stoppa, tout soufflant, en gare de Perpignan.

Engourdi par la position assise qu'il avait endurée une grande partie du voyage, Philippe était heureux d'être arrivé à la première étape qu'il s'était accordée.

Se dirigeant vers la sortie de la modeste gare de la vieille cité catalane, il arpenta joyeusement l'avenue ensoleillée, à la recherche d'un hôtel de moderne confort.

Après avoir fait choix d'une chambre assez grande, dont la large fenêtre encadrait un panorama grandiose, Philippe se complut à admirer, malgré sa lassitude, la haute chaîne des monts ibériques hérissée inégalement sur l'horizon bleu foncé, dominant le Roussillon et l'antique Cerdagne et, brusquement coupée à l'est, par la mer.

Les gris sombres, les verts tendres, les jaunes clairs se jouaient dans l'irradiante lumière. Un miroitement argenté couronnait certains pics, des plus élevés, et ses yeux s'émerveillaient en s'emplissant de la diversité de cette sauvage et imposante beauté.

A regret, il quitta la fenêtre, aveuglé de soleil dont les chauds rayons le pénétraient jusqu'au sang, et se mit en

devoir de faire disparaître, par une minutieuse toilette, les traces poussiéreuses dont son corps et ses vêtements étaient souillés.

Rasé avec soin et tout frais après de rapides et énergiques ablutions, il s'étendit sur le lit pour un court repos, jusqu'à l'heure du déjeuner, désirant effacer complètement les fatigues de la nuit.

Quand Philippe s'éveilla, il fut surpris de se retrouver dans cette chambre inconnue inondée de soleil. Son sommeil avait été si paisible et si profond qu'il en avait oublié son voyage et le lieu où il se trouvait ! Souriant de cette absence, il se mit debout, heureux de se sentir reposé et dispos. Rapidement vêtu, il s'élança dehors en sifflant joyeusement. Maintenant, il fallait se restaurer confortablement, et en avant pour les excursions !

Après avoir emprunté diverses rues dont chaque maison était ornée d'un joli jardinet, il avisa une auberge proprete, qui lui parut accueillante. Des fleurs aux couleurs vives jonchaient le parterre, laissant juste la place d'une étroite allée jusqu'au seuil. Il entra. Une servante brune, à la peau mate comme une Espagnole, les yeux noirs et rieurs, l'installa gentiment et lui proposa un menu qui excita son appétit déjà très vigoureux : tomates fraîches cueillies dans le potager de la maison, relevées d'une fine persillade et d'une vinaigrette ravigotante, des champignons de pays rissolés et un jeune poulet noyé dans des pommes de terre frites finement découpées. Le tout arrosé du bon vin du Midi.

A cette nomenclature, la faim de Philippe doubla, et c'est impatientement qu'il attendit le premier plat.

Quelques clients arrivèrent, lui procurant une distraction qui l'aida à patienter : braves gens du pays, de passage à la ville, paysans râblés, petits, secs et nerveux montagnards, parlant haut, dans un dialecte qu'il ne comprenait pas.

— Vous visitez notre pays, monsieur ? lui dit en le regardant un petit vieillard claudicant... Comment le trouvez-vous ... ? Vous arrivez, sans doute, de Paris ?...

A ces questions, faites sur le ton le plus amical, Philippe répondit de même :

— Oui, je suis arrivé ce matin ; c'est ici mon premier arrêt ; mais mon intention n'est pas d'y séjourner. Je veux descendre plus bas, jusqu'à Arles-sur-Tech. Je serai là au pied des grandes Pyrénées et je pourrai ainsi satisfaire mon désir de m'y promener des journées entières !

— Oh ! vous aurez de quoi occuper votre temps et vous pourrez vous en donner à cœur-joie !... Mais, vous savez, c'est fatigant, surtout si vous empruntez des chemins de fortune, car les montagnes sont pierreuses, par là, et bigrement escarpées !... Vous voulez faire l'ascension du Canigou ?

— Pas particulièrement. Je ne tiens pas à additionner des centaines de mètres d'altitude. Je voyagerai au seul gré de mon caprice, sans plus.

— Et quand comptez-vous vous mettre en route ?

— Mais, dès demain matin, je pense. Je prendrai le train local qui me conduira à Arles-sur-Tech.

— Je suis de Céret. Si vous voulez, je vous véhiculerai demain, jusque-là, dans ma voiture. De Céret, vous aurez à peine quelques heures à pied pour arriver à Arles. Si

cela vous plaît, je suis à votre disposition ; vous aurez de la place pour vos bagages, mais je pars demain matin très tôt, avant la grosse chaleur.

Philippe, tout heureux de la proposition inespérée de l'obligeant Pyrénéen, lui promettant un voyage autrement agréable que celui qu'il eût dû accomplir par voie ferrée, accepta en le remerciant cordialement de mettre ainsi sa carriole à son service. Ils trinquèrent aussitôt en dégustant un excellent muscat velouté et se mirent à table, car la servante commençait à apporter les premiers plats.

Durant le repas, ils devisèrent avec cette affabilité particulière aux habitants du Midi, et, au bout d'une heure, ils étaient déjà liés comme de vieux amis.

Le paysan, propriétaire d'une ferme importante, faisait en outre la culture du chêne-liège. Il fit accepter à Philippe de rester un jour ou deux chez lui pour visiter son domaine.

— Vous verrez, il y a de jolies promenades à faire ; les environs de Céret sont ravissants. Puis, il faut que vous fassiez connaissance avec ma femme et mes deux gars, qui s'occupent avec moi de la récolte du liège.

Philippe dut promettre, et le repas s'acheva gaiement. Après avoir bu ensemble un bon café, notre paysan quitta l'auberge avec ses compagnons, non sans avoir pris rendez-vous pour le lendemain matin, dès cinq heures.

Le soleil chauffait à blanc à cette heure méridienne, incitant fort au doux farniente. Surprise par l'offensive de ce climat si différent de celui auquel elle était habituellement soumise, la nature pourtant active de Philippe se sentait tout amollie. Dans les rues qu'il traversait, il ne

croisait que de rares passants, et aucune vie ne transparaissait des maisons dont les fenêtres, masquées par d'épais volets, étaient hermétiquement closes. Un découragement d'aller plus avant le gagnait. Cependant, il continua sa marche et sortit bientôt de la ville, s'engageant dans des sentiers où les buissons en haies et les arbres, aux larges branches courbées en forme de voûte, interceptaient le soleil ; il y rencontra, avec plaisir, quelque fraîcheur. Les montagnes, bien qu'assez éloignées, paraissaient proches, bouchaient tous les chemins.

Philippe se sentit tout d'un coup joyeux et redevenir enfant ; il s'amusait des insectes qu'il voyait, des fleurs qu'il trouvait, des branches qui l'accrochaient au passage, du jeu du soleil sur le paysage qu'il contemplait avidement. Il respirait à pleine poitrine cet air embaumé d'aromatiques senteurs que la chaleur rendait plus capiteuses. Il était divinement heureux d'être là, au sein de la nature, dans ce pays doré de soleil où il s'alanguissait délicieusement, loin de la fièvre des affaires, du mouvement bruyant de la foule pressée qu'il côtoyait chaque jour dans ce Paris, qu'il avait depuis si peu abandonné.

Il se remémorait complaisamment les circonstances qui l'avaient accompagné, et il se sentait favorisé de n'avoir jusqu'ici rencontré que des gens bien intentionnés à son égard. Il allait, en rentrant à l'hôtel, écrire une bonne lettre à sa chère maman, pour la rassurer sur la première partie de son voyage et essayer de lui faire partager sa joie naïve.

III.

Par ce matin riant, caressé de brise et de soleil, le docteur Fernandez, accompagné de sa femme et de sa fille, la jeune Fabienne, quittait Prats-de-Mollo, pittoresque bourg juché au sommet d'un mont élevé des Pyrénées orientales, se dirigeant vers l'Espagne à travers les montagnes extrêmement abruptes en cet endroit.

Deux guides escortaient les voyageurs, armés de longs bâtons, escaladant les rudes côtes ; la terre, effondrée par une pluie récente et brutale, croulait sous leurs pas, rendant la marche lente et pénible. Les *burros* (Ânes) au pied sûr ne paraissaient pas autrement incommodés par l'insécurité du terrain et gravissaient aisément les pentes les plus raides, en faisant tinter leurs clochettes.

Parfois, les deux femmes étaient saisies d'effroi quand la caravane s'engageait dans de petits chemins étroits, bordés d'un côté par la muraille gigantesque d'une montagne qui s'érigait en aiguille, de l'autre par le gouffre profond, émouvant jusqu'au vertige. Les ânes qui les portaient avaient juste la place pour poser, l'un après l'autre, leurs pieds. Le moindre faux-pas, et c'était la chute dans l'abîme.

Le danger de cette situation ne pouvait les empêcher cependant d'admirer le panorama unique qui s'offrait à leurs yeux extasiés. Après deux grandes heures de marche, les voyageurs se trouvaient arrivés à la crête de la montagne, difficilement gravie, et au milieu d'une immensité de chaînons multiformes, d'inégale hauteur, formant comme autant de monstrueuses dents. Des torrents ruisselaient par endroits, et le bruit fracassant de leur chute se répercutait sourdement. Des rocs nus voisinaient avec des monts recouverts de taillis touffus, véritables forêts sombres et qui paraissaient profondes. Parfois, quand ils passaient en vue d'un pic recouvert de neige, un courant d'air glacé balayait leur visage, contrastant singulièrement avec la chaleur qui commençait à arder.

Le docteur Fernandez, désireux de remplir ses yeux de ce spectacle de grandeur, donna le signal d'une courte halte qui permit à tous quelques instants de repos.

— Que dis-tu de ce paysage olympien, Faby ? interrogea-t-il en s'adressant à sa fille, qui embrassait d'un long regard étonné et ravi les mille aspects de l'enchevêtrement des monts.

— Oh ! papa, rien ne peut traduire les sensations puissantes que l'on éprouve devant cette farouche beauté ! Mieux vaut contempler sans rien dire et graver dans son esprit cet inoubliable tableau. Malgré la peur qui me contractait à certains passages scabreux, je suis très heureuse que nous ayons emprunté ce chemin. Et toi, maman ? Qu'as-tu ? Fatiguée ?

— Non, ma chérie ; seulement un peu angoissée. La profondeur du ravin qui s'ouvre devant nous me met mal à l'aise, et je ne puis vaincre cette désagréable impression.

— Viens près de moi, Henriette, dit le docteur à sa femme ; tu te sentiras plus en sécurité. Vois donc ce thym, comme il est beau ! Sent-il bon ! Et cette odorante lavande !... L'air, ici, ne se contente pas d'être d'une sublime pureté, mais il est encore parfumé !

Les trois personnages qui voyageaient ainsi étaient solidement unis par une tendre et profonde affection. Le docteur Jaime Fernandez, âgé maintenant de quarante-huit ans, avait, depuis une vingtaine d'années, associé sa vie à celle de sa femme Henriette, de dix années plus jeune. Leur amour, au lieu de s'atténuer par la cohabitation et l'habitude, comme il arrive dans la majorité des ménages ordinaires, s'était, au contraire, fortifié et accru. Ils formaient toujours le couple le plus épris, et l'on jalousait, autour d'eux, l'intégrité de leur bonheur. Après quelque temps de vie à deux, ils désirèrent sceller leur si parfaite union par un lien vivant.

Ne voulant pas laisser au pur hasard l'action si importante de transmettre la vie, d'accord en cela avec d'éminents praticiens, tels que le docteur Sicard de Plauzoles, qui exprime à ce propos que « si l'homme doit se reproduire, il doit bien se reproduire, se reproduire seulement quand il est en état de procréer des enfants sains », ils se préparèrent tous deux à cette fin et se soumirent, avant l'acte générateur, à un régime favorable à la bonne évolution du produit.

Leur alimentation ayant été l'objet de soins spéciaux, sans excès, excluant le gibier faisandé, la charcuterie, les viandes conservées, excluait aussi les boissons toxiques : vin, bière et alcools, - car ces derniers entraînent presque toujours la rétrogradation du produit, quand ils sont ab-

sorbés avant le coït fécondant - le docteur Fernandez et sa femme se nourrirent surtout de viandes rôties, de légumes frais cuits au beurre, d'œufs fraîchement pondus, de fromages blancs, de fruits mûrs et d'eau très pure.

Le sel, augmentant la sécrétion du sperme, était un peu plus qu'à l'ordinaire annexé aux aliments. Le docteur, sachant fort bien que le thé ou le café, de même que le tabac, sont des perturbateurs du système nerveux, s'en abstint au moment choisi pour la fécondation. Un bon travail intellectuel sans fatigue, des promenades au grand air et au soleil furent d'excellent effet.

Ce fut en plein mois d'août, dans la décade qui suivit les règles de madame Fernandez, que Fabienne fut conçue. Elle naquit ainsi l'année suivante, au beau mois de mai fleuri, époque la plus propice à l'accueil et au développement du nouveau-né.

En bonne santé tous deux, sans malaise même d'apparence bénigne, ils avaient effectué le geste sublime de se perpétuer, l'esprit animé d'une joie sereine et en toute conscience. « C'est en pleine santé, en pleine euphorie que cet acte doit avoir lieu », s'écrie Binet-Sanglé dans son précieux ouvrage *Le Haras humain*, et, pour appuyer son affirmation, il cite cette phrase de Diderot, que les parents de Fabienne firent leur : « Je veux que le père et la mère soient sains, qu'ils soient contents, qu'ils aient de la sécurité, et que le moment où ils se disposent à donner l'existence à l'enfant soit celui où ils se sentent le plus satisfaits de la leur. »

Pendant la grossesse d'Henriette Fernandez, son mari, suivant les conseils des anciens, la fît vivre parmi les beautés de la nature et de l'art, surveillant attentivement

l'évolution de l'embryon et le bon fonctionnement des organes essentiels de la mère, tout particulièrement les intestins, et les reins, veillant aussi à la bonne circulation du sang. Les relations sexuelles, de moins en moins fréquentes au fur et à mesure que la grossesse approchait de son terme, étaient toujours empreintes de la plus grande douceur.

Quand la petite Faby vit le jour, ce fut un superbe bébé. Toujours en avance sur son âge par le poids, par la taille et la vivacité de l'intelligence, elle grandit ainsi sans qu'aucune maladie ne vînt jamais troubler l'harmonie de son développement. Aujourd'hui, à l'aube de ses dix-huit ans, c'était une gracieuse et belle jeune fille. Blonde, avec de merveilleux yeux pers qui lui donnaient un étrange regard, l'ovale du visage très pur, grande, élancée et admirablement proportionnée, Fabienne était la joie et l'orgueil de ses parents, qu'elle chérissait et qui l'aimaient sans réserve.

Le voyage qui les amenait ainsi au milieu de l'océan des monts pyrénéens marquait l'étape heureuse et l'anniversaire des vingt années de leur union. Pour cette intime fête, le docteur avait décidé d'emmener sa femme et sa fille visiter les îles Baléares, qu'il avait explorées pendant sa jeunesse, de passer par les Pyrénées superbes, et de s'arrêter quelques jours à Barcelone, la vieille capitale catalane et port d'embarquement pour Palma.

D'origine espagnole, très érudit, savant et probe dans sa profession qu'il exerçait comme un sacerdoce, le docteur Jaime Fernandez avait créé une clinique à Paris, sur les hauteurs de Belleville-Ménilmontant, en plein faubourg ouvrier, pour mettre ses connaissances au profit des

hommes, des femmes et des enfants de cette classe laborieuse qui l'intéressait tout spécialement. Dès la première heure, il s'y consacra tout entier, essayant, par ses soins vigilants et ses conseils lucides, de sauver physiquement, et moralement aussi, les nombreux malades dont l'infortune autant que les maux lui poignaient le cœur.

Partisan fervent de toutes les idées libératrices d'avant-garde, des dernières méthodes que la science en progrès met au service de la vie, il éclairait de tout son savoir les malheureux qui se confiaient à lui, les aiguillait vers plus d'hygiène, leur enseignait comment on doit se comporter pour vivre sainement, leur ordonnant, comme premiers, remèdes, l'air pur, le soleil, la propreté.

— Fuyez les cabarets, leur disait-il, et les lieux abrutissants comme le cinéma où vous conduisez vos femmes et vos enfants, ces salles empestées de microbes, où l'air est irrespirable ! Votre cerveau lui-même s'atrophie au spectacle inepte qui s'y déroule habituellement ! Promenez-vous à l'air, vivez dehors le plus possible, surtout si vous êtes mal logés, et après votre travail !

Il déplorait aussi de voir tant de miséreux accablés de famille, chargés de plus d'enfants qu'ils ne pouvaient raisonnablement en élever avec leurs maigres salaires d'ouvriers durement exploités. Aux femmes de ce peuple de Paris allait plus particulièrement sa pitié. Que de pénibles confessions avait-il entendues de tant et tant d'entre elles ! Engrossées sans plaisir, souvent les soirs d'ivresse, elles gravissaient le rude calvaire des maternités innombrables et douloureuses dans un dénuement ruineux pour leur santé et pour celle de leurs rejetons. Combien de leurs tristes produits étaient mis en terre, après un court

stage dans la vie, sans avoir cessé de souffrir et d'avoir été une lourde charge de peines, d'angoisses et de privations pour leurs inconscients géniteurs !

— Il n'y a que vous autres pour pulluler ainsi ! leur disait-il, fâché. Regardez vos maîtres ! Font-ils autant d'enfants que vous ? Cependant, ils ont davantage de ressources pour les élever ! Soignez-vous donc d'abord : guérissez vos maux, améliorez votre sort, instruisez-vous ! ensuite, vous penserez à faire souche... dans la mesure de vos moyens, et non pas comme des lapins, pour créer stupidement de la souffrance !

Hélas ! il ne pouvait faire plus, pour ces ignorants, la criminelle loi de juillet 1920 lui interdisant de leur enseigner comment il faut s'employer pour limiter à volonté sa progéniture.

Sa clientèle l'adorait, malgré ses rudesses de langage. Son cœur était bon et correspondait, secourable, aux profondes détresses qu'il voyait chaque jour défiler devant lui. Pendant son voyage, il avait laissé sa clinique à la direction de son aide, le docteur Bernard, un jeune médecin très habile et tout à fait gagné aux dernières pratiques de la thérapeutique moderne.

* * *

— Si nous voulons être à Rocapruna, premier village espagnol sur l'autre versant, pour déjeuner, il faut nous remettre en route, mes enfants, dit le docteur, ouvrant la marche.

Les guides aidèrent les deux femmes à se hisser sur leurs montures, et l'on continua le voyage en bavardant gaie-ment tout le long du chemin. La pente rapide faisait basculer Fabienne sur la tête de l'âne, ce qui l'amusa fort, mais cela n'allait guère à sa mère, que ces secousses, manifestement, incommodaient.

— J'ai l'estomac dans les talons ! jeta la jeune fille d'un ton convaincu.

— Nous ne tarderons plus à le satisfaire, lui répondit son père.

En effet, peu avant midi, le cortège débouchait dans l'unique rue de Rocapruna, chacun suant sous le soleil, brûlant à cette heure.

Quelques maisons rustiques, curieusement accrochées les unes aux autres, constituent tout le hameau, sis en plein cœur des montagnes, habité en grande partie par des contrebandiers et quelques *carabiñeros* (Douaniers espagnols) vivant avec les premiers en assez bonne intelligence.

Les guides conduisirent les voyageurs vers une maison pauvre d'aspect, unique auberge de l'endroit.

— Puisqu'il n'y a pas le choix, entrons ici, dit le docteur, pressé de prendre quelque repos, car il n'avait cessé de marcher depuis Prats-de-Mollo.

Chiens, chats et poules les entouraient déjà, ainsi que trois ou quatre gosses déguenillés et sales, dont la pâleur et la maigreur surprenaient en pareil endroit.

Ils pénétrèrent dans la salle de l'auberge, grande pièce carrée aux murs blanchis à la chaux et nus, où deux grandes tables se faisaient vis-à-vis. Des bancs étroits ser-

vaient de sièges. Ils s'installèrent à l'une des tables entièrement libre. Un essaim de mouches tourbillonnant autour d'eux les excédaient de leur bourdonnement incessant et agaçaient visiblement Faby, peu charmée de ce voisinage.

Les guides sortirent pour soigner leurs *burros*, appelant à grands cris la patronne de la maison. Tout en houspillant sa nichée qui se suspendait après son jupon, la tenancière du cabaret, jeune encore, mais prématurément vieillie, finit par arriver jusqu'à la table des nouveaux hôtes, qui se mirent en devoir de composer un menu simple, mais réparateur.

Trois hommes occupaient un bout de l'autre table, absorbés au jeu des cartes, et buvant à la régälade du vin contenu dans un *porrõn* (Cruche de verre munie d'un tube conique effilé du but, permettant la sortie modérée du liquide) qu'ils se repassaient tour à tour. Paysans agrestes aux durs visages basanés, fleuris de barbes que le rasoir n'effleurait que rarement, ces hommes paraissaient appartenir à la race gitane, comme beaucoup de braconniers vivant dans ces contrées. Ils regardaient curieusement, sans s'interrompre de jouer, le groupe nouveau venu dans la maison. L'un des trois, surtout, avait peine à détacher ses yeux des deux femmes, notamment de la jolie Fabienne, dont la blondeur illuminait la pièce assez obscure, les volets de l'unique fenêtre étant soigneusement clos pour empêcher le soleil de pénétrer.

Des éclairs fulgurants traversaient par instants le regard du paysan, que les cartes intéressaient de moins en moins. A un moment, n'y tenant plus, impulsé par un irrésistible instinct, il jeta son jeu, jargonnant en mauvais castillan

une série de trivialités qui, pour être un hommage certain à la beauté rayonnante de la jeune fille, n'en étaient pas moins extrêmement choquantes.

Dans sa langue maternelle, le père, cabré, rétorqua au bonhomme qu'il eût à se tenir tranquille et à contenir sa brutale admiration. Mais celui-ci, dont la sexualité se trouvait dangereusement excitée par la vue de Fabienne, se leva en gesticulant et fit mine de s'approcher de la table du docteur. Faby et sa mère, apeurées, le visage bouleversé par l'émotion devant l'attitude du paysan, se levèrent et se serrèrent auprès du père, qui, sans perdre contenance, s'apprêtait à soutenir une lutte qu'il sentait inévitable.

L'homme continuait à débiter des incongruités. Le docteur, écartant sa femme et sa fille, allait tenter de mettre dehors le butor. Le ton des voix s'élevait, les bancs et les tables furent bousculés. La cabaretière, ne sachant à quoi attribuer ces bruits, arrivait affolée, avec tous ses moutards morveux et glapissants.

Soudain, la porte de l'auberge s'ouvrit, encadrant la haute stature d'un homme en vêtements de voyage. C'était Philippe Valdrey.

Pressentant l'imminence du pugilat, avant que le braconnier ait eu le temps de se livrer au geste de violence dont il menaçait le père de Fabienne, il l'étendit net d'un coup de poing à la mâchoire. Etourdi et mâté, le paysan se releva péniblement et s'en fut, sans attendre son reste, en proférant de vagues injures. Ses deux compagnons, honteux de sa conduite, le suivirent sans dire un mot. Cela n'avait demandé que quelques minutes.

Après cette entrée digne du ring, Philippe fut chaleureusement remercié par la femme du médecin, par Faby déjà remise de son émoi et par le docteur Fernandez. Ils se présentèrent mutuellement. En deux mots, le père expliqua à Philippe le motif de cette stupide altercation.

— J'ai vu de suite que cette brute allait se jeter sur vous, dit Philippe, et, sans connaître en rien le pourquoi de votre querelle, je n'ai pu voir cela sans intervenir !

— C'est un malheureux, peut-être doux comme un mouton dans son état normal, répartit le docteur, mais capable des pires folies sous l'impulsion violente du besoin génésique trop souvent réfréné. Ces hommes vivent habituellement de longues journées, seuls, faisant de dures et pénibles marches à travers les montagnes. En pleine force, ils n'ont, pour la plupart, que des rapports sexuels de hasard, assez rares et bien insuffisants pour leur bon équilibre physique et cérébral, car la fonction impérieuse des organes génitaux doit s'accomplir régulièrement et fréquemment chez les adultes bien portants. C'est aussi nécessaire à l'organisme que manger, boire et dormir !

« L'inassouvissement de ce besoin naturel explique la bestialité déclenchée violemment chez cet homme à la vue de ma fille, de même qu'il faut voir là l'explication des crimes odieux des souilleurs d'enfants ; ceux qui s'en rendent coupables sont, en général, des timides, qui appartiennent à la catégorie des refoulés sexuels.

Philippe ne fut pas peu surpris d'entendre ces paroles, dites sans le moindre ressentiment, et de constater qu'elles ne créaient aucun embarras chez la femme et chez la jeune fille du docteur, qui les approuvaient.

— Mais vous n'avez sans doute pas déjeuné, monsieur ? continua le docteur Fernandez... Vous accepterez bien de partager ce repas avec nous ?

Philippe, intéressé par la nouvelle compagnie que le hasard avait mise de si extraordinaire façon sur sa route, acquiesça, pendant que l'hôtesse, encore sous le coup de la frayeur causée par la scène, s'apprêtait maladroitement à servir.

— Vous êtes en excursion dans le pays ? demanda madame Fernandez à Philippe.

— Oui, madame... J'arrive d'Arles-sur-Tech, d'où je suis parti dès l'aube. Aussi avais-je hâte d'arriver à ce village. Depuis mon départ, ce matin, je n'ai rencontré qu'un pâtre qui m'a indiqué mon chemin ; mais je me suis égaré plusieurs fois, et c'est un pur hasard que mes pas m'aient amené jusqu'ici. J'ignore d'ailleurs complètement où je suis !

— Vous êtes en Espagne, lui dit en riant le père de Fabienne, dans le pays qui m'a donné le jour... et vous pouvez vous flatter d'y avoir fait une entrée sensationnelle ! Vous avez passé la frontière sans vous en apercevoir.

— France ou Espagne, les montagnes ne sont-elles pas semblables ? La frontière créée par l'homme ne change pas le paysage ! Enfin, je suis heureux d'être arrivé jusqu'à...

— Rocapruna, compléta Faby.

— ...puisque cela m'a procuré le plaisir de vous connaître.

— Et vous allez marcher longtemps, comme cela, au hasard ? questionna Fabienne, mutine, bien disposée en

faveur de ce grand garçon sympathique, à figure franche et ouverte.

— Mon voyage n'est évidemment pas terminé, mademoiselle, mais je n'ai aucun itinéraire de tracé. Je vais au gré de ma fantaisie. C'est elle qui m'a conduit ici.

— Eh bien, nous, nous savons où nous allons, cher monsieur, répartit le docteur, amusé. Après ce repas, nous piquerons tout droit sur Camprodon, où nous coucherons, et, dès demain, le train nous acheminera vers Barcelone. Là, nous séjournons une dizaine de jours. Je veux que Faby ait le temps de visiter cette belle ville, qu'elle a quittée si jeune. J'ai aussi quelques vieux amis à voir. Enfin, nous prendrons le bateau et nous irons finir nos vacances à la plus grande des îles Baléares, Majorque !

— C'est tout un voyage, en effet. J'ai souventes fois entendu vanter les merveilles du pays majorquin, et l'envie m'était déjà venue d'y faire un voyage.

— C'est un pays de pur rêve, répliqua vivement le docteur Fernandez. Une riche et fertile campagne, d'adorables sites montagneux, la mer magnifique, tout y est réuni ! Il y a des coins uniques et charmants, quasi inhabités. Nous pourrions vivre là-bas tout nus de grandes heures, sans qu'aucun être humain ne vienne s'en offusquer, car nous pratiquons le nudisme, cher monsieur, que je considère comme un des régénérateurs les plus sûrs du corps. Les rayons solaires augmentent le nombre des globules du sang, activent la circulation et décongestionnent nos organes. La dénudation permet au corps tout entier de respirer et d'éliminer les poisons qui sont alors rejetés par les pores de notre peau. Les bains d'air et de lumière opèrent de remarquables cures de l'anémie, de la

neurasthénie, des fatigues multiples imposées à notre corps surmené par une vie de jour en jour plus épuisante.

— Mais il faut pouvoir s'accoutumer à se mettre ainsi tout nu à l'air, et surtout au soleil, sans craindre les inconvénients des brûlures ou autres malaises ?

— Evidemment, si vous êtes novice dans ce genre de culture physique, il faut vous habituer peu à peu à prendre contact entièrement nu avec les éléments : air et soleil. Dans une atmosphère tempérée, vous vous sentirez de suite tout à fait à l'aise. Pour l'insolation, il faut la pratiquer graduellement, en ne vous exposant au début que quelques minutes seulement, puis en augmentant chaque jour la durée de votre bain solaire. Vous finirez très vite à habituer votre peau et vos muscles à supporter l'héliothérapie, ce dont vous retirerez le plus grand bien.

« Le nudisme, indéniablement, est sain ; chacun devrait le pratiquer au moins une fois par semaine, et non pas seulement le nudisme en chambre, dans un appartement clos, non !... Le nudisme en plein air, accompagné de mouvements de gymnastique respiratoire, de jeux physiques : le ballon, la danse, la course, la marche, le saut !... Mais, hélas ! la tyrannie des préjugés et l'hypocrisie sont de réels obstacles à ces pratiques de santé. Les faux moralistes taxent d'indécent ce qui est pur et sain. Ce qui est indécent, c'est le vêtement, qui semble cacher le corps en s'efforçant de laisser deviner ses formes, comme la mode féminine s'ingénie à le faire. Mais la sagesse finira par avoir raison de la morale des tartufes.

— Du fait que dans les réunions de nudistes, hommes et femmes s'affrontent complètement nus, ne résulte-t-il pas des scènes d'excitation indiscretes et, hélas ! déplacées ?

— De pareils incidents se produisent rarement. D'ailleurs, les personnes qui se réunissent pour pratiquer la nudité intégrale en commun se connaissent souvent, ou fréquentent les mêmes milieux. De plus, leur éducation dans ce sens est déjà faite. La participation aux récréations en plein air sans costume est refusée aux individus suspects, et quand il arrive qu'il s'en glisse un malgré les précautions prises, il est immédiatement expulsé de la colonie. Du reste, plus le nombre des nudistes est considérable, moins les scènes dont vous parlez sont possibles.

— Comment peut-on entrer dans un cercle de nudistes pratiquants, s'ils sont ainsi fermés ?

— Avec le parrainage de nudistes connus dans le milieu et qui se portent garants de votre moralité. Vous n'avez jamais pratiqué la nudité, monsieur Valdrey ?

— En plein air, non, pas intégralement. Je me suis trouvé souvent en maillot, après le bain, me séchant au soleil, mais jamais complètement nu, et j'avoue qu'il me serait assez difficile de me montrer, du moins les premières fois, entièrement dévêtu devant des personnes de l'autre sexe !

— Détrompez-vous ! Le nu est chaste et bien moins excitant que le demi-nu des costumes de nos vedettes de music-hall, ou même des robes de soirée de nos mondaines ! L'homme le plus facilement excitable a vite gagné un calme et une parfaite tranquillité des sens dès qu'il prend l'habitude de se mettre nu en compagnie de femmes. Je vous assure, par expérience, qu'au bout de très peu de temps on se sent libéré de toute gêne comme aussi de toute pensée malsaine. Les sexes n'existent plus dans l'esprit de chacun ; on se sent camarades, pleinement, au-dessus des conventions, des barrières et des distinctions

sociales. On ne ressent plus qu'une profonde allégresse physique, une ivresse véritable d'être désentravé et de respirer par tout son corps.

Pendant cette conversation, en dégustant le café et en fumant un bon cigare, les deux hommes avaient été laissés seuls par Fabienne et sa maman, qui étaient parties faire une courte promenade dans le petit village.

— Il est évident qu'avec des êtres intelligents et bien éduqués, la pratique de la nudité intégrale en plein air et en commun doit être délicieuse, et je n'en nie pas tous les bienfaits ; mais pensez-vous vraiment qu'il n'y aurait pas de graves désordres à redouter si la chose se généralisait ?

— Non, au contraire. Mais il ne peut y avoir de généralisation de ce genre sans une préalable éducation sexuelle rationnelle des jeunes gens, garçons et filles. L'obscur et obsédant mystère qui pèse sur la sexualité est la source de bien des maux, de préjudiciables et fâcheux errements, « Il est à la fois monstrueux et absurde de laisser un être humain adulte, mâle ou femelle, croupir dans l'ignorance du fait le plus important de la vie, de la biogénésie. » C'est tout un enseignement à faire, et je considère qu'il contribuerait énormément au bonheur des individus. Les adversaires nous objectent toujours, sans jamais rien prouver d'ailleurs, qu'en éduquant les jeunes gens des deux sexes sur les choses de la sexualité, de l'amour, du mécanisme de la génération, on favorise le vice et le libertinage. Or, nous répondons à cela que seule la vérité est saine et morale ; l'hypocrisie, le mensonge et l'ignorance entraînent à leur suite les curiosités malsaines, les manœuvres solitaires anémiantes, les penchants

anormaux et tous les méfaits d'une fausse interprétation de l'éthique et de la physiologie sexuelles.

— Alors... vous pratiquez la nudité intégrale devant votre fille, et elle-même se met nue devant vous... et devant des étrangers ?

— Naturellement ! Faby a passé les quatre premières années de sa vie quasi toujours nue, exposée au soleil. C'est sans doute un des secrets de sa parfaite santé. De plus, elle est exempte des préjugés ordinaires aux jeunes filles de son âge, tout en étant beaucoup plus pure. Vivant depuis sa naissance dans une ambiance de vérité et de franchise absolues, elle n'a jamais été empoisonnée par le virus de la morale catholique - morale purement verbale, du reste - qui accable de tout son poids l'humanité depuis des siècles !

« Au pays des Azimba, on initie les filles à tous les secrets de la vie sexuelle. Ces choses sont regardées comme un fait ordinaire dont il n'y a pas à se cacher ni à avoir honte, et, comme on ne s'en cache pas, il se fait que dans cette tribu les femmes sont très vertueuses. D'abord, elles savent tout ce qu'il est nécessaire de savoir et ne voient pas de raison pour tenir secrètes des lois naturelles ou des jouissances sensuelles qui leur appartiennent de naissance. J'ai élevé Faby comme une naturelle de cette tribu !

« Vous voyez bien que nous discutons de tout devant elle sans qu'elle en soit le moins du monde choquée. Puis, elle prépare sa médecine, et elle sait, comme tous les étudiants en la matière, de quoi se compose le corps humain, avec toutes ses misères, ses tares, ses faiblesses. Un médecin peut-il s'embarrasser des vaines et archaïques formules des *ignorantins* ? Nous essayons seulement,

comme il est du devoir de tout vrai médecin - je ne parle pas des mercantis de la profession qui foisonnent - de soigner ce corps, de l'améliorer, de le régénérer par tous les moyens que la nature et la science mettent à notre disposition.

— J'ai remarqué, en effet, que mademoiselle Fabienne avait un raisonnement très droit. Une telle franchise émane de son regard, une telle spontanéité de toute sa gracieuse personne et une si intense pureté, qu'on ne peut se défendre à son endroit d'une vraie et respectueuse admiration. On n'a certes pas envie de se conduire avec elle comme on le fait naturellement auprès des autres jeunes filles qui cachent tant de vicieuses pensées sous l'abaissement virginal de leurs paupières !

— Je suis heureux, mon cher ami, que vous appréciiez si justement les qualités de ma fille chérie. Sa mère et moi avons veillé de près à son éducation pour qu'il en soit ainsi.

A ce moment, la jeune fille et sa maman revenaient à l'auberge. La conversation n'en continua pas moins entre les deux hommes sur le sujet qui passionnait le docteur et qui intéressait prodigieusement Philippe.

— Le nudisme est en grande faveur dans les pays Scandinaves depuis déjà longtemps, et il fleurit actuellement en Allemagne, où il compte plusieurs milliers d'adeptes, tandis que ce mouvement ne se dessine encore que très timidement en France. Des familles allemandes entières y consacrent leurs dimanches et leurs moments de loisir, et les visiteurs de toutes les nationalités qui pénètrent dans les camps nudistes allemands remportent la meilleure et la plus réconfortante impression. A Berlin seulement, on

compte une trentaine de centres nudistes. Dans les provinces, l'activité des naturistes n'est pas moindre, aussi bien dans l'Allemagne du Nord que dans celle du Sud.

« En France, la pratique de la nudité intégrale rencontre l'ostracisme de pudibonds et rétrogrades moralistes qui assimilent le nudisme à l'outrage aux mœurs. Je collabore à une vaillante petite revue, au titre fier et évocateur : « *Vivre intégralement* », fondée en 1926 par un jeune sportif, Marcel K. de Mongeot, qui a entrepris la lourde tâche de réhabiliter le corps humain, de le rendre plus beau, d'apporter un remède certain à sa déchéance, aggravée par les maux de la guerre et leurs conséquences fatales, et de lutter contre les vices en supprimant l'hypocrite pudeur.

« Les docteurs Durville ont institué également un centre de culture naturiste aux environs de Paris, à Villennes, coquette campagne sur les bords de la Seine. Mais, pour ne pas avoir maille à partir avec la sévérité des lois, les habitués n'y pratiquent que la demi-nudité et ne livrent leurs corps à la caresse de l'air et du soleil que vêtus d'un cache-sexe ou d'un maillot.

« D'autres nudistes pratiquent aussi en petits comités, mais, vous le pensez bien, les difficultés sont innombrables : elles ne sont pas supérieures, cependant, au courage des partisans du nudisme, qui, par leurs écrits, leurs conférences, l'exemple de leurs réalisations, font chaque jour de nouveaux adhérents.

« Il est heureux pour la sculpture, dit quelque part M. Louis de Ronchaud, que la Grèce n'ait pas connu cette idée de honte et de misère qui s'attache à la nudité dans nos sociétés chrétiennes. La nudité absolue des athlètes

dans les jeux publics, celle des jeunes gens dans les gymnases, le vêtement léger des courtisanes, celui même des femmes honnêtes, ces draperies ouvertes et flottantes dont les plis aussi gracieux que souples se disposaient d'eux-mêmes autour du corps de façon à modeler une beauté de la forme à chaque mouvement de la vie, tout cela multipliait pour les artistes les occasions d'observer la nature, en même temps que leur imagination s'enflammait par la vue du beau sous ses aspects variés. »

— Alors, pour en revenir à Majorque, vous allez vous livrer, là-bas, aux bains de lumière, d'air et de mer, à votre gré ?

— Oui, nous allons pouvoir faire tout cela sans réserve. Je connais de jolis coins tout à fait isolés, à Pollensa, par exemple, où nous serons parfaitement tranquilles.

— Vous me donnez une rude envie d'y aller, mon cher docteur !

— A votre aise ! Profitez de l'occasion ! Joignez-vous à nous, nous en serons enchantés !

— Oh ! je ne voudrais en rien vous importuner de ma personne !

— Comment ! mais ce sera très agréable, au contraire ! Demandez plutôt à ma femme, et à ma fille surtout, qui sera ravie d'avoir un partenaire jeune à tous ses jeux !... Nagez-vous ? Je ne vous demande pas si vous aimez la marche, vous avez fait vos preuves aujourd'hui... car nous ferons de bonnes promenades, là-bas !

— Oui, je nage assez bien et je pratique quelques sports quand mes loisirs me le permettent. Libre pour deux mois, j'entends bien en profiter pour remplir mes yeux et mon

esprit d'images nouvelles et laisser mon corps goûter à tous les plaisirs fortifiants.

— Alors, soyez des nôtres, monsieur Valdrey, et trinquons à notre jeune amitié !

Philippe était enthousiasmé du caractère du docteur Fernandez et de sa femme. Il les trouvait simples, naturels et confiants dans la cordialité. Quant à Fabienne, c'était un vrai régal pour ses yeux quand ils se posaient sur l'adorable créature. Il augurait d'avance une immense joie et un enseignement profitable de ce voyage qu'il allait effectuer dans la compagnie de ces trois attachantes personnes.

Achevant le café qu'ils avaient bu lentement en bavardant, ils continuèrent d'échanger leurs impressions sur la beauté saisissante de l'endroit.

— Ne vous semble-t-il pas étrange, docteur, de voir ces enfants malingres et si mal venus dans ce pays éminemment sain ? dit Philippe, songeur, en regardant les enfants de l'aubergiste, rongés de rachitisme.

— Eh oui ! le pays est admirable, et tout microbe devrait en être absent. Au surplus, les êtres qui le peuplent sont restreints, et ils trouvent le moyen, par leur ignorance de l'hygiène, par leur manquement aux plus strictes lois de la propreté, par leurs habitudes d'intempérance, par les maladies vénériennes contractées par les hommes avant le mariage, de faire des enfants comme ceux-là, souffreteux et sans grande intelligence. Les pauvrets paient les fautes et l'ignorance de leurs pères ! Ceux-là pourront dire, comme Plutarque : « La vie est un châtement, et le plus grand malheur est d'être né ! »

« Ces larves humaines déparent vraiment la beauté de ce point de vue, et ce n'est certes pas une richesse pour une nation que posséder pareils produits. Ce sont les eugénistes qui ont raison, mais, hélas ! leur voix n'est pas encore entendue !

« Plus vous avancerez en Espagne, plus vous trouverez des spécimens d'humanité de ce genre. L'ignorance est la calamité de ce charmant pays. Comment peuvent-ils se défendre, ces malheureux qui ne connaissent rien en dehors de ce que le curé veut bien leur enseigner ? Comment peuvent-ils savoir qu'il existe des remèdes curatifs à leurs maux ?... Ah ! la religion est un rude frein à la marche du progrès ! L'« opium du peuple », disait Lénine. Elle l'engle dans sa morne résignation, dans son mépris du corps et dans sa crasse morale.

— Il me semble, pourtant, que les idées de progrès font leur trouée partout, dans toutes les classes de la société.

— Oui, mais... que lentement ! Toutes les forces de réaction, soigneusement étayées, se dressent contre le progrès scientifique et retardent son bienheureux acheminement. Cela devrait aller beaucoup plus vite pour la libération et le bonheur des humains, sans les anesthésiantes formules périmées des ennemis de tout ce qui secoue la routine et menace de changer l'ordre des choses établi. On devrait interdire les relations sexuelles aux dégénérés physiques et mentaux. Ainsi, ils ne jetteraient pas dans le monde tous ces misérables déchets qui souffrent inutilement et sont à la charge de la communauté ! Pourquoi cette cruauté, alors que par les procédés très simples de stérilisation on peut les empêcher de se reproduire, seul résultat intéressant à obtenir ? Priver ces malheureux de rapports

sexuels serait barbare et contribuerait, chez la plupart d'entre eux, surtout les dégénérés mentaux, à augmenter leurs souffrances !

Le docteur Fernandez et Philippe se levèrent, et nos voyageurs s'apprêtèrent à poursuivre leur route. Les guides et les *burros*, qui avaient également réparé leurs forces, leur firent escorte ; Faby et sa maman, remontées sur leurs montures, s'étaient montrées enchantées de la décision de Philippe de les accompagner d'abord à Barcelone et ensuite à l'île Majorque.

Les guides s'engagèrent dans un admirable chemin sous bois que bordait un ruisselet ; jusqu'à Camprodon, ils purent ainsi cheminer à l'abri de l'ardent Phébus, à terrain quasi plat et dans une atmosphère agréablement tempérée. Le docteur et Philippe marchaient à la suite, continuant de converser. Quelques photos furent prises par Philippe, dans lesquelles figurait toujours la jolie Faby, assise sur son âne, le rire épanoui découvrant de saines dents très blanches et bien rangées.

Les guides furent chargés, dès leur retour à Prats-de-Mollo, d'envoyer un message à Arles-sur-Tech pour que les bagages de Philippe lui fussent expédiés immédiatement à Barcelone, à l'adresse que lui indiqua le docteur Fernandez, où devaient déjà être arrivés ceux de la famille. De Camprodon, du reste, il télégraphierait à son hôtel et réglerait par mandat la note due.

La promenade, pleine de charme, parut courte à tout le monde, sauf peut-être aux ânes et à leurs maîtres ! Au terme du voyage, au bout d'une large avenue plantée de chaque côté d'ormes magnifiques et majestueux, dont les branches s'enchevêtraient au sommet, formant une voûte

de verdure, le vieux village espagnol, curieusement incurvé au pied de monts géants, s'encadra. D'aspect très riant, abondamment irrigué par le Ter, sur lequel est jeté un beau pont romain, et par le Ritort, qui serpente au milieu de la petite ville, baignant le bas de ses maisons, Camprodon apparaît accueillant aux touristes. A 950 mètres d'altitude, construit en longueur entre des montagnes qui semblent se refermer sur lui, cet important village possède de ravissantes promenades comme le *Camí dels enamorats*, d'un charme tout évocateur ; des fourrés épais prêtent aux voyageurs la douceur de leur ombre. L'anfractuosité du terrain donne à ce lieu coquet un caractère très personnel.

De somptueuses villas et des hôtels de grand confort occupent la partie centrale de Camprodon. Nos voyageurs avisèrent de suite, sur la place principale, un hôtel moderne. Là, ils donnèrent congé à leurs guides, dont les services étaient terminés, et pénétrèrent dans l'hôtel, où ils choisirent trois chambres pour la nuit, et commandèrent leur repas du soir.

Puis, chacun se dirigea vers la chambre qui lui était destinée, afin de procéder à une indispensable toilette après cette randonnée qui durait depuis le matin.

Ils se retrouvèrent bientôt dans la salle à manger commune, mais, avant le repas, ils décidèrent d'aller faire un tour dans le gracieux bourg. Philippe se fit enseigner le bureau de poste, où il alla régler ses affaires avec l'hôtelier d'Arles.

Après qu'ils eurent ensemble admiré le pittoresque du site, le dîner les réunit dans la plaisante salle à manger de l'hôtel. Une joie commune les pénétrait de se retrouver

ainsi, à l'aise, autour d'une table coquettement dressée, où la blancheur éblouissante du linge et les verres étincelants mettaient une note de gaieté.

— On est mieux ici qu'à l'auberge des mouches, constata Faby, qui gardait un désagréable souvenir du cabaret de Rocapruna.

Philippe était tout étonné de se voir là, en famille, car le docteur était vraiment paternel avec lui et Mme Fernandez charmante d'attentions à son égard.

Il ne se lassait pas d'écouter les dissertations de cet homme cultivé, sur tous les sujets qu'il abordait avec une originalité d'esprit bien personnelle. Ce qu'il entendait l'intéressait au plus haut point et lui ouvrait des horizons immenses, jamais ou à peine entrevus jusqu'ici.

— Demain, nous serons installés, à cette heure, à la terrasse d'un grand café de *Las Ramblas* ! Vous verrez quelle belle ville est Barcelone ! Laborieuse, élégante, animée, centre de vie ! Les maisons ornées et blanches, où se suspendent de longs balcons fleuris, sont toutes surmontées de plate-formes d'où l'on découvre d'impressionnants points de vue. De larges *paseos* (avenues), tracés à la mode sud-américaine, divisent la ville. Une animation qui s'exalte avec la nuit et dure, en été, jusqu'à l'aube, emplit les avenues, les cafés, les cinémas nombreux et les théâtres. Un va-et-vient continu de promeneurs montant et descendant les *ramblas*, qui sont les grands boulevards de Barcelone, rend cet endroit de la ville particulièrement vivant, de la place de Catalogue jusqu'au port.

« D'un côté, la ville est ceinturée par la Méditerranée, glauque sur les bords, mais dont le bleu s'accroît avec le recul et s'identifie à l'horizon ; de l'autre, par une chaîne accidentée de monts, ce qui donne un grand attrait à cette belle-cité.

— Vous êtes éloquent, docteur, pour décrire les charmes de votre pays natal ! Vous êtes né à Barcelone même ?

— Non, pas précisément ; mais c'est là où j'ai le plus vécu avant de me fixer définitivement en France, à Paris, l'unique !

— Vous préférez Paris à Barcelone ?

— Oui et non ; cela dépend à quel point de vue l'on se place... La douceur de l'Espagne est un enchantement. Hélas ! la mentalité arriérée des indigènes, jalousement entretenue par les tout-puissants apôtres du christianisme qui tiennent tout le pays - riches et pauvres - dans leurs serres, ont rendu ce pays adorable éminemment malsain pour un homme comme moi ! J'ai dû prendre le large...

— Et les courses de taureaux, les admettez-vous ? Il me semble que c'est un restant, de barbarie digne d'autres temps que les nôtres !

— Et les combats de coqs ?... et la pêche, où le pauvre poisson agonise souvent des heures interminables, le palais déchiré par un cruel hameçon ?... et la chasse, surtout, la chasse à courre, ce monstrueux divertissement des riches châtelains ?... Dites-moi, le sort du pauvre et inoffensif animal forcé n'est-il pas plus tragique que celui du taureau ?... Et les sports brutaux ?... La boxe, entre autres ?...

« Il faut tout voir, mon ami ! Tout est intéressant dans la vie ; le beau, parce qu'il vous fait goûter d'incomparables joies... et le laid, pour bien le connaître et tenter de le corriger, de l'atténuer jusqu'à ce qu'il puisse disparaître à jamais de nos yeux !

« Puis, comment ose-t-on qualifier de barbares les admirateurs des corridas, après qu'on a laissé se perpétrer le plus monstrueux des crimes : la guerre de 1914-1918 ?... et que tous les jours nous vivons encore dans la menaçante perspective de nouvelles guerres ?... Voyez-vous, mon cher enfant, tant qu'on supportera que des millions d'hommes s'entre-tuent, on me fera bien rire quand on s'apitoiera sur le sort d'un vieux cheval ou de quelques taureaux !

— Je suis tout à fait de votre avis : la guerre est horrible, et les hommes sont des fous de consentir à ces carnages !

— Naturellement, dans la société de l'avenir, organisée sur des bases altruistes, où la vie des hommes sera au moins respectée, je ne vois pas d'inconvénient à ce que l'on supprime les corridas, avec tout ce qui est meurtre inutile.

— Je ne voudrais cependant pas quitter l'Espagne sans assister à une course de taureaux !

— Nous irons ensemble ; je vous expliquerai sur le vif la technique subtile de la tauromachie et l'art très prenant qui en émane. Vous qui aimez les beaux gestes, vous verrez là quelques nobles attitudes. L'élégance du jeu du *banderillo*, droit devant le taureau qu'il appelle, lançant sur son échine des dards qui, en pénétrant dans son cuir, l'énervent, ajoutent à sa fureur et le rendent encore plus

redoutable au combat. Puis c'est le jeu des *toreros*, qui avec leurs capes déploient, avec beaucoup d'allure, toute une série de feintes qui sont autant d'audacieuses provocations, souvent périlleuses. Le *picador*, sur son cheval, armé d'une lance d'au moins trois mètres, harcèle le taureau et s'efforce de lui enfoncer la pique dans les épaules.

— C'est à ce moment, je crois, que le cheval est toujours éventré ? C'est ce sacrifice inutile du cheval qui me navre dans la corrida.

— Maintenant, les chevaux, qui sont du reste de vieux chevaux destinés à l'abattoir, sont préservés d'une épaisse sangle de cuir recouvrant l'abdomen et les flancs, de sorte que les cornes du taureau venant buter sur cette cuirasse, l'éventration du cheval ne peut se produire, comme autrefois.

« Le *matador*, lui, n'apparaît qu'à la fin, pour l'estocade, et c'est une minute vraiment angoissante quand, à quelques pas du taureau rendu furieux par les excitations précédentes, face à face, touchant parfois les cornes de sa main, il calcule le moment où, d'un geste ferme, il lui enfoncera son épée dans la nuque.

— Votre sensibilité ne souffre pas de ce spectacle ?

— Je n'ai pas l'habitude de confondre sensibilité et sensiblerie. Les corridas existent, c'est toute la race espagnole qui y vibre et s'y manifeste dans son enthousiasme, sa couleur, ses attitudes altières, sa cruauté, et cela m'intéresse énormément. Aussi, je plains juste assez les pauvres taureaux qui sont immolés à ce jeu ! Harcelés par les toréadors, ils foncent sur eux aux risques et périls de ces derniers, et j'ai vu des hommes grièvement, mortel-

lement blessés dans l'arène. C'est un combat où bêtes et hommes s'affrontent de force, de ruse et d'adresse.

— Puis, c'est d'un grand charme pour l'œil, ajouta Henriette Fernandez, que ces arènes bondées de spectateurs enthousiastes, applaudissant tour à tour les torreros ou le taureau, selon leurs comportements ; où le soleil fait rutiler les couleurs vives et chatoyantes des écharpes des belles *senoritas* ! Le mouvement ondoyeux des éventails ressemble curieusement au léger frissonnement des flots. C'est un décor grandiose !

Le dîner achevé, les quatre voyageurs montèrent prendre un repos bien gagné, se souhaitant mutuellement un paisible sommeil. Le docteur Fernandez recommanda à sa fille et à Philippe de ne pas oublier l'heure matinale du réveil, car la tartane qui devait les conduire au premier village possédant une station de chemin de fer partait à quatre heures.

Une fois enfermé dans sa chambre, tout en faisant sa toilette de nuit, Philippe récapitulait les extraordinaires événements de cette journée si entièrement remplie. Il ne pouvait s'empêcher de sourire de la manière brutale qui lui valut de suite l'amitié du docteur, de sa chère compagne et de leur adorable jeune fille. Un sentiment de chaude et attractive sympathie l'envahissait pour ces trois nouveaux amis, aux idées élevées, si étranges et si neuves pour lui. Il lui semblait naître à la vie, et c'est le cœur débordant d'une véritable allégresse qu'il s'endormit d'un sommeil profond et réparateur.

IV.

La lourde diligence était déjà rangée devant la porte de l'hôtel, chevaux piaffant, quand le docteur, sa femme, Fabienne et, peu après, Philippe tout affairé, firent leur apparition.

Après un joyeux bonjour, tous se hissèrent à l'intérieur de l'antique véhicule, qui basculait chaque fois qu'un voyageur montait sur le marchepied. Quelques paysans y grimpèrent aussi, et toutes les places étaient occupées quand la patache, après une embardée, prit son essor sur la route défoncée. De profondes ornières faisaient, à chaque tour de roues, tomber les voyageurs les uns sur les autres, ce qui ne manquait pas de causer du désordre sous la bâche, ouverte à chaque bout.

Philippe avait pris place près de madame Fernandez, en tête de la voiture, et Fabienne et son père leur faisaient face. L'aube naissante teintait d'un gris bleu d'abord obscur, mais qui allait s'éclaircissant, la plaine traversée qu'encerclaient de hautes montagnes lui faisant un fond noir. Les paysans somnolents pestaient contre les durs cahots qui les projetaient d'avant en arrière et les empêchaient de parfaire un sommeil écourté par les nécessités de ce départ matinal.

Faby, dans son coin, riait sous cape de leur mauvaise humeur, des cris encolérés du conducteur qui fulminait contre ses bêtes et contre la route, mêlant *Dios* et la *Santa Virgen*, à ses jurons. Sa chevelure fluorescente, s'échappant tout autour du béret qui la coiffait, tachait d'or pâle le coin où elle s'était blottie, tâchant d'éviter le mieux possible les heurts brutaux de l'inconfortable carriole. Le regard de Philippe, magnétiquement attiré par cette blondeur délicate et par l'éclat des yeux rieurs qui se moquaient, s'attardait complaisamment de ce côté. Tout à coup, toutes les têtes se tournèrent vers la campagne : une étoile, se détachant d'un groupe, décrivant une large trajectoire, venait tomber non loin de la voiture, semblait-il, impressionnant beaucoup les voyageurs.

— Présage de bonheur ! jeta sourdement un paysan enveloppé dans un plaid et qui n'avait rien dit jusqu'alors.

Pendant que le docteur Fernandez parlait avec Fabienne de cet événement astronomique, Philippe regarda avec plus d'attention encore la jeune fille, qui se désolait de la rapidité qu'avait mise l'étoile filante pour parcourir son chemin... Présage de bonheur ! avait dit le paysan. Cet heureux augure le concernait-il ? Si jolie, si simple, si franche, intelligente et cultivée, Faby représentait un idéal parfait ! Jusqu'ici, l'idée du mariage n'avait guère tourmenté Philippe... Quelques amourettes sans importance avaient seules satisfait sa jeunesse et ne lui avaient laissé que de bien fugaces souvenirs...

Il fut brusquement tiré de sa rêverie par l'arrêt de la voiture, qui, parvenue au terminus, devant la gare d'un petit village, déposait les voyageurs tout endoloris. Le train n'étant pas encore sur le départ, les quatre amis en profi-

tèrent pour aller boire un café chaud à l'auberge proche de la station.

Ne comprenant pas un mot de la langue qu'il entendait parler autour de lui depuis la veille, force était à Philippe de se laisser conduire par le docteur et sa famille. Fabienne se chargeait déjà de son instruction de la langue castillane, lui traduisant les inscriptions qui se trouvaient sur les maisons et partout sur leur chemin, de même qu'elle lui enseignait les mots les plus courants. Avec un professeur aussi zélé, il ne pouvait tarder à se familiariser avec la riche langue de Michel Cervantès !

Vers huit heures, le train se forma, et ils prirent place dans un compartiment de première classe, où ils demeurèrent à peu près seuls jusqu'au terme du voyage.

L'appartement qu'avait retenu le docteur Fernandez à Barcelone était situé en plein centre de la ville, sur la splendide place de Catalogne. Les bagages de la famille devaient s'y trouver déjà. Ceux de Philippe suivraient sans doute de près les voyageurs.

L'arrivée à Barcelone, vers midi, en pleine chaleur, leur fut assez pénible. Ils sortirent rapidement de la gare et avisèrent une voiture qui les conduisit vivement à l'hôtel. Là, ils se retirèrent chacun dans leur chambre pour procéder à une rapide toilette. Le docteur, sa femme et sa fille échangèrent leurs vêtements de voyage contre une légère tenue de ville, et bientôt ils pénétraient dans le hall luxueux du palace, les femmes en gracieuses robes blanches et le docteur vêtu d'un complet beige clair, d'étoffe souple et légère. Seul, Philippe reparut dans son complet gris qu'il avait arboré tout le temps du voyage, ses bagages n'étant pas encore arrivés. Il se proposait d'ailleurs

d'acheter sur place ce qui lui ferait défaut jusqu'à ce qu'il soit en possession de toutes ses affaires.

Le repas ordinaire de midi n'ayant lieu en Espagne qu'à partir de quatorze heures, ils résolurent, pour employer agréablement l'heure qu'ils avaient devant eux, d'aller faire une promenade dans la ville, ils quittèrent donc l'hôtel, traversèrent la vaste place de Catalogne, admirablement ornée, avec une symétrie exemplaire, de palmiers géants, de nombreux réverbères aux globes électriques d'une grande luminosité, et descendirent les *ramblas* jusqu'au port.

Philippe et Fabienne s'émerveillaient de la gaieté de ces boulevard, dont une grande partie, la *rambla de Las Flores*, est encombrée de fleurs qui répandent leur parfum sur tout le parcours. Philippe profita de l'occasion pour offrir à madame Fernandez et à sa fille quelques-unes parmi tes plus jolies fleurs qui charmaient leurs yeux et leur sens olfactif.

— Les maisons sont belles et propres ici, constata Fabienne. On voit que la fumée est rare, elles n'ont pas leurs murs bistrés comme les maisons de Paris ! Puis, ces balcons sont si jolis ! La fantaisie architecturale n'est pas toujours heureuse, mais cela supprime la monotonie des façades trop régulières et nues de nos maisons.

— Quand nous irons vers le *paseo de Gracia*, la *calle Muntaner* et la *gran via Diagonal*, tu pourras contempler à loisir toute l'extraordinaire fantaisie moderne dans la construction des maisons et des *torres* (villas) qui abondent en ces lieux... Mais nous voilà arrivés au port.

— Qu'est-ce que c'est que cette colonne ? interrogea Philippe.

— La statue de Christophe Colomb. La face est tournée du côté de la mer.

Ils approchèrent tout près des navires amarrés et admirèrent un superbe bateau, peint en blanc et dont le nom en lettres d'or se détachait sur les flancs. C'était le *Jaime Ier*, sur lequel, justement, ils s'embarqueraient dans quelques jours, à destination de Palma.

Ce joli bâtiment de plaisance faisait uniquement la traversée de Barcelone à Palma et ne sortait pas par gros temps, mais seulement quand la mer était calme, pour éviter les avaries.

— Vous voyez cette colline qui surplombe la mer, ici, à droite ?... et l'édifice qui est tout en haut ?... C'est Montjuich, la sinistre forteresse, maintenant prison désaffectée. Temple de l'Inquisition, c'est le symbole de l'oppression monarchique espagnole ! Là furent emprisonnés et fusillés de nombreux adversaires du régime, dont l'un des plus récents fut Francisco Ferrer, créateur d'une école d'éducation intégrale et propagandiste des idées libertaires. Je l'ai connu... C'était un homme extrêmement intelligent et cultivé. Le jour de son exécution, la Catalogne entière était en deuil. Les édifices publics, les balcons des maisons étaient tendus de crêpe, car il était très populaire. Puis, les Catalans ne manquent jamais de manifester leur mécontentement au gouvernement de Madrid. Ils sont profondément séparatistes, et l'autonomie, qu'ils désirent et pour laquelle ils luttent depuis si longtemps, est la cause de la latente fermentation qui règne ici. Les rues de Barcelone, de même que les centres ouvriers et les cam-

pagnes de la Catalogne, sont souvent le théâtre de scènes tragiques.

« Montjuich est un mauvais souvenir pour les Catalans !

— J'ai lu souvent, en effet, le compte rendu de mouvements assez graves, dit Philippe ; mais par les journaux, on ne se fait pas facilement une idée des faits, surtout quand on ne connaît pas le pays, ni ses aspirations, ni ses mœurs.

— La Catalogne est la vache à lait de l'Espagne, reprit le docteur, lancé sur un sujet qui lui tenait au cœur... exploitée sans merci par le gouvernement, qui a soin de placer ses créatures en fonction dans tous les rouages administratifs de cette riche et laborieuse province. Aussi, ne dites jamais à un Catalan qu'il est Espagnol ! Vous ne lui feriez pas plaisir. Catalan il est, Catalan il veut rester. Il ne parle que sa langue et ne consent à parler castillan qu'avec les étrangers qui ne connaissent pas son dialecte.

— Ce n'est pas beau comme langue, protesta Fabienne, et le castillan est autrement musical que le catalan, qui ressemble au charabia auvergnat !

Cette boutade les fit sourire.

— Si vous voulez, mes enfants, nous allons remonter vers l'hôtel. Nous prendrons un apéritif sur la *rambla de Estudios*.

— Qu'est-ce que c'est, papa, cette petite barque qui file là-bas ?

— C'est la *Colondrina* (hirondelle), ma chérie ; cette petite embarcation fait le trafic des voyageurs du port à l'entrée des bains de Saint-Sébastien, un établissement où nous irons bientôt, mais pas pour nous baigner.

— Pourquoi ne prendrons-nous pas de bains ? dit vivement Faby.

— Parce que l'endroit est mauvais. Des usines de produits chimiques trop proches déversent dans la mer leurs résidus, ce qui est loin d'être bon pour les nageurs, qui, par force, absorbent de l'eau par le nez, les oreilles et la bouche. Pour nous baigner, nous irons tout près d'ici, à Badalona, belle petite plage sablée, propice aux bain d'air et de soleil, et où l'eau est transparente et propre.

— Quand irons-nous, papa ?

— Demain. Nous partirons le matin et y passerons la journée. Nous déjeunerons dans un bon petit restaurant que je connais, établi sur la plage même ; nous n'aurons ainsi pas besoin de nous rhabiller pour prendre notre repas. Ce sera une grande journée de plein air.

Les quatre promeneurs, tout en bavardant, étaient parvenus au café, où ils s'installèrent à une table, à l'ombre, placée dans l'encadrement des portes largement ouvertes. A peine étaient-ils assis que des chanteurs et musiciens ambulants, mendiants aveugles ou estropiés, vinrent défiler devant la terrasse, les uns après les autres, durant tout le temps de l'apéritif, ce qui surprit beaucoup Philippe.

— Comment se fait-il que dans ce pays ensoleillé, où la vie paraît si facile et si douce, une pareille laideur misérable côtoie le luxe et l'insouciance ? Puis, que d'aveugles !... C'est extraordinaire !

— L'Espagne est le pays des monstres, ne le saviez-vous pas ?... et les aveugles y sont nombreux. Les graves maladies fleurissent sous le charmant décor de ce soleil que vous admirez, de ces sites admirables qui vous enchan-

tent. La syphilis, et la blennorrhagie surtout, font des ravages incalculables et sont en croissance. La prostitution, autre mal et véhicule des deux autres, y est fort répandue, et l'ignorance du peuple, sa crédulité, son inobservance de toutes les règles de l'hygiène, ses préjugés ancestraux, sont autant de calamités qui obnubilent son entendement et le maintiennent dans des traditions surannées, antinaturelles et désastreuses pour sa santé.

« Le caractère honteux attaché aux organes sexuels, l'hypocrite morale qui défend d'en parler et qui les discrédite, font qu'on n'ose ni se soigner, ni mettre en garde les autres. Au lieu de s'abstenir de tout rapport amoureux quand on se sait atteint d'une maladie vénérienne et en période de virulence, ou bien de prendre la sage précaution de revêtir l'organe malade d'un condom afin qu'il ne puisse y avoir de contact direct, on agit comme si de rien n'était et l'on contamine avec une criminelle inconscience la partenaire, qui à son tour transmettra le virus au malchanceux qui, avec la même insouciance, se livrera au coït avec elle.

— Pourtant, à notre époque, les remèdes existent, et l'on peut, sinon se guérir, du moins atténuer le mal, empêcher en tout cas qu'il ne s'étende !

— Que voulez-vous, la majorité des hommes considèrent encore la blennorrhagie comme une affection bénigne, sans aucune importance, alors qu'elle est peut-être plus redoutable, dans ses manifestations sur l'individu qui en est atteint et sur sa descendance, que la syphilis, que l'on neutralise très bien de nos jours. Ricord disait : « Mieux vaut une bonne vérole qu'une mauvaise chaudepisse. » Ses troubles sont, en effet, insidieux, imprévus. De plus,

elle est extrêmement contagieuse. Il y faudrait des soins constants, même quand l'affection semble momentanément calmée, et une hygiène en tous points rigoureuse. Les yeux, en particulier, sont sensibles à cette maladie. Beaucoup d'hommes perdent la vue, après avoir souffert de longues années, sans savoir à quoi attribuer cette disgrâce. La blennorrhagie a passé par là, vous pouvez en être sûr. L'arthrite douloureuse, qui résiste à tous les spécifiques connus contre le rhumatisme, est aussi une complication blennorrhagique qui dégénère souvent en ankylose ou en tumeur.

« L'homme ainsi infecté se marie, non guéri. Qu'advient-il ? Il ne peut que passer à sa femme, toute confiante, les microbes qui souillent son sang. Puis, viennent les enfants. On néglige la précaution essentielle de laver les yeux des nouveau-nés, dont les paupières, au passage des organes sexuels de la mère, balayent et ramassent le pus porteur de germe. Issus de parents malsains, ils naissent avec des symptômes certains de dégénérescence et souvent, hélas ! avec des infirmités.

« C'est pourquoi vous voyez tant d'aveugles ici, mon cher Philippe. Avec un simple lavage antiseptique au permanganate de potasse, pourtant, ou des instillations dans chaque œil d'une solution au nitrate d'argent, on évite l'ophtalmie purulente blennorrhagique, si terrible. Si l'on n'y veille, ce mal ronge et détruit rapidement les nerfs optiques.

— C'est affreux !

— Et les pauvres femmes !... Que de maux subissent-elles, dus à l'invasion du gonocoque déposé par l'homme dans le vagin ! Il ne tarde pas à se multiplier d'abord avec

une rare rapidité et à se frayer un passage à travers les tissus, ravageant la matrice, les ovaires, les trompes et même la vessie, où il occasionne partout de graves désordres. Les vaginites, les salpingites, les ovarites, les métrites n'ont souvent pas d'autre origine. Beaucoup de cas de stérilité sont dus aussi à la blennorrhagie.

« Cependant, une grande propreté des organes sexuels réduirait de beaucoup les risques d'infection.

« Si l'homme prenait le soin tout simple, avant les rapports sexuels douteux et même en toute circonstance, de se laver la verge avec de l'eau et du savon, et de renouveler ce lavage dès que les rapports sont terminés ; de même, si la femme avait pour habitude de se donner soigneusement, avant le coït et après, une injection, avec la douche d'Esmarck, de deux litres d'eau additionnée d'un verre de liqueur de Labarraque, ou d'une cuillerée à café de formol, ou d'un peu de permanganate de potasse, ils diminueraient l'un et l'autre énormément les risques de contamination.

« Dans les cas de rapports sexuels rapides, dans des lieux inhabituels, où l'on se trouve démuné de tout appareil d'hygiène permettant de prendre ces soins élémentaires, l'homme doit alors employer le préservatif, qui, en recouvrant entièrement la verge, la préserve de tout contact direct avec les muqueuses vaginales.

« Quand, en dépit des précautions prises, on contracte une maladie vénérienne - le mal ne se propageant pas seulement par le contact sexuel, mais aussi par la bouche, dans le cas de syphilis notamment - le mieux est de se remettre entre les mains d'un praticien spécialiste de ces

infections et de suivre sérieusement le traitement indiqué par lui.

« Le chimiste français Ernest Fourneau et les docteurs Levaditi et Louis Fournier ont découvert tout récemment un remède prophylactique de la syphilis : le *Stovarsol*, qui permet aux jeunes gens de se garantir de façon sûre contre l'infection vénérienne. Le *Stovarsol* s'absorbe par la bouche, sous forme de comprimés ordinaires de 0 gr. 25. Par la facilité de son application, il supprime les ennuis des injections intra-veineuses et intramusculaires. Quand on est appelé à avoir des rapports sexuels douteux et qu'on n'a pu se prémunir contre les risques possibles de contamination, on doit prendre, à jeun, le lendemain, quatre de ces comprimés, et suivre ce traitement pendant une semaine.

« Des centaines d'expériences attestent l'infailibilité du *Stovarsol*, puisque dans tous les cas où il a été administré les essais furent concluants. C'est un remède facile à prendre et qui doit être répandu, car on peut attendre de lui une diminution, qui ne peut aller qu'en progressant, d'un des plus grands fléaux qui déciment l'humanité.

« Mais, si l'instruction des hommes est défectueuse, celle des femmes est toute à faire sur ce point essentiel de l'hygiène sexuelle. En Espagne précisément, et ailleurs aussi, hélas ! les jeunes gens des deux sexes sont laissés dans une ignorance voulue, d'abord du mal à éviter, ensuite des moyens propres à l'enrayer. Les parents répugnent à enseigner à leurs fils et à leurs filles les procédés simples de l'hygiène intime ; eux-mêmes sont souvent complètement inéduqués en la matière et ignorent pour la plupart comment ils sont constitués. Beaucoup considè-

rent même d'un très mauvais œil les jeunes filles et les femmes trop propres, à leur sens, pour être honnêtes !

« C'est ainsi que les microbes ont la vie belle et foisonnent dans tant de pauvres corps minés.

— Oui... Quand on réfléchit profondément aux choses, l'on s'aperçoit combien les efforts faits en faveur de la Vie, pour la Santé, pour l'Instruction, sont de pauvres efforts, bien inopérants, regrettablement insuffisants ! constata Philippe. Et l'on ose voter des budgets écrasants pour entretenir l'œuvre de mort, de destruction, d'anéantissement, alors qu'il y a tant d'œuvres de vie à créer dont l'urgence s'avère !

« Il y a aussi, je crois, dans ce pays, beaucoup d'émigration ?... J'ai connu à Paris un jeune Espagnol de bonne famille, qui avait quitté l'Espagne parce que, me disait-il, il préférait les mœurs françaises.

— Ils sont nombreux, ceux-là !

— Il s'est d'ailleurs marié, peu de temps après son établissement dans la capitale, avec une de mes employées, et s'en montre très satisfait. Je lui demandai un jour pourquoi il ne s'était pas marié dans son pays. Il me répondit simplement que le mariage y était quasi impossible ; qu'il fallait d'abord assurer une situation ; qu'après cela, agréé par la famille de la jeune fille - je dis famille, car outre le père et la mère, les sœurs, les frères, les oncles, les tantes, les grands-parents, etc..., chacun ayant son mot à dire sur la chose ! - et s'étant fiancé, il devait le rester durant plusieurs années avant de contracter l'union. Quand, après ce temps, le mariage ayant eu lieu, la jeune fille ne voulant pas quitter sa famille, dans la majorité des

cas, ce serait la vie en commun qu'il faudrait adopter, ce qui n'est pas dans le goût de tout le monde, avouez-le !

— Mais c'est ainsi, mon cher Philippe ! L'Espagne est un pays de célibataires ! Dans la classe moyenne, surtout, il y en a dans toutes les familles : un, deux, trois et plus ! Depuis l'hécatombe de mâles produite par la guerre mondiale de 1914-1918, cette crise du célibat atteint d'ailleurs bien d'autres pays, la France notamment. J'ai un bon ami ici, que nous verrons bientôt ; il est père de quatre jeunes filles charmantes, dont aucune ne trouve un mari de son choix ! C'est un vrai malheur...

« Les jeunes gens sont condamnés à l'émigration, après avoir traîné une jeunesse malsaine. Quantité de jeunes filles vieillissent vierges - n'est-ce pas une honte ? - écoulant leur potentiel sensuel inemployé par d'autres voies et trompant la nature par tous les dérivatifs qu'elles ont à leur disposition. Leur excessive timidité, résultat d'une éducation timorée déplorable, s'accroît à mesure qu'elles avancent en âge, contrairement à la norme, et forme cette race spéciale de femmes-enfants qui ne connaissent de la vie que ce que les romans, le cinéma ou les chansons leur enseignent faussement. Car, c'est tout à fait singulier, dans ce pays où d'innombrables personnes sont privées d'amour, on ne fait qu'en parler, en chanter, en rêver !...

— Quel dommage ! disait Philippe... Pourtant, c'était une belle race, et la nature ici est merveilleuse !

— Il faudrait tout remanier, jeter à terre avec les anciens préceptes religieux, ennemis du progrès humain, tous les préjugés dont les gens sont imbus et dont ils n'entendent pas se départir. Puis, il faudrait établir un système

d'éducation sur des bases rationnelles, où tous les sujets seraient abordés franchement, comme l'exposait si clairement le professeur Paul Robin, qui fut en France directeur de l'Orphelinat de Cempuis. Hélas ! là-bas, comme ici, la sagesse ne prévaut pas. Cet homme de bon sens et de haute culture s'est vu persécuté et finalement révoqué. Les principes d'éducation intégrale qu'il avait essayé de mettre en pratique dans son établissement n'eurent pas l'heur de plaire aux mandarins de la pédagogie. Puis, comme il fut aussi le protagoniste du mouvement néo-malthusien en France, il essaya jusqu'à sa mort les sarcasmes et le discrédit, traitement habituel aux précurseurs.

— Qu'est-ce que le mouvement néo-malthusien ? interrogea Philippe, vivement intéressé.

— Nous reparlerons de cela tout à l'heure, mon ami, car il est l'heure de nous diriger vers l'hôtel.

Appelant le garçon, le docteur paya les consommations, et le groupe remonta les *ramblas* jusqu'à la place de Catalogue. Arrivés à l'hôtel, ils s'installèrent à la table qui leur avait été préparée, dans un coin de la véranda, abrités du soleil par des stores de toile et par des arbustes bien verts, à l'odeur poivrée.

Le docteur Fernandez, ayant pour principe de ne jamais discuter de choses sérieuses en mangeant, ne reprit pas immédiatement la conversation au point où il l'avait laissée, bien que Philippe, curieux de toutes les idées nouvelles qu'il entendait développer par son savant ami, lui fît mille questions.

Le docteur s'occupait, pour le moment, de taquiner sa fille, de se montrer tendrement empressé envers sa fem-

me et de tenir des propos amusants, car, disait-il, cela facilitait beaucoup la digestion des aliments les plus indigestibles.

Au café, allumant un odorant havane - ne pratiquant non plus aucune doctrine avec ostracisme, mais goûtant en gourmet et sans abus aux abondantes bonnes choses de la vie, affirmant plaisamment que tous les doctrinaires excessifs étaient gens tristes et ennuyeux - il attendit que Philippe revînt sur le sujet débattu avant le repas... ce qui ne tarda point.

— Le néo-malthusianisme, ou limitation volontaire des naissances, est la science de ne procréer que des enfants voulus, désirés, les géniteurs étant dans un bon état de santé physique et dans une situation matérielle suffisante pour les élever convenablement.

— C'est une prudence bien légitime, je pense ! dit Philippe... Mais je la crois mise bien peu en pratique par ceux-là mêmes qui devraient le plus en tenir compte !

— Malheureusement !... et nous sommes encore bien impuissants à implanter dans les mœurs cette nécessité de se limiter. Pourtant, comme le dit si justement le professeur Huxley, « la question de population est la véritable énigme du sphinx. Auprès des ravages du terrible monstre surpopulateur [...]fiantes... »

« En France, en Italie et dans d'autres pays, les dirigeants, fanatiques de la repopulation à outrance, poussent des cris et s'effarent devant les théories de limitation des naissances !... Le nombre, le nombre... encore une superstition !... Jamais mille moutons n'ont fait fuir un loup. Les harengs sont nombreux, mais ils sont la proie des

autres poissons plus forts et mieux armés, sans compter les hommes !

« Dans un discours vibrant, M. Berthelot disait : « La vraie puissance d'un peuple, ce n'est pas le nombre ; c'est l'énergie morale et la force intellectuelle de ses citoyens. »

— C'est vrai, pourtant !

— Dans son beau travail : *Foules d'Asie*, Etienne Dennerly conclut excellemment : « Mais, loin d'être un facteur d'organisation, la surpopulation n'est-elle pas une cause de désordre ? L'abondance des miséreux, des chômeurs, des sans-métier, anémie un pays plutôt qu'elle ne le renforce. La conscience de leur nombre peut donner aux Asiatiques l'illusion de la force ; le sentiment de l'étouffement au sol natal peut les lancer contre l'Occident : l'excès de population est en fait pour eux une faiblesse, rend plus difficile leur union, les livre plus complètement à l'anarchie.

« Désordres qui couvent au Japon sous les apparences immuables des traditions impériales, ou aux Indes sous la rigidité des hiérarchies anglaises ; troubles et paniques perpétuelles qui remuent les masses humaines de la gigantesque Chine. Le chiffre de quatre cents millions que les Célestes sont si fiers d'atteindre, celui de trois cents millions dont s'enorgueillissent les Indiens, ne signifient pas une force. Moins on est nombreux et plus il est aisé de s'organiser ; le nombre des habitants n'accroît pas nécessairement la puissance d'un pays, s'il diminue le rendement de chaque habitant. Moins peuplée, avec des richesses mieux exploitée, la Chine aurait été sans doute plus aisément délivrée de ses guerres civiles et de ses

troubles légendaires. Les pirates, le grand fléau de la République Céleste, sont rarement des professionnels du pillage. De simples paysans, affamés dans leurs villages, s'en vont, poussés par la misère, piller les villages voisins ; ou bien, encore, des miséreux profitent du passage d'une bande déjà formée pour la suivre à travers des provinces entières, en de fructueuses randonnées. Être pirate, c'est chercher ailleurs les ressources qui manquent au village natal. Le problème militaire, qui, malgré le rétablissement théorique de la paix, se pose actuellement avec tant d'acuité en Chine, est intimement lié, lui aussi, à celui de la surpopulation. »

— Je me procurerai cet ouvrage, mon cher docteur. Je tiens à le lire entièrement, car ce problème asiatique me semble rudement lourd de menaces pour notre civilisation.

— Eh oui ! Vous verrez, au reste, le dernier paragraphe de cette étude fort intéressante : « Peu à peu, il est vrai, l'idée d'une fraternité asiatique a fait son chemin. Grâce aux leçons de l'Occident, la possibilité d'une lutte contre l'Occident devient plus réalisable. L'anarchie de l'Asie ne sera peut-être pas toujours pour l'Europe et l'Amérique une garantie contre les rancunes qu'elles y ont soulevées. Quelle force pourrait alors retenir les foules d'Orient et les empêcher de chercher hors de leur continent les ressources nécessaires à leur subsistance ? »

« Pour en revenir au néo-malthusianisme, j'ai vu fleurir cette noble idée en France, il y a pas mal d'années, et prendre un essor vigoureux.

« La terrible guerre de 1914-1918 a, malheureusement retardé, sur ce point comme sur tant d'autres, l'évolution de l'humanité. Les gouvernants de France et d'ailleurs

ont décrété comme criminelle la propagation des moyens propres à assurer la génération consciente et limitée. C'est cependant, à mon avis, la seule méthode pour supprimer les luttes fratricides entre les hommes qui se disputent des territoires devenus trop étroits.

— Comment peut-on empêcher les individus de se soustraire à l'acte d'engendrer ? Il me semble qu'entre tous les droits, celui bien naturel de disposer de son corps à son gré est le premier !

— Cela devrait être, mais cela n'est pas. La loi, en interdisant les livres instructifs et les appareils qui prémunissaient contre les risques fécondants, a réduit à un petit nombre les initiés en la matière. Il est évident qu'un mal très grave a augmenté dans d'inquiétantes proportions à la suite de cette prohibition : je veux parler de l'avortement clandestin ; mais qui s'en soucie ? On condamne à tort et à travers ceux et celles qui s'y livrent, quand on les découvre ; c'est tout le remède qu'on a trouvé jusqu'ici. En France, où le mouvement néo-malthusien était assez puissant, un grand nombre de brochures, de volumes, de journaux circulaient. Des hommes et des femmes de valeur du monde littéraire, savant, médical, etc... : Laurent Tailhade, Alfred Naquet, Rémy de Gourmont, Séverine, Anatole France, Léon Frapié, P. Vigné-d'Octon, Fernand Kolney, Dr Mascaux, Eugène Lericolais, Marie Huot, H. Bauër, A. Laisant, Nelly Roussel, P.-N. Roinard, Dr Darricarrère, Dr Klotz-Forest, etc., etc... se déclaraient franchement favorables aux doctrines néo-malthusiennes. Des conférences suivies étaient organisées dans les grandes salles de réunions des villes. La population entière participait de cette éducation et une

amélioration commençait à naître dans les classes modestes, car pour les autres, les privilégiées, depuis longtemps leur instruction sur ce sujet est faite. Vous pouvez du reste vous rendre compte de la différence numérique des enfants dans les quartiers riches et dans les quartiers pauvres. La pullulation dans ces derniers est effrayante. Je suis placé au premier plan pour voir cela ! Et quels produits !...

— Mais, enfin, c'est une iniquité sociale de laisser ces malheureux dans l'ignorance et de les obliger, de ce fait, à se reproduire sans relâche, alors qu'ils n'ont pour la plupart, ni la santé, ni les ressources nécessaires pour assurer la vie et le bien-être de leur progéniture !

— C'est une iniquité et une profonde erreur ! Comme l'animal, l'homme se reproduit avec assez d'imprévoyance pour que toute existence tranquille et pacifique devienne impossible. La lutte pour la vie divise l'humanité, et ceux qui représentent aux individus une Providence veillant sur leurs destinées ne cherchent qu'à les engourdir pour mieux les exploiter.

« C'est, en effet, l'hérédité chrétienne qui régite encore et déforme l'intelligence de l'Europe occidentale au point de lui faire adopter, partout où le sexe est en jeu, les doctrines les plus absurdes, les plus monstrueuses, les plus antihumaines.

« A première vue, il semble que si quelque chose nous appartient en propre, ce soit notre peau, notre chair, que le droit d'en user et d'en abuser, caractère essentiel de la propriété, fasse partie intégrante de la vie elle-même. La volupté, le suicide, la reproduction ne sauraient avoir d'autres règles ni d'autres mesures que les forces, le be-

soin ou le vouloir de l'individu. Mais la casuistique intervient, non moins intransigeante, non moins cruelle et non moins inepte chez les congréganistes de la Libre Pensée que chez ceux du Vatican.

« La plupart des bourgeois, d'ailleurs fort avares de leur semence personnelle, estiment que le prolétariat doit, avant toute chose, proliférer, qu'il ne peut, sans crime, arrêter ou suspendre la misérable fécondité de l'indigence, de la laideur ou de la famine. Peu leur importent les ventres creux, pourvu que les femelles aient toujours le ventre plein !

« Les entrepreneurs de grossesses qui poussent le peuple à fabriquer de la chair à canon, de la chair à travail et même de la chair à plaisir, ont reçu l'investiture intellectuelle dans les officines « bien pensantes ». Elèves de Rodin ou de Joseph Surface, ils « marchent » pour le compte du prêtre et versent leur poison *ad majorern Dei gloriam*. Jésuites de Rome ou de Genève, que leur importe la douleur d'autrui, pourvu que l'argent reste en leurs mains ou le pouvoir ! » (Laurent Tailhade) Dans son ouvrage remarquable : *La Conspiration au grand jour*, traduit de l'anglais par Odette Keun, le grand écrivain H.G. Wells, brassant largement de grandes idées, s'avère partisan de la limitation des naissances sur toutes les parties du globe, afin que le bon équilibre établi par les nations supérieures, qui régleront leur population, ne soit pas compromis par la « vile humanité » des nations aveuglément prolifiques. « La paix du monde restera une vaste aspiration jusqu'à ce que la rivalité des Etats se disputant les marchés et les matières premières soit rem-

placée par autre chose et qu'il soit mis un frein au surpeuplement actuel. »

« *La Conspiration au grand jour* est l'esquisse d'une grandiose association mondiale tendant à instituer un régime meilleur en luttant contre tout ce qui est faux, cruel, opprimant, pour atteindre au respect de la liberté humaine. « Nous livrons bataille contre les cruautés et les spoliations, les choses stupides, lourdes et haïssables, auxquelles nous échapperons enfin, moins comme des vainqueurs ayant conquis un monde que comme des dormeurs qui s'éveillent d'un cauchemar, à l'aube. *La Conspiration au grand jour* est l'éveil de l'humanité au sortir du cauchemar de la lutte pour l'existence et de la fatalité de la guerre. »

« Cet avis est exprimé aussi, d'audacieuse et puissante manière, par le général Espé de Metz, dans son dernier livre : *J'en appelle au monde civilisé*, où l'humour se mêle souvent au tragique. L'auteur, qui fut chef du service de santé au 20ème Corps, écrit notamment ceci : « Le malthusianisme fut de tout temps ; il sera vraisemblablement, de tous les peuples.

« Etendu sur toute la planète, il serait le meilleur des empêchements aux grandes guerres, à ces *guerres d'extermination* que menacent d'être les guerres de demain et dont nous avons vu poindre l'aube.

« J'appelle duperie, j'appelle malhonnêteté : peser grâce au rang, grâce à la culture, grâce à un ensemble d'influences sociales, hiérarchiques, mondaines... peser sur des malheureux, abuser de la simplicité de quelques-uns d'entre eux pour les inciter, par le miroitement d'avantages illusoire, à la procréation.

« Déterminer des époux à avoir des enfants par l'appât d'une layette gratuite à chaque naissance, payer une naissance par la promesse que l'enfant à naître sera véhiculé gratuitement sur les voies ferrées pendant plusieurs années, aguicher des malheureux par l'engagement, de leur verser pendant un certain temps des subsides dont le montant suffirait exactement à l'entretien d'un chien, en un mot, spéculer sur la crédulité des pauvres, des ignorants, pour leur faire endosser des charges écrasantes, cela s'appelle tromper, cela s'appelle commettre une mauvaise action. » Mais il faudrait tout citer...

— Ne craignez-vous point qu'un dépeuplement excessif puisse avoir des conséquences nuisibles aux intérêts des collectivités et même des individus ?

— Non, car l'instinct de maternité et de paternité est si puissant qu'il suffirait d'honorer, de protéger les mères, mariées ou non, pendant leur grossesse, et de garantir la vie de leurs enfants légitimes ou illégitimes, pour qu'une ample descendance soit assurée à l'homme. Evidemment, il faut se reproduire, mais sagement, avec méthode ! Il existe aussi de vastes territoires qui ne sont pas peuplés et que l'on pourrait occuper, et même des régions dans les pays civilisés où l'habitant fait défaut. Le retour à la terre s'impose, ce qui amènerait une large décongestion des villes, double bienfait pour tous. Quant aux régions désertiques, incultivées, mais cultivables, il faudrait songer à utiliser l'idée si géniale de Charles Fourier, qui voulait remplacer les armées destructrices et meurtrières par des armées industrielles et constructrices.

« Je vous prêterai, Philippe, un excellent ouvrage, unique dans la littérature française, mais que vous ne pourriez

vous procurer, car il est frappé d'interdiction par la fameuse loi de juillet 1920. C'est *La Question de Population*, de G. Hardy, l'un des pionniers du néomalthusianisme en France.

« Dans ce livre réside toute l'histoire du mouvement néomalthusien, théoriquement et pratiquement développée.

« G. Hardy, disciple de l'estimable maître Paul Robin, dont il fut l'élève à Cempuis, fut principal rédacteur à la revue *Régénération*, qui parut de 1896 à 1908. De cette date, jusqu'au moment de la folie sanguinaire qui s'empara du monde en 1914, une publication mensuelle : *Génération Consciente*, fondée et dirigée par Eugène Humbert, continuateur fervent de l'œuvre de Paul Robin dont il fut l'un des plus sincères collaborateurs, mena le bon combat pour la diffusion des idées de procréation consciente et limitée. D'autres feuilles, à Paris et en province, étaient encore, ici et là, éditées.

« Quand la loi intervint pour désorganiser la propagande anticonceptionnelle, de lourdes peines de prison et d'amendes échurent aux défenseurs de la libre maternité, et ce fut l'étranglement sans douceur et sans bruit du mouvement régénérateur de l'espèce humaine.

— Mais c'est épouvantable, une telle violation de la liberté d'exprimer sa pensée ! s'écria Philippe, indigné.

— Récemment, Victor Margueritte, l'éminent romancier réaliste français, a essayé de relever le défi. Ses trois ouvrages : *Ton Corps est à toi*, *Le Bétail Humain* et *Le Chant du Berger* sont un appel à plus de sagesse de la part des hommes, en même temps qu'un précieux avertissement à ceux qui n'accordent pas assez d'importance à

l'étude du grand problème sexuel. Lisez ces livres, Philippe, comme vous lirez avec fruit ceux que je vous indiquerai du grand écrivain anglais Havelock Ellis, qui traite supérieurement de cette question en se plaçant au point de vue eugénique.

— Ah ! oui, vous m'aviez déjà parlé de cela. Que veut dire ce mot : eugénique ?

— L'Eugénique ou l'Eugénésie signifie : amélioration de la race par l'observance des conditions favorables à la bonne conception et par l'élimination des produits malsains, physiquement et mentalement. Les Eugénistes font en ce moment des travaux remarquables et se livrent à des expériences concluantes. Dans la puritaine Angleterre, il existe des cliniques spécialement affectées à l'éducation sexuelle de la femme, et où sont enseignés les moyens propres à empêcher une grossesse indésirable, par des médecins ou des praticiens de la *contraception*. En Russie soviétique, on admet non seulement la limitation des naissances, mais encore l'avortement, qui est légalisé et pratiqué dans les hôpitaux par des chirurgiens, dans de nombreux cas reconnus d'urgence physique ou sociale.

« Faby, ma chérie, va donc chercher, dans mes papiers, le feuillet de la *Ligue Mondiale pour la Réforme Sexuelle sur une base scientifique* ; tu me le descendras, pour que Philippe en puisse prendre connaissance... Cette Ligue, vieille de quelques années seulement, prend de jour en jour une importance plus grande.

— Son siège est en France ?

— Non, à Copenhague. Chaque année, le Comité directeur organise un congrès dans une grande capitale. C'est

ainsi qu'après Stockholm, Copenhague, Londres, c'est à Vienne que se sont réunis les membres les plus autorisés pour discuter des points principaux du programme établi par la Ligue et de son action mondiale. Vous verrez, sur le feuillet que j'ai fait chercher par Faby, les noms des savants de tous pays, sociologues, écrivains, médecins, artistes, etc..., qui composent le Comité international. Vous constaterez aussi avec quelle ampleur de vue sont édifiés les principes fondamentaux de cette Ligue, qui aura bientôt un retentissement impossible à étouffer.

— Je n'ai jamais entendu parler de cette Ligue ! L'ignore-t-on à Paris ?

Fabienne revenait vers la table, apportant plusieurs documents.

— Merci, mon enfant. Sans doute m'as-tu descendu également l'article de Victor Margueritte, publié dans *La Volonté*, en juin 1929, informant justement de la création d'une filiale française de la *Ligue Mondiale pour la Réforme Sexuelle*. Ah ! le voici. Cela va répondre à notre ami... Tenez, Philippe, lisez-le. La jeune *Ligue de la Régénération Humaine* « *Pro Amore* » est créée, sous la présidence d'honneur de cet homme au cœur généreux qu'est Victor Margueritte. Son siège actuel, tout provisoire : 27, rue de la Duée, petite rue modeste du vingtième arrondissement, fut celui, déjà, de l'ancienne Ligue de la Régénération humaine fondée par Paul Robin, dont je vous parlais tout à l'heure.

PRO AMORE

LA RÉFORME SEXUELLE

J'aurais aussi bien pu écrire : *La Réforme*, tout court. Car ce qu'au seizième siècle le principe en ces mots vivant contint de libération, pour les âmes en proie à la paralysie catholique, cette autre Réforme (que le vingtième siècle attend) seule débarrassera, des chaînes qui aujourd'hui le ligotent, l'esprit public encore asservi, avec le corps, à l'empirisme sexuel.

Nœud gordien, immobilisant le progrès.

L'antique et absurde abus de la prétendue supériorité masculine d'une part, de l'autre le virus du Pêché originel, infiltré, depuis le mythe du Paradis perdu, dans la pusillanimité humaine, règnent toujours sur cet obscur empire de la chair, où les éducateurs hésitent à s'aventurer. Sans doute, Freud et sa fumeuse torche, et, dans l'ordre des faits, les nouvelles lois économiques en même temps que cet appétit de licence par quoi se manifeste, *toujours*, la liberté à ses débuts quand un judicieux apprentissage ne l'a pas éduquée, semblent-ils, dans la stagnation où nous piétinons encore, présager un mouvement.

Nulle plus pressante tâche que de l'accélérer. C'est à quoi s'efforce une association internationale qui, fondée il y a

quelques années, prend, petit à petit, une importance qu'il convient de signaler.

Justement, dans un récent article de la *Voix des Femmes*, les plus intéressants détails sur cet effort, que déjà le succès couronne, ont été donnés par Mme Jeanne Humbert, compagne de celui qui fut en France, avec Gabriel Hardy, le principal disciple de l'admirable Paul Robin.

On ne répétera jamais assez, - surtout après l'inexplicable silence gardé par Alfred Fabre-Luce, sur l'action de la France, dans son petit livre vulgarisateur : *Pour une Politique sexuelle*, - ce que le néo-malthusianisme, frère aîné de l'Eugénisme (tous deux conditions d'un meilleur avenir), doit à la propagande d'Eugène Humbert. La prison, la ruine - neutralisées par une volonté tenace - ont surtout récompensé, jusqu'ici, le fondateur de *Génération Consciente*. Il n'était que juste, puisque son nom est venu sous ma plume, de réparer ce singulier oubli.

Cela dit, revenons à la « Ligue Mondiale pour la Réforme sexuelle ». *La Voix des Femmes* nous apprend qu'elle est présidée par les éminents professeurs : MM. Havelock Ellis (A.S.), Magnus Hirschfeld (Allemagne) et Auguste Forel (Suisse), et que son secrétaire général est le Dr J.-H. Leunbach (39, Stockholmgasse, à Copenhague).

Elle compte les adhésions de nombreux savants, écrivains, artistes, hommes politiques : H. G. Wells, Margaret Sanger, Bernard Shaw, Olivier Baldwin, Fanny Hurts, Dr James Young, Franck Swinnerton, Prof. Julian Huxley, Silvia Pankurst, Dr J.W. Robinson, Dr Schmalhausen, Dr Abraham Stone, Prof. G.G. Seligman, Upton Sinclair, J.-B. Priestley, Harold F. Rubinstein, Gérard Gould, Prof.

A.-H. Gardiner. Lord Ivor, Spencer Churchill, etc., etc...
J'en passe, et des meilleurs.

Ses correspondants sont : en Allemagne, la Doctoresse Hélène Stocker ; en Angleterre, le Dr Norman Haire ; en Belgique, le Dr Fernand-Mascaux ; aux Indes, B.D. Karvé ; en Suisse, Henri Gächter, etc...

Ce faisceau de noms est significatif. Déjà deux Congrès internationaux ont déblayé et ensemencé le terrain d'études. Le IIème Congrès, tenu à Stockholm en juillet 1928, a voté cette résolution : « *Le IIème Congrès International pour la Réforme Sexuelle fait appel aux Législateurs, à la Presse et aux Populations de tous les pays pour créer une morale nouvelle, légale et sociale, basée sur les connaissances scientifiquement acquises en biologie, en psychologie et en sociologie, pour tout ce qui concerne la vie sexuelle de l'homme et de la femme.* »

Le IIIème Congrès, qui sera tenu à Londres en septembre prochain - congrès auquel on parlera français, anglais, allemand et espéranto, et dont le Dr Norman Haire (127, Harley Street, London W.I.) est l'organisateur - traitera des questions suivantes : « I° Le mariage et le divorce ; 2° La limitation des naissances, l'avortement et la stérilisation ; 3° La lutte contre les maladies vénériennes et la prostitution ; 4° La question sexuelle et la censure ; 5° Communications diverses. »

Enfin, peut-être n'est-il pas inutile (pour achever de définir le programme de la Ligue) de citer ces quelques lignes, extraites de son premier manifeste : « *Il ne doit pas y avoir conflit entre les lois de la nature et les lois humaines, entre la science et la morale, entre la pure vérité et la véritable pureté. Même si vous avez déjà participé à*

des mouvements sociaux variés, nous vous demandons de vous joindre à notre organisation. Nous combattons pour les biens les plus précieux de l'homme et de la femme : Justice, Liberté et Amour. Nos ennemis sont puissants, mais ils ne sont pas invincibles. Plus notre Ligue sera forte, plus nos ressources seront grandes, plus vite nous atteindrons notre but, qui est de libérer l'humanité de la persécution et des privations sexuelles imposées par l'ignorance et l'intolérance. »

Qui ne se rallierait à un tel idéal, si les dogmes n'enténébraient pas, avec leurs religions étroites, la vaste vie ? Nous avons pensé, Eugène Humbert, Gabriel Hardy et moi - dont les trois noms constituent la participation française au Comité de la Ligue Mondiale - qu'il importait, afin d'étendre l'action commune dans les pays de notre langue, d'y créer un organe particulier de divulgation.

Grâce au dévouement d'Eugène Humbert, c'est aujourd'hui chose faite. Nous avons mis sous cette invocation : « *Pro Amore* » la jeune *Ligue de la Régénération Humaine*. Son siège social est 27, rue de la Duée, où les adhésions devront être adressées. Le Dr Pierre Vachet, l'éminent professeur à l'Ecole de Psychologie, a bien voulu accepter d'en être le Président.

Tracts, brochures, conférences, fondation de groupements pour les adhérents de province et des colonies, bientôt un bulletin et, qui sait ? une maison d'édition, tels sont nos projets, en voie déjà d'exécution. Pour moi, contraint par tant d'autres travaux de me cantonner dans l'honorariat, que du moins cet appel soit ma contribution active à

l'œuvre dont Eugène Humbert assume le secrétariat général.

Longue vie à « *Pro Amore* » !

Et qu'on ne raille point : « *Pro Amore* », c'est-à-dire *Pour le véritable Amour*. Non celui qu'en le contrefaisant fait la bête humaine. Non celui qui, sous les masques du Plaisir et de la Volupté, ne cache que le visage de l'Egoïsme. Non celui qui sous le nom de passion caricature la mort de celui qu'on crucifia pour avoir enseigné : « Aimez-vous les uns les autres. »

Mais le plus haut sentiment qui soit, celui qui sanctifie l'Individu et féconde le Couple, le pur, le vivifiant, le divin Altruisme.

Laissons parler encore, ici, *la Voix des Femmes* : « Le chiffre sans cesse croissant des maladies vénériennes, l'effroyable mortalité infantile qui saigne notre pays, les abandons d'enfants, les avortements toujours plus nombreux, la multiplicité des drames passionnels, des attentats perpétrés par des anormaux sexuels, le dérèglement exacerbé et déliquescent des moeurs, démontrent éloquemment cette impérieuse et urgente nécessité : une éducation sexuelle, systématique et rationnelle en France, en dehors de toute vaine hypocrisie et au-dessus de tout préjugé meurtrier. »

A ce cri de bonne volonté, je joins mon abjuration.

La France, en effet, sur ce terrain, retarde. L'ivraie du passé y foisonne. A notre aide, pour que plus vite lève le bon grain, pour que mûrisse enfin, blé de tous, cette bienfaisante moisson : une hygiène et une morale sexuelles

qui apportent à l'humanité ce qui trop souvent lui manque : la propreté de l'âme et la dignité du corps.

VICTOR MARGUERITTE.

LIGUE MONDIALE
POUR LA RÉFORME SEXUELLE
SUR UNE BASE SCIENTIFIQUE

Présidents : Auguste Forel (Suisse) ; Havelock Ellis (A.S.) ; Magnus Hirschfeld (Allemagne). Comité International : Angleterre : Dr Norman Haire, Dora Russel, E. S. Jerdan. - U.S.A. : Dr Harry Benjamin, Dr William Robinson, Margaret Sanger. - Canada : Mrs. Alice Loeb. - Allemagne : Dr Max Hodann, Dr Heinrich Meng, Dr Hélène Stocker. - France : Victor Margueritte, G. Hardy, Eugène Humbert. - Russie : Dr Batkis, Alexandra Kollontay, Prof. Pasche-Oserski. - Autriche : Dr Friedjung, Rudolf Goldscheid, Bosa Mayreder. - Suisse : Dr Brupbacher. - Tchécoslovaquie : Dr Biedl, Dr Hugo Bondy. - Italie : Prof. Mieli. - Hollande : Dr H. Rogge. - Belgique : Dr Kempeneers. - Espagne : Dr Juan Fernen Perez. - Japon : Shindo Seitaro, Prof. M. Suzuki. - Norvège : Dr Geiersvald. - Suède : Dr Bratt, Prof. Silverstolpe, Dr Aima Sundquist. - Danemark : Prof. Jørgensen, Inga Junghanns, Dr Banulf. - Islande : Red. Gudmundson, Dr Olafsson. - Lettonie : Dr Prissmann. - Egypte : Dr A. Salama. - Libéria : Dr Schmeidenberger. - Argentine : Prof. Asnaurow, Else Jérusalem. - Chili : Dr Ramon Clases. - Indes Anglaises : Dr V. L. Parmar, Dr N., Bamachandra Iyer. - Federated Maly Strates : Dr L. M. Ram.

Comité d'Action : Dr Paul et Marie Krische (Berlin) ; Dr Waller et Dr Hertha Riese (Francfort-sur-le-Mein) ; Dr J. H. Leunbach (Copenhague).

* * *

Les buts de la Ligue ont été exposés dans la résolution générale suivante et ont été approuvés par le Congrès tenu le 3 juillet 1928, à Copenhague :

« Le IIe Congrès International pour la Réforme sexuelle scientifique fait appel aux Législateurs, à la Presse et au Public. Il tend à instaurer une morale nouvelle, légale et sociale, relative à la vie sexuelle de l'homme et de la femme, morale basée sur les connaissances acquises en biologie, en psychologie et en sociologie. » Actuellement, le bonheur d'un grand nombre d'hommes et de femmes est sacrifié à des règles sexuelles déraisonnables, à l'ignorance et à l'intolérance. En conséquence, il est absolument nécessaire que les nombreux problèmes concernant la situation des femmes, le mariage, le divorce, le contrôle de la conception, l'eugénisme, l'aptitude au mariage, les filles-mères et les enfants illégitimes, la prostitution, les anomalies et les scandales sexuels, l'éducation sexuelle, etc..., soient réexaminés avec bon sens et d'un point de vue purement scientifique.

ACTION DE LA LIGUE

Principes directeurs

1° Egalité politique, économique et sexuelle des hommes et des femmes.

2° Libération du mariage, et spécialement du divorce, des règles tyranniques de l'Eglise et de l'Etat ;

3° Contrôle de la conception, de telle sorte que la procréation soit consentie délibérément et avec un sens exact des responsabilités.

4° Amélioration de la race par l'application des méthodes de l'eugénique et de la puériculture.

5° Protection des filles-mères et des enfants illégitimes.

6° Conduite humaine et rationnelle envers les anormaux sexuels, comme par exemple les homosexuels, hommes et femmes, les fétichistes, les exhibitionnistes, etc...

7° Prévention de la prostitution et des maladies vénériennes.

8° Incorporation des troubles dûs à l'impulsion sexuelle dans la classe des phénomènes d'ordre pathologique, et non plus envisagés, ainsi qu'on l'a fait jusqu'aujourd'hui comme des crimes, des vices ou des péchés.

9° Seuls peuvent être considérés comme criminels les actes sexuels qui transgressent la liberté ou portent atteinte aux droits d'une autre personne. Les relations sexuelles entre adultes responsables, consenties mutuellement, doivent être respectées comme étant des actes privés et qui n'engagent que leurs personnes.

10° Education sexuelle systématique dans le sens de la plus grande liberté, et dans le respect de soi et d'autrui.

Principes fondamentaux

La Ligue ne se borne pas seulement à l'étude des problèmes sexuels. Son premier objet est d'obtenir, au profit de l'humanité, des réformes pratiques, par l'application des connaissances résultant de l'étude minutieuse de ces problèmes.

La Ligue n'est en opposition avec aucune autre des organisations qui ont déjà fait un travail utile dans les différentes branches de la question sexuelle : réforme du mariage, protection de la maternité, contrôle des naissances, eugénisme, homosexualité, suppression de la réglementation de la prostitution, prévention des maladies vénériennes, lois sur les crimes sexuels, éducation sexuelle, etc. La Ligue ne limite cependant pas son action à une ou plusieurs de ces diverses branches, mais s'occupe, avec humanité, de la vie sexuelle dans son ensemble. Son but est d'établir une morale et une sociologie sexuelles basées sur les sciences biologiques et physiologiques, au lieu d'être, comme à présent, presque uniquement fondées sur des données théologiques. Nous essaierons d'atteindre nos buts en nous adressant non pas seulement au sentiment, mais à l'intelligence, et en évitant soigneusement les errements de nos adversaires.

Un théologien a dit récemment : « Ce qui est faux et injustifiable du point de vue moral ne peut être juste du point de vue médical. » Nous répondons : « Ce qui est opposé aux lois de la nature et de la science ne peut être

vrai éthiquement, ni réellement moral. » S'il y a un conflit entre les lois de la nature et les lois sociales, comme cela se rencontre notamment dans la question de population, ce conflit peut être résolu. Les lois contradictoires peuvent être harmonisées par la volonté rationnelle de l'homme.

Nous ne pouvons accepter comme éternellement valable ce qui est prescrit simplement par les coutumes d'une période particulière. Nous ne reconnaissons comme durablement valables que les principes qui sont en accord constant avec les enseignements de la vie et de l'amour.

Les dix principaux points du programme de la Ligue ci-dessus mentionnés ont déjà été l'objet d'importantes discussions pendant ces quinze dernières années. Ces discussions ont eu pour conséquence de grands changements, non seulement dans l'attitude de la société en face de ces questions, mais aussi dans l'esprit pratique des institutions actuelles elles-mêmes. Cette période peut être appelée « période de crise sexuelle ». La morale présente, avec son terrible cortège de privations sexuelles, est encore triomphante, et nombreuses sont les victimes de ses préjugés et de son intolérance. Mais la chaîne est rompue maintenant par les connaissances scientifiques et l'amour pourra bientôt se développer librement, selon ses fins. « Il ne doit pas y avoir conflit entre l'hygiène sexuelle et la morale sexuelle », dit Forel dans son ouvrage *La Question sexuelle* ; nous voudrions ajouter : Il ne doit pas y avoir conflit entre les lois de la nature et les lois humaines, entre la science et la morale, entre la pure vérité et la véritable pureté.

Même si vous avez déjà participé à des mouvements sociaux variés, nous vous demandons de vous joindre à notre organisation. Nous combattons pour les biens les plus précieux de l'homme et de la femme : Justice, Liberté et Amour. Nos ennemis sont puissants, mais ils ne sont pas invincibles. Plus notre Ligue sera forte, plus nos ressources seront grandes, plus vite nous atteindrons notre but, qui est de libérer l'humanité de la persécution et des privations sexuelles imposées par l'ignorance et l'intolérance.

Secrétaire général : Dr J. H. LBUNBACH, 89, Stockholm-gasse, Copenhague (Danemark).

Pendant que Philippe lisait les pages qui précèdent, Fabienne et sa maman s'étaient retirées pour effectuer divers achats. Les deux hommes, restés seuls, entreprirent de continuer leur conversation en faisant une promenade. Tous les quatre devaient se retrouver vers sept heures à l'hôtel.

Le docteur et Philippe se dirigèrent vers le haut de la ville, suivant l'aristocratique *paseo* de Gracia, puis redescendirent et s'engagèrent dans la *gran via Diagonal*, propice, par son calme, aux échanges verbaux.

— C'est un rude problème que soulève cette Ligue Mondiale ! s'écria Philippe. Croyez-vous possible de tenter la réalisation de principes directeurs si franchement établis ?

— Rien n'est impossible aux hommes courageux, de volonté soutenue et de travail acharné ! Malgré les tracasseries, les luttes ouvertes et souterraines des adversaires de la lumière, il arrivera un moment où l'on devra forcément tenir compte des vérités émises par les néomalthusiens et par les hygiénistes. Un professeur de l'Université de Padoue, Giulio Obici, écrivait en 1902, sur les « erreurs de l'éducation sexuelle », et disait, entre autres choses, celle-ci : « Le penchant à procréer ne se réduit pas chez l'homme civilisé à l'acte brutal de l'union physique, mais il a aussi pour objet de nourrir, d'élever, de protéger pendant de longues années l'enfant qui naîtra de cette union, et ce second besoin, tout sentimental, tout moral et social, oblige, par la force des choses, à réprimer et à dominer les violences de l'instinct charnel. La création de nouveaux êtres ne doit pas être provoquée, par l'homme civilisé, avec insouciance et à la légère. » Ceci,

mon cher enfant, n'est pas d'hier. A notre époque, c'est encore plus vrai, plus nécessaire, car la vie, loin de s'améliorer, n'a fait que devenir plus dure, et les luttes, pour subsister, plus âpres...

— Résultat de la guerre !

— Mais les guerres ont justement pour objet d'anéantir le trop-plein d'existences humaines qui encombrant le globe : « La multiplication des hommes en temps de paix prépare fatalement des guerres prochaines. » (F. Le Dantec.) Les fauteurs de guerres sont des malthusiens à leur manière ; ils envoient à la mort des hommes faits, les plus beaux, les plus solides, les plus jeunes, les plus aptes au travail et à la reproduction !

« L'équilibre des nations craque de toutes parts sous le poids de leurs populations sans cesse accrues. Ne pouvant plus se nourrir, ni se contenir, elles se déversent sur les nations voisines et se dressent les unes contre les autres en de formidables saignées, ou bien ce sont les famines, les épidémies, qui, par une inéluctable et sombre loi, viennent faucher le trop-plein inconsidérément créé.

« Comme il serait bien plus simple d'empêcher, d'abord, la venue de tous les inaptes, les tarés, les produits inférieurs des syphilitiques, des alcooliques ou des tuberculeux, des dégénérés de toutes les classes, enfin ! Quelle économie pour l'humanité, qui a la lourde charge d'entretenir ces malheureux déchets ! Et pourquoi n'apporte-t-on pas le même soin, quand il s'agit de notre espèce, qu'on en apporte à la reproduction des races animales, que l'on réglemente et améliore raisonnablement ?

« Au lieu d'inciter les individus à procréer à tort et à travers, on devrait plutôt essayer de vaincre les grands fléaux qui les fauchent par milliers annuellement : le cancer, la tuberculose, les maladies vénériennes. Lutter contre la mortalité infantile en créant des centres d'élevage surveillés étroitement, des cliniques de consultations prénatales et prénuptiales, selon les ultimes méthodes des hygiénistes ; éloigner les enfants des parents atteints de maladies contagieuses. Fournir des logements salubres, assurer des salaires suffisants, supprimer le surmenage épuisant. Que de choses encore à établir !... Puis, c'est tout le système actuel d'éducation, faux à la base, qui est à réformer, car c'est vers les enfants surtout, puisqu'ils représentent l'avenir de la race, qu'il faut se tourner. Au lieu de les maintenir sottement dans un programme scolaire étroit, où les principaux événements de la vie leur sont soigneusement cachés sous prétexte de morale mal définie, alors qu'on les bourre d'une infinité de choses dont ils n'auront jamais aucun besoin, qu'on leur enseigne à force de mornes rabâchages des dates de batailles ou les péripéties galantes de tous les rois qui se sont succédé, ne devrait-on pas les instruire, progressivement, selon leur âge et leur compréhension, de ce qu'il est de leur premier intérêt de savoir ? En continuant cette éducation imparfaite, on les conduit aux pires catastrophes, et la vie sera, pour beaucoup, semée d'écueils et sans joie.

— L'organisation tout entière de la société serait à refondre, dans ce cas. En effet, quand on réfléchit, tout est illogique et contre le bonheur, alors qu'il pourrait en être autrement.

— De l'air, du repos, du soleil, une bonne nourriture pour tout le monde, voilà ce qu'il est humain d'acquérir ! Allez donc dire cela à ceux qui considèrent que tous les biens de la terre sont leur apanage ! Ils ont si bien établi cette mainmise sur les trésors du monde qu'ils ne peuvent admettre que les prolétaires soient de chair, d'os et de sang comme eux, et qu'ils puissent éprouver les mêmes besoins, les mêmes désirs, et avoir les mêmes aspirations qu'eux-mêmes ! Cette seule pensée les cabre ; et pourtant, j'en ai connu des besogneux dont l'intelligence et la délicatesse de sentiments étaient tellement supérieures à celles de tant de butors anoblis et de tant de privilégiés de la fortune !

Durant ce long entretien, les deux amis avaient parcouru plusieurs fois la grande avenue, assez solitaire à cette heure, puis ils s'étaient rapprochés de la place de Catalogue, quand, au détour d'un paseo, ils se rencontrèrent avec madame Fernandez et sa fille, qui rentraient à l'hôtel après avoir visité quelques somptueux magasins de la *calle Pelayo* et des *ramblas*. Ils revinrent donc ensemble.

— Tiens, Henriette, dit le docteur à sa femme, j'ai vu des affiches, tout en marchant, qui annoncent la présence ici de la *Sinfonica de Madrid* (Orchestre symphonique), et qu'elle donne plusieurs auditions au *Palau de la Musica Catalana*.

— Oh ! tant mieux, mon chéri !... Nous irons, n'est-ce pas ?

— Naturellement. Je vais m'informer, à l'hôtel, du programme des diverses soirées.

— C'est un orchestre de passage à Barcelone ? interrogea Philippe.

— Oui, mon ami, un des meilleurs du monde. Aimez-vous la grande musique ? Dans ce cas, vous ne pouvez que vous réjouir et nous accompagner.

— Oui, j'aime beaucoup la musique ; mais j'avoue que mon éducation, sur ce chapitre comme sur tant d'autres, est encore toute à faire.

— Eh bien ! nous la ferons, n'est-ce pas, Henriette ?... Ma femme et moi sommes fervents de belle musique, « cet art vénérable et cher aux dieux », selon Plutarque, et nous avons déjà entendu bien souvent des œuvres du plus grand de tous, je veux parler de Beethoven, de celles du voluptueux et triste Chopin, du tendre et jeune Mozart, du grand poète qu'est Wagner ! Nous nous sommes également délectés à l'audition des fantaisies de Ravel et d'autres maîtres de la musique moderne, ainsi que des productions des jeunes compositeurs russes, dont la phrase nostalgique vous transporte subitement sous des cieux inconnus et mystérieux.

— Tu es poète, papa, quand tu t'en donnes la peine ! dit Faby, moqueuse. La musique me charme aussi, mais il ne faut pas que ça dure trop longtemps. J'ai besoin de remuer, de faire marcher mes membres, sans quoi je suis malade !

— Tu les feras remuer à loisir demain, à Badalona, tes membres, jeune « bougeon », et à Majorque, dans quelques jours ! A propos, as-tu écrit à ton amie Rafaëla que nous irions lui rendre visite, ainsi qu'à sa famille, après-demain ?

— Rafaëla est prévenue, monsieur mon père ! Je suis un « bougeon » qui a ses idées en place, heureusement ! Mais je ne suis pas très sûre que tu aies pensé à avisertonomami Enrique de cette visite. Enfin, Rafaëla étant informée, nous serons attendus avec joie.

— Vous verrez là, mon cher Philippe, une famille de bien sympathiques Catalans. Mon ami Enrique Cortez, père des quatre jeunes filles dont je vous parlais ce matin, est le type parfait de l'ami cordial, dévoué et fidèle. Nos relations, anciennes déjà, n'ont subi aucun refroidissement, et nous correspondons régulièrement. Rafaëla, son aînée, qu'au fond de notre cœur nous chérissons le mieux, vient passer ses vacances à la maison. Elle et ses sœurs sont aimables, gentilles, possédant mille qualités bien féminines, et tous ces trésors se dessèchent inutilement.

— Elles sont jeunes, papa ; elles se marieront un jour !

— Je n'y crois guère... Leur père, qui est fort intelligent et qui les adore, leur fait la vie la plus douce qui soit ; mais, évidemment, il y a un grand vide que, malgré tout son amour paternel, il ne peut combler !

— Si Rafaëla et Concha pouvaient avoir leurs vacances pendant que nous sommes ici, nous pourrions les emmener avec nous aux Baléares... Qu'en dis-tu, mon chéri ?

— Avec plaisir, Henriette ; ce serait parfait ! Plus on est de fous, plus on rit. Nous verrons cela dimanche, mes enfants.

Arrivés à l'hôtel, les deux femmes allèrent déposer leurs emplettes dans leurs chambres, pendant que le docteur et Philippe s'installaient pour prendre un peu de repos à la terrasse, qui envahissait la moitié du large trottoir. Le

docteur Fernandez s'informa, auprès du gérant, des concerts donnés par le célèbre orchestre de Madrid, et, après avoir pris l'avis de Philippe, il décida qu'on irait le soir même au Palais de la Musique catalane. Le chasseur fut chargé d'aller louer quatre fauteuils, puis, les dames revenues, on dégusta un apéritif glacé en contemplant le mouvement si divers à cette heure sur ce point de la grande cité.

— Vos bagages sont arrivés, annonça Faby à Philippe, qui s'en réjouit d'autant plus qu'il aurait dû assister à la soirée musicale dans son éternel costume de sport.

Il s'empressa d'aller vérifier ceux-ci et mit à l'air le complet qu'il comptait arborer après le dîner.

— Mes enfants, je vous annonce que nous allons ce soir au Palais de la Musique. Il y a un riche programme : Wagner, Liszt, Beethoven, Ravel... Nous allons prendre un bain d'harmonie !

— Monsieur Valdrey nous accompagne ? demanda Faby, avec un visible intérêt.

— Bien sûr... Philippe est un garçon d'une vive intelligence ; il ne lui manque qu'un peu de culture qu'il acquerra vite, et je suis sûr que cette soirée l'enchantera.

Quand Philippe revint, ils se mirent à table pour expédier sans retard le dîner, devant être à l'heure exacte à l'Académie de Musique, les portes étant fermées sitôt le concert commencé.

Puis chacun se retira pour procéder à sa toilette.

Fabienne, ce soir-là, prit un soin particulier de sa parure ; elle fut contente, secrètement, de se voir séduisante et jolie dans l'image que lui renvoyait la psyché. Elle

s'étonnait un peu d'être effleurée, pour la première fois, par ce sentiment de coquetterie satisfaite, pourtant si féminin, et d'en être heureuse. D'ordinaire, le seul souci du bon goût lui faisait éprouver un plaisir à se parer.

Avant qu'elle en eût nettement pris garde, son subconscient l'avertissait de l'émoi qui, peu à peu, s'infiltrait dans sa chair, et le puissant attrait physique que la mâle constitution de Philippe Valdrey exerçait sur sa féminité.

Ses sens, jusqu'ici tranquilles, s'éveillaient au contact de la vigoureuse beauté de l'homme jeune qui, depuis peu, vivait à ses côtés. Jeune fille instruite des phénomènes physiologiques et émotifs qui se manifestent dans notre organisme aux différents âges de la vie, elle ne s'étonna nullement du trouble très doux qui s'insinuait jusque dans ses fibres les plus profondes.

Elle se souvint, alors, des affirmations de son père, certain jour où, parmi tant d'autres sujets débattus, celui de l'amour, du désir sensuel, était intervenu. Les jeunes filles, disait-il, comme les jeunes hommes, doivent faire l'amour dès qu'elles en sentent le besoin. Il faut seulement les garantir contre le piège que leur tend la nature et qui les met en constante infériorité vis-à-vis du mâle. Leurs organes génitaux, tout comme les nôtres, doivent fonctionner pour le maintien du bon équilibre général. Le désir existe chez elles aussi bien que chez l'homme, bien que, par leur tempérament passif, il ne se manifeste pas de la même façon. Dès l'apparition des menstrues, la jeune fille est apte à ressentir les appels de la chair. Il est donc normal, et beaucoup plus sain pour elle, d'assouvir sans abus ce besoin naturel - qui s'exaspère parfois jusqu'à la souffrance - en pratiquant le coït, plutôt que de

s'adonner à la masturbation ou se livrer, avec des amies, aux incomplètes et énervantes caresses chères à Sapho.

Ces déplorables habitudes de masturbation et de saphisme ont souvent une fâcheuse influence sur le bonheur futur des époux, car la femme qui s'y livre devient, dans la majorité des cas, insensible aux rapports sexuels normaux et reste, toute sa vie, clitoridienne, la sensibilité du clitoris s'étant exagérément développée au détriment des nerfs érectiles vaginaux, qui, faute de fonctionner, s'atrophient. Puis la chlorose, le flétrissement des traits, l'aigrissement du caractère, la mélancolie, quelquefois l'hystérie, sont les tristes conséquences de cette inutile chasteté imposée à nos filles, alors que nous lâchons la bride à nos garçons et nous enorgueillissons de leurs prouesses amoureuses ! Double et imbécile morale de nos pays !...

Elle se rappelait tous les arguments de son père sur cette délicate question ; il parlait, certes, en homme sensé et en médecin. Mais quand elle, Fabienne, désirerait, pour la tranquillité de sa chair, cette satisfaction charnelle, et qu'elle en ferait l'aveu à ses parents, quelle attitude serait alors celle de son père, et que lui conseillerait-il ? Car, à aucun moment, Fabienne n'eût pensé accomplir une action quelconque sans en référer à ses chers parents.

Puis, était-elle attirée vers Philippe par le seul instinct physique, où le désir charnel était uniquement en jeu ? Cependant, elle estimait la présence de ce sympathique garçon, appréciait la droiture de son esprit et la vivacité de son intelligence. Elle se complaisait en sa compagnie et ressentait une douceur caressante quand il lui parlait et laissait errer son regard ravi sur toute sa personne... Enfin,

c'étaient autant de points interrogateurs qu'elle se posait, en mettant la dernière main à sa toilette.

Elle s'entendit appeler par sa maman au travers de la porte et se réveilla brusquement du rêve où l'avaient entraînée ses pensées.

— Tu es prête, Faby ?... Nous t'attendons, ma petite fille !

Elle ouvrit aussitôt la porte et fut reçue par une exclamation admirative générale.

— Tu ressembles à la plus jolie rose éclose en ce pays ! lui dit son père, en l'enveloppant d'un regard ému et orgueilleux.

— Mademoiselle Fabienne est toujours belle, mais ce soir elle est éblouissante ! renchérit Philippe, et ce compliment rosit les joues veloutées de la jeune fille.

En effet, la robe vaporeuse, en tulle soyeux d'un rosé tendre, que Fabienne avait revêtue, seyait à merveille à la lumineuse coloration de sa chevelure floue et à son teint délicat.

Une telle fraîcheur émanait d'elle qu'on ne pouvait s'empêcher de la contempler avec un réel ravissement.

La maman de Fabienne, habillée d'une élégante et sobre robe de satin noir rehaussé de blanc, paraissait la sœur aînée de sa fille, tant elle avait conservé de grâce juvénile dans les traits et de souplesse dans toute son allure. Toutes deux précédèrent dans l'escalier le docteur et Philippe, qui suivaient, corrects dans leurs vêtements sombres.

Ils traversèrent à pied la place de Catalogue, le Palais de la Musique catalane faisant face à l'hôtel qu'ils habitaient,

et pénétrèrent dans le temple d'Orphée, un peu avant l'ouverture du concert. Le docteur et sa femme prirent place l'un près de l'autre et Faby s'assit entre son père et Philippe, tout heureux de ce voisinage.

Une assemblée nombreuse et choisie, où femmes, hommes et enfants étaient mélangés, remplissait l'imposante salle des grands concerts. Les exécutants, une centaine environ, occupaient la scène que l'on avait dû prolonger jusqu'aux premiers rangs des fauteuils. Les harpes, les contrebasses, les violoncelles et les violons s'accordaient dans un murmure sourd et aigu, tandis que dans la salle les conversations s'achevaient et que les derniers venus s'installaient.

Philippe et Faby échangeaient leurs impressions sur le lieu, les auditeurs, les innombrables instruments et les artistes, véritables magiciens, dont le génie les transporterait tout à l'heure en plein idéal.

Soudain, toute conversation cessa. Le chef d'orchestre s'avancait et prenait place à son pupître, sous une salve d'applaudissements, donnant aussitôt le signal d'attaque du premier morceau.

Alors, comme d'un seul et gigantesque instrument, jaillirent, amples et émouvants, les premiers accords d'une symphonie de Beethoven. La musique parfois me prend comme une mer, a dit le poète. Ici, c'est toute une salle qu'elle galvanisait et portait sur ses ailes frissonnantes, arrachant les auditeurs à la monotonie de leur vie quotidienne, pour les plonger, vibrants et grisés, dans le rêve.

V.

La soirée au Palais de la Musique s'étant prolongée tard dans la nuit, le docteur Fernandez, sa femme et sa fille se levèrent moins tôt qu'ils ne l'avaient décidé la veille, et ce fut Philippe, toujours exact, qui les attendit dans le salon de lecture de l'hôtel.

Vers neuf heures, il vit apparaître le docteur qui s'excusa de sa paresse, bientôt suivi par Fabienne et sa maman, toutes pimpantes dans leurs fraîches toilettes de voile blanc.

Visiblement heureux de se retrouver à nouveau réunis, les quatre amis se hâtèrent vers le point de départ du tramway effectuant le parcours de Barcelone à Badalona. Dans une petite valise que portait le docteur, et que Philippe s'empressa de lui prendre des mains, on avait entassé maillots, peignoirs de bains, corde à sauter et un nécessaire propre à la toilette.

Ils furent vite installés côte à côte dans le véhicule, qui, après avoir longé la partie basse de la ville, les conduisit rapidement à Badalona, dont le docteur leur avait fait la description.

Cette banlieue de Barcelone est assez importante ; le haut de la ville est occupé par de nombreuses fabriques et

quelques usines. C'est un centre ouvrier très peuplé. Le seul coin charmant est la plage, où l'on débouche par quantités de petites rues dégringolant vers la mer. De grands et robustes palmiers, plantés des deux côtés du *paseo Martinez Campos*, donnent un aspect riant à la petite plage, où se succèdent, tout au long, de nombreux restaurants dont les tables aux parasols bariolés envahissent la moitié de l'avenue.

Plus loin, le quartier des pêcheurs, avec ses habitations basses et de pauvre mine, fait suite au *paseo*, et la plage au sable fin et doré s'étend jusqu'au *pueblo* voisin.

— *Casa Pepet* (Maison Joseph)... lit tout haut Fabienne, en passant devant l'un des multiples restaurants.

— C'est là que nous déjeunerons, lui répondit son père. Nous connaissons la maison depuis longtemps, n'est-ce pas, Henriette ? Que d'agapes y avons-nous déjà faites !

— Si l'*arroz* (Plat national : riz préparé à la viande et au poisson) y est toujours aussi savoureux et le poisson aussi délicieusement apprêté qu'autrefois, nous nous régalerons encore, dit madame Fernandez, tout heureuse de revoir cet endroit qui remuait en elle des souvenirs de tendresse et de bonne gaité.

— J'y suis venue, moi ? interrogea Fabienne.

— Oui, mais tu étais haute comme trois pommes, tu ne peux t'en souvenir !

— Entrons chez Pepet, fît le docteur. Nous commanderons notre repas et nous nous dévêtirons, après quoi, débarrassés de nos vêtements que nous laisserons dans une chambre, nous aurons toute liberté pour aller prendre le bain.

Quand, au bout d'un moment, les voyageurs reparurent sur la plage, ils étaient tous costumés d'un maillot et n'avaient avec eux que leurs peignoirs et la corde à sauter que portait le docteur Fernandez.

Fabienne fut la première à se livrer à la fraîche caresse des vagues, suivie de près par Philippe, pressé de faire valoir ses talents de nageur. En quelques brasses, il rejoignit la jeune fille, et ils se mirent à nager énergiquement tous deux. Pendant ce temps, le papa de Fabienne faisait un peu de saut à la corde, et sa femme exécutait quelques mouvements de gymnastique suédoise, les pieds baignés par l'écume des vagues qui venaient mourir doucement.

— Dis-moi, Jaïme, Faby me disait ce matin qu'elle était fort contente de l'événement qui nous avait fait connaître Philippe. Je crois que la beauté robuste de ce grand garçon n'est pas sans émouvoir notre enfant. Qu'en penses-tu ?

— Je pense qu'il n'y a rien là que très naturel, ma chérie. Deux êtres jeunes, sains, intelligents, normaux, doivent forcément s'attirer et s'éprendre l'un de l'autre ! Nous avons créé Faby pour la joie d'un homme... comme les parents de Philippe l'ont créé pour le bonheur d'une femme !... Je ne peux souhaiter qu'une chose, c'est qu'ils s'aiment, qu'ils s'entendent, qu'ils se complètent comme nous, ma femme chère !

— Nous connaissons si peu Philippe... insista Henriette. Je le crois très loyal et affectueux... mais je serais si profondément peinée que notre fillette fasse un choix malheureux ! Ne crois-tu pas qu'il faille essayer, non d'empêcher, mais de ralentir un sentiment qui m'a l'air de vouloir se développer avec rapidité et force ?

— C'est absolument impossible. Ils n'ont qu'à s'essayer, s'ils se plaisent ; ils verront bien si ça va ou si ça ne va pas, sans que nous nous en mêlions. Ne connais-tu pas Faby ? Mieux que nous, elle jugera de la valeur de celui qu'elle choisira. Je n'ai, personnellement, aucune prévention contre Philippe. Il me paraît parfait du point de vue physique. Son moral est bon : franc, ouvert, intelligent, désireux de se cultiver et s'intéressant sainement à tous les problèmes de la vie. Que m'importe le reste !

« Puis, laissons cela, aujourd'hui. Nous verrons bien venir les choses, va, ma chérie !

Henriette Fernandez se rangea à cet avis et n'insista pas davantage. Courant au-devant des vagues, elle se jeta résolument dans l'eau et se mit à nager, appelant son mari pour qu'il vînt la rejoindre.

Philippe et Fabienne se rapprochèrent d'eux, et il purent ainsi, en s'ébattant joyeusement, échanger des plaisanteries et jouer ensemble dans l'eau transparente, couleur de saphir, que le soleil chauffait agréablement. Fabienne sortit bientôt et revint vers la plage, où elle s'étendit à plat ventre sur le sable, qui se creusa, moulant la forme de ses seins durs et de tout son long corps ferme. Quand elle se retourna pour voir arriver Philippe, le sable pailletait son maillot décolleté très bas et se collait sur la chair rosie par l'eau et par l'effort.

— Vous ne pouvez croire comme la sensation du maillot sur la peau m'est désagréable quand je sors du bain ! On est si bien, sans cela ! On se sèche mieux et plus vite, surtout ici, avec ce soleil ardent !

Le jeune homme regarda Fabienne : elle avait dit cela naturellement, comme s'il se fût, agi de tout autre sujet. Il évoqua sa complète nudité et en fut ému. Comment pourrait-il rester physiquement impassible quand il serait mis, dans le plus simple appareil, en présence du corps jeune et beau de cette femme qui l'attirait fortement, dont la compagnie lui devenait de jour en jour plus chère ?

Cette pensée l'angoissait. Il eut voulu que l'expérience en soit faite, pour être délivré de la hantise qui l'habitait secrètement.

Le papa et la maman de Fabienne vinrent à leur tour s'étendre près d'eux, sur le sable.

— Déjà lasse, Fabienne ? dit le docteur ?

— Non... mais j'aime ces repos entre les séances de nage. Je disais à Philippe - permettez-moi de supprimer le fastidieux et trop officiel « monsieur », comme je vous prie de m'appeler Fabienne tout simplement, dit la jeune fille s'adressant à Philippe - je disais donc, papa, qu'il m'était difficile, après avoir pratiqué la natation entièrement nue, de supporter le maillot. Il est gênant dans le bain et encore plus quand on sort de l'eau pour s'exposer à l'air et au soleil !

— C'est vrai. Ce tissu ne sèche pas aussi vite que la peau, et le contact en est désagréable. Puis, il empêche à une partie importante du corps de se trouver en rapport direct avec l'air et la lumière. Vivement Majorque ! Là, nous nous passerons de maillots et pourrons vivre intégralement nus quelques bonnes heures du jour. Vous verrez, mon cher Philippe, quelle détente bienfaisante vous ressentirez dès que vous respirerez de tout votre corps,

qu'aucun vêtement n'entravera vos gestes et que le soleil vous pénétrera sans réserve ! C'est un tonifiant, un reconstituant de tout premier ordre. L'héliothérapie excite et régénère l'organisme le plus fatigué !

— Je ne doute pas des bienfaits physiques du nudisme intégral, mon cher docteur. Mais ils me paraissent beaucoup moins patents au point de vue moral !

— Détrompez-vous ! Tenez, Nadel, dans son ouvrage très documenté sur *La Nudité et la Morale*, rappelle à ce propos l'opinion d'un nudiste fervent : « Voilà le grand bienfait du nudisme : il ne rend pas vertueux d'office, mais il supprime les causes artificielles d'affaiblissement de la vertu et il enlève à l'homme les moyens de dissimuler. L'être est rendu plus libre et plus responsable. » L'auteur continue dans ces termes : « Une véritable morale se dégage, en effet, du nudisme. Nous avons prouvé, à l'aide de nombreux exemples, que la nudité ne favorise pas le libertinage. C'est la partie négative de notre thèse. Il nous reste à exposer les conséquences heureuses du nudisme dans le domaine moral.

« Notons d'abord qu'en améliorant la santé physique, le nudisme place l'homme dans les conditions les plus favorables à son développement moral. Il agit ainsi comme la gymnastique et comme l'hygiène, et, disons-le même, de façon plus efficace. Il combat la pruderie, véritable maladie psychique qui aboutit à une paralysie de l'âme, à une sorte d'ataxie spirituelle. Forel, dans son important ouvrage : *La Question Sexuelle*, en a signalé les dangers : frayeurs, indignation, excitation sont les moindres. La prude, ayant perdu sa liberté d'esprit, devient honteuse des choses les plus naturelles. »

— C'est très juste, j'en conviens ; mais la pudeur pèse sur nous depuis tant de siècles, elle s'est si bien incorporée à notre sentiment, qu'il est malaisé de s'en débarrasser ! Je vous avoue qu'avec mon très vif désir de goûter aux joies des pratiques nudistes, je suis très troublé à la seule pensée de me trouver complètement nu devant d'autres personnes, surtout devant des femmes.

— Au bout d'une heure, vous serez délivré de cette fâcheuse appréhension. La pudibonderie est une flétrissure morale. « La pudeur est déjà un mensonge de la morale. Proclamée vertu, elle n'est, au fond, que l'habile mise en valeur de choses qu'elle n'a l'air de refuser que pour les rendre plus attirantes. C'est un mensonge négatif. » (Dr Voivenel : *La Chasteté perverse*.) Elle abaisse la mentalité et transforme en vices les actions les plus pures. Ecoutez encore Nadel, mon cher ami, que vous lirez du reste avec plaisir :

« Pour beaucoup de nos contemporains, le nu n'évoque que les plaisirs de l'alcôve, parce qu'ils n'ont occasion de le voir que là : simple association d'images. Lorsque la nudité sera de rencontre fréquente, lorsque les hommes travailleront nus, joueront nus, vivront nus, elle n'évoquera pas un acte plutôt qu'un autre. Le corps cessera d'être un fétiche sexuel pour reprendre toute sa valeur. « Il n'y a qu'un temple dans le monde, et c'est le corps de l'homme », disait Novalis. Le vêtement nous l'a fait oublier ! »

« L'usage de s'habiller vient-il de la honte d'être nu, ou bien est-ce la honte de paraître nu qui vient de l'usage de se vêtir ? Remarquons que les Japonais, qui ne sont pas des sauvages, ont coutume de porter des habits, ce qui ne

les empêche pas de s'en dépouiller sans la moindre gêne pour prendre le bain avec les personnes de l'autre sexe. De même les Grecs : aucun peuple n'a poussé plus loin le souci de la beauté dans le costume, et aucun non plus n'a professé pour la nudité de la forme humaine une plus haute vénération. L'anecdote qui montre Phryné faisant tomber tous ses voiles devant les juges de l'Aréopage n'est pas une légende : dans toutes les occasions, au gymnase, sur le port, dans le cirque, le Grec se dévêtait sans le moindre embarras et laissait admirer ses formes. » (Dr Mayoux : *L'Education des Sexes.*)

— Eh bien ! papa, tu en oublies le bain, à vouloir catéchiser Philippe ! Allons, vite un plongeon, car l'heure du repas approche, et je commence à avoir une rude faim !

Ce fut le signal d'une course rapide vers la mer qui les prit tous dans ses plis. De nouveaux ébats les éloignaient, puis les rapprochaient les uns des autres, et l'on entendait fuser le rire communicatif de Fabienne.

Après un séchage complet au soleil, ils vinrent s'asseoir à la terrasse du restaurant Pepet et dégustèrent à petites gorgées un rafraîchissement qui leur nettoya la bouche de la saveur âcre et rêche spéciale à l'eau de la Méditerranée.

On leur servit ensuite un repas qui fit dire à madame Fernandez que la maison n'avait pas démerité. Du poisson apporté tout frais par les pêcheurs, savamment accommodé, ouvrit le menu, suivi par un *arroz à la Valenciana* tout premier ordre ; des fruits savoureux, le tout arrosé d'un bon vin naturel agréable au palais, satisfirent amplement l'appétit vaillant des baigneurs, qui étaient restés en maillots, leurs peignoirs jetés par-dessus pour ne

pas offusquer les indigènes qui s'attardaient près d'eux en passant.

Au moment où le patron leur apportait le café tout fumant, une femme pauvrement vêtue, pouvant avoir une trentaine d'années, bien que les traits extrêmement fatigués en accusassent davantage, passa devant leur table et, s'adressant au restaurateur, lui dit en se lamentant :

— ¡Aie, señor Pepet, me voye a buscar el medico ! ¡No se lo que tiene el Juanito mio ; pobre-cito, parece que esta al punto de morir ! (Ah ! monsieur Pépet, je vais chercher le médecin. Je ne sais pas ce qu'a mon pauvre petit Jean, mais on dirait qu'il va mourir !)

L'homme lui répondit que le médecin demeurerait loin et qu'il pouvait fort bien ne pas être à son domicile à cette heure.

Voyant l'émoi de la femme qui continuait de se plaindre, le docteur Fernandez lui posa quelques questions relatives aux malaises éprouvés par l'enfant, et, sur les réponses qui lui furent faites, il prit rapidement une décision :

— Je suis médecin, madame, lui dit-il dans sa langue ; attendez-moi ; le temps de passer mes vêtements et je vous suis. J'examinerai votre petit et peut-être pourrai-je le soulager avant l'arrivée de mon confrère.

— ¡Aie ! ¡gracias, señor medico ! (Ah ! merci, monsieur le médecin !) dit la pauvre femme, dont les yeux s'inondèrent de larmes.

En attendant le docteur Fernandez, qui déjà était allé s'habiller, elle racontait aux trois autres dîneurs comment son petit dernier de deux ans, visiblement triste et souffrant depuis quelques jours, venait de subir une sorte de

crise qu'elle ne savait définir. Ses trois autres enfants, âgés respectivement de quatre, six et neuf ans, n'étaient pas forts non plus et lui avaient coûté beaucoup de peine à élever. Un autre était mort quelques jours après sa naissance. Son mari, actuellement en mer, s'adonnait fréquemment à la boisson, et elle se trouvait toujours seule à la maison avec ses quatre gosses, à qui elle n'arrivait pas à répartir une nourriture suffisante.

Tout cela fut dit d'un ton plaintif et d'une traite, comme on se décharge d'un fardeau trop lourd.

Le docteur, entièrement revêtu, revint bientôt et suivit la mère à son domicile tout proche.

Une mesure délabrée, aux murailles noires et lépreuses, fut celle devant laquelle s'arrêta la femme. Deux enfants sales, dont l'aspect misérable révélait l'enfance étiolée dans un noir dénuement, recouverts de vêtements qui n'avaient certes pas été taillés pour leur frêle académie et qui s'étaient usés sur d'autres corps, avant de les vêtir comme un déguisement.

— Mes deux aînés... fit-elle, en les désignant au docteur.

— Pauvres petits !... ne put s'empêcher de murmurer Jaime Fernandez à la vue de ces deux êtres chétifs, minés de chlorose, qui s'effacèrent pour le laisser pénétrer à l'intérieur de l'habitation.

Une odeur chaude et suffocante le saisit dès le seuil. L'atmosphère de l'unique pièce, assez grande, où dans un angle se détachait le berceau, était irrespirable. Il pria la bonne femme d'ouvrir la fenêtre et s'approcha de l'enfant, qui poussait de faibles gémissements. Sans avoir l'air de prendre garde aux loques immondes qui servaient de

litterie à l'enfant, le docteur toucha celui-ci à la tête, le palpa en tous sens et fit une moue significative.

Il demanda à la mère des détails sur la maladie de son enfant et sur son état depuis sa naissance, son alimentation, etc... Puis il l'interrogea sur la santé du père, ses habitudes, sa vie. Il sut ce que déjà la pauvre femme avait raconté à sa famille. Le père, alcoolique invétéré, malgrément rétribué pour un labeur de brute, subvenait à peine à nourrir sa nichée, mais continuait néanmoins à engrosser sa femme, qui ne pouvait donner le jour qu'à des avortons voués dès leur naissance aux pires douleurs. Elle se rappelait aussi que son mari, il y avait quelques années de cela, à la suite d'une assez grave indisposition, avait dû subir un traitement de piqûres, mais elle ne put mieux préciser.

Pendant ces explications, l'enfant continuait de geindre doucement, les membres convulsés, la face incendiée de fièvre. Le docteur diagnostiqua. une méningite à évolution rapide et conseilla à la mère de transporter son petit dans un hôpital, où il aurait immédiatement les soins urgents que nécessitait la gravité de son état. Il lui fit comprendre qu'il était impossible de le soigner chez elle, où le nécessaire manquait absolument.

La femme se mit à pleurer, désarmée devant tant d'infortune. Jaime Fernandez la raisonna et l'adjura de ne pas perdre en lamentations un temps précieux, la vie de son enfant étant en danger.

Sans argent, comment pouvait-elle transporter son petit jusqu'à l'hôpital, très éloigné, où le docteur lui conseillait de l'emmener ?

Les deux garçons, restés près de la porte, se mirent à pleurer en voyant leur mère sangloter, et une petite fille, jusque-là assise et silencieuse dans un coin de la pièce, vint se blottir entre ses genoux.

Profondément remué devant ce dramatique tableau, où tout le désespoir humain semblait être concentré, le docteur prit un billet dans son portefeuille et le tendit à la femme découragée :

— Envoyez chercher une voiture de suite. Faites-vite ! Il ne faut pas perdre, une minute.

Puis il partit.

Il retrouva sur la plage, étendus au soleil, sa femme, sa fille et Philippe, à qui il conta les tristesses de sa visite.

— Que vous disais-je ? Les gens vivent sans se rendre compte de ce qu'est la vie. L'esprit oblitéré par mille superstitions et croyances, ils dénaturent le sens exact des choses !... Leur triste vie n'est qu'un suicide... Cette lamentable famille est, hélas ! tirée à milliers d'exemplaires ! Pas d'hygiène, pas de linge, peu de nourriture... mais des images saintes tapissent les murs lézardés, peuplés de vermine, et, dans leur malheur, ils ne savent que geindre en prononçant les mots : *¡Dios mio ! ¡santa Virgen ! ¡Madre mia !* comme s'ils étaient d'une puissance magique. Quelle désolation ! et comment ne pas être découragé ?... Cela me fait souvenir d'une page véhémence du grand styliste français Laurent Tailhade : « Ici, comme partout, le christianisme est en conflit avec la civilisation. Chaque fois que la religion des ténèbres et de la mort préconise une doctrine, on peut affirmer, sans hésitation, que la doctrine est scélérate, dégradante, nui-

sible, antisociale au premier chef. L'avarice cléricale ayant besoin de multiplier ses dupes, le noir troupeau des victimes qu'elle exploite, asservit la femme aux plus rudes travaux de la maternité. La femme, disent les *diaconales*, appartient au mari, qui a le droit de l'ensemencer comme un champ qui rapportera quelque jour, à l'Église, des moissons d'esclavage et d'abrutissement. Que succombe la mère, que l'enfant malingre s'étirole et meure dans un labeur sans espoir ni rémunération, qu'importe ! si le vautour sacré se gorge de leurs dépouilles ; si de l'universelle misère il fait jaillir des trésors ! »

— Mon pauvre papa, cette malheureuse histoire va gâter ta journée ! s'écria Faby en embrassant son père... Va vite te mettre en maillot et viens nous retrouver. Nous ne devons pas nous apitoyer outre mesure sur le sort de ceux qui s'obstinent à ne pas vouloir écouter le langage de la raison ! Qu'ils aillent demander à leur Dieu de les sauver !
Le docteur s'en fut du côté du restaurant pour retirer ses vêtements, quand il fut rejoint sur la porte par l'aîné des frères du méningiteux.

— *¡Aïe ! señor médico, ¡ha fallecido mi hermanito !*
(Monsieur le médecin, mon petit frère vient de mourir !)

— Je me doutais bien qu'il ne pourrait soutenir encore longtemps l'offensive brutale du mal qui vient de le terrasser. Retourne vers ta maman, mon petit gars, et console-la. C'est une délivrance pour elle et pour le pauvre être qui n'a guère eu la sensation de vivre que par les douleurs qu'il a endurées.

Quand le docteur retrouva sa famille, la nouvelle fut un soulagement général pour tout le monde. La lutte du pau-

vre petit contre la maladie qui devait l'emporter angoissait ces cœurs doués d'une haute pitié.

La mort leur apparaissait de beaucoup préférable à l'existence misérable qui est le lot fatal des dégénérés hérédosyphilitiques ou alcooliques. L'idée de la mort est certes plus consolante que celle de la douleur sans remède ! Mais alors, à quoi bon engendrer, pétrir de son sang, de sa chair, des êtres destinés à la souffrance et à la mort prématurée ?...

* * *

L'après-midi s'acheva paisiblement, et le retour à Barcelone, vers le soir, leur rendit un peu de gaieté. L'amitié de la famille Fernandez et de Philippe s'était particulièrement soudée à ce premier contact de vie intime, et ils se sentaient unis comme s'ils étaient issus du même sang. Fabienne, très maîtresse d'elle-même à l'accoutumée, s'était affectueusement épanchée et avait longuement parlé à Philippe de ses études, de sa vie parisienne, de tout ce qui occupait, enfin, son existence bien remplie de jeune fille moderne.

Plus Philippe connaissait le docteur, plus il s'attachait à lui. Il respectait et appréciait la noblesse de son caractère et l'ampleur de ses vues sur les questions humaines. Il ne se lassait pas d'entendre ses réparties toujours si originales sur tous les problèmes qu'ils discutaient tous deux.

L'affection profonde et confiante qui régnait dans ce ménage d'élection lui faisait envier pareil bonheur pour

lui, et l'image de Fabienne passait dans son esprit comme un espoir.

* * *

A leur arrivée à l'hôtel, ils eurent la grande joie de trouver leur ami Enrique Cortez et sa fille aînée Rafaëla qui les attendaient. Au reçu de la lettre de Fabienne, ils étaient venus, leur labeur terminé, surprendre la famille Fernandez, ne voulant pas différer jusqu'au dimanche le plaisir de revoir et de presser dans leurs bras leurs amis chers.

Après les fraternelles étreintes et les mille compliments échangés de part et d'autre, Fabienne présenta Philippe, resté à l'écart, à son amie Rafaëla et à « papa Enrique », comme elle n'avait jamais cessé d'appeler l'ami de son père.

Force fut à Philippe de parler français, puisqu'il ne pouvait encore s'exprimer en castillan ; mais Rafaëla comprenait et parlait parfaitement cette langue. Il fut invité de suite à se joindre à la petite troupe dimanche, pour déjeuner chez l'ami Cortez.

— Puisque vous êtes là, nous vous gardons, dit Henriette Fernandez. Vous allez dîner avec nous.

— Mais, que dira « mama Pilar » ? répondit Enrique Cortez, mi-sérieux, mi-souriant.

— Oh ! elle ne dira rien, papa ! répartit vivement Rafaëla, enchantée de retrouver ses bons amis et ne désirant pas

les quitter si vite... Elle pensera fort bien que nous avons été retenus à dîner par Henriette !

— ¡*Bueno* ! Restons, alors !

Les deux jeunes filles et madame Fernandez montèrent dans les appartements, pressées de se raconter mille choses, pendant que les trois hommes, tout heureux d'être ensemble, s'installaient à la terrasse en vue de prendre un apéritif bien frais.

— Quelle belle fille est devenue Faby ! dit Enrique Cortez au docteur. Dans quelques années, elle s'est transformée en femme, et si je n'avais reçu d'elle de nombreuses photos, je ne l'aurais certes pas reconnue !

— C'est vrai... La chrysalide devient papillon ! C'est la loi éternelle !... Moi-même, ne vais-je pas trouver un grand changement dans Concha et surtout Aurélia et Pilar, depuis si longtemps que je ne les ai vues ?... Pour Rafaëla, nous la voyons chaque année, puis elle est arrivée à un stade fixe pour un assez long moment !... Et votre femme, mon cher Enrique, toujours solide ?

— Oui, heureusement ; pour le moment, tout le monde se porte bien. Aurélia même me paraît complètement remise de l'accident pulmonaire dont je vous ai tenu au courant. Mais j'ai eu bien peur de la perdre !

— Vous m'avez, en effet, fait part de vos craintes, et je vous assure que nous en avons été très affectés ; aussi, je suis très content que vous soyez tranquille de ce côté. Je vous donnerai du reste nettement mon avis quand j'aurai examiné votre fille.

En deux mots, le docteur Fernandez mit son ami au courant de ses projets de voyage. Il s'enquit des vacances de Rafaëla et de ses sœurs.

— Sitôt qu'elle a connu votre arrivée, elle a demandé un congé de trois semaines, pensant que vous passeriez plus de temps près de nous. Quel dommage que vous partiez si vite ! Ce sera pour elle une grande déception...

— Mais elle viendra avec nous, mon cher Enrique !... Concha aussi, si cela est possible !....

— Non... Concha est en ce moment, et pour un mois, au bord d'une petite plage retirée et charmante, Lloret-de-Mar, avec sa sœur Pilar. C'est un joli coin, tout quiet, et qui convient parfaitement au délassement. Une abondante forêt, en bordure de mer, rend particulièrement sain et agréable le séjour dans ce coquet village. Elles sont, de plus, chez des amis tout dévoués, et ni les soins ni l'affection ne leur font défaut.

— Nous les verrons alors au retour. Mais, de toute façon, nous emmènerons Rafaëla et Aurélia, si vous y consentez.

— Rafaëla, oui, elle est accoutumée à voler de ses propres ailes ; puis, elle vous considère, non comme des étrangers, mais comme des parents très aimés, et elle sera enchantée de faire avec vous ce merveilleux voyage. Pour Aurélia, je préfère la garder près de moi. Dans quelques jours, je l'accompagnerai à Arbucies, que vous connaissez.

— Oui, c'est très bien situé et très tranquille.

— Là, elle restera deux mois ou plus, tant qu'elle ne sera pas prise par l'ennui,

— Très bien, mon cher Enrique ! Je comprends votre décision. Je crois qu'Aurélia se trouverait tout à fait bien de l'héliothérapie, exposant longuement sa poitrine, ses bronches et ses poumons aux rayons solaires. Dans ce village, elle trouvera sans difficulté un endroit solitaire où elle pourrait pratiquer cette cure, qui serait, j'en suis sûr, du meilleur effet.

— Je le lui recommanderai, mon cher Jaime, car il me semble qu'en effet cela ne peut que fortifier des organes restés délicats. Mais Aurélia est si craintive, si réservée, qu'on ne peut facilement la convaincre. Vous m'aidez ; à nous deux, peut-être aurons-nous plus de chance !

Les trois femmes vinrent les rejoindre à la terrasse, riant et bavardant, apportant avec elles un parfum de jeunesse et de gaieté.

— Rafaëla vient avec nous à Majorque, dit aussitôt le père de Fabienne à celle-ci, sachant quelle joie il allait répandre dans le cœur des nouvelles arrivées.

— Ah ! tant mieux ! s'écria Fabienne... Et Concha, ne peut-elle venir aussi ?

On la mit au courant du prochain départ des deux sœurs et de la fragile Aurélia.

Rafaëla ne tarissait pas, joyeuse et débordante d'affection démonstrative. Petite, brune, fort gracieuse, elle pouvait avoir une trentaine d'années. Ses sœurs la suivaient d'assez près, ce qui mettait leur âge à vingt-huit, vingt-cinq et vingt ans. Ayant fait plusieurs voyages à Paris, Rafaëla était éprise de liberté d'esprit et d'allures, contrastant en cela avec ses sœurs et, en général, avec toutes les jeunes filles de son pays. Aussi se plaisait-elle

beaucoup en la compagnie de ses amis Fernandez, qui étaient bien les personnes qu'elle aimait le plus au monde, après son cher papa, sa maman et ses sœurs.

D'une gaieté naturelle très communicative, elle dégagait un charme qui forçait la sympathie de tous ceux qui l'approchaient.

Une table spécialement dressée avec quelque appareil, pour fêter cette réunion amicale, les trouva réunis dans la belle salle à manger de l'hôtel. Après le dîner qui se prolongea assez tard, tant la conversation avait pris place entre les mets, ils quittèrent ensemble l'hôtel pour une promenade en ville ; après quoi, chacun rentra se reposer.

Le lendemain matin fut employé par le docteur à diverses visites chez d'anciens camarades, et, l'après-midi, toute la famille, y compris Philippe, se rendit aux arènes pour assister à une corrida. Puis on décida de finir la journée à Tibidado, montagne qui domine Barcelone de 532 mètres. Les quatre amis dînèrent au grand restaurant construit à son sommet et purent admirer le panorama unique qui s'offrait à leurs yeux : l'immense ville s'étalait au-dessous d'eux, et la mer, à perte de vue, dans la nuit qui tombait, enveloppait de nostalgie ce tableau gigantesque.

Quand ils revinrent vers la ville, ils se sentaient délicieusement las. Henriette Fernandez s'appuyait sur son mari qui la soutenait étroitement, avouant qu'elle n'en pouvait plus ; Fabienne, toujours alerte, marchait devant avec Philippe.

— Ça y est ! Encore une piqûre de moustique ! Ah ! les horribles bêtes !... Je crois qu'elles m'ont particulièrement repérée !...

Et elle se frottait la main endolorie en riant.

— Vous en avez de la veine, vous, de ne pas être en butte au méchant dard de ces bestioles !

— Mais je suis martyrisé aussi, Fabienne, je vous assure !

— Que vous écrivait votre maman, aujourd'hui ?

— Elle me fait mille recommandations : Sois prudent ! Fais attention de ne pas te noyer ! etc., etc... C'est tout juste si elle ne m'écrit pas de me garer des véhicules en traversant les rues !

— Ah ! ah !... des conseils semblables... à un grand garçon comme vous !...

— Elle me voit toujours petit. J'avoue que c'est un peu ridicule... mais c'est ainsi... et pour qu'elle change...

— Elle doit pourtant être encore jeune, votre maman, Philippe ?

— D'âge, oui... mais de caractère et de tempérament, non. Elle n'a que cinquante ans, mais elle paraît plus vieille. Depuis la mort de mon père, surtout, elle a beaucoup décliné.

— Pourquoi ne la feriez-vous pas rajeunir ?

— Comment, rajeunir ? Je ne puis faire qu'elle ait cinquante ans et, même, qu'elle en accuse beaucoup plus !

— N'êtes-vous donc pas au courant des travaux de revitalisation des docteurs Voronoff et Dartigues par la greffe glandulaire, ou même par la simple injection d'extraits sexuels ou de sang jeune, comme le préconise le docteur Hélian Jaworski ?

— J'ai vaguement entendu parler de cela, mais je n'y ai prêté qu'une attention distraite. Je suis même un peu

sceptique sur les résultats merveilleux obtenus, paraît-il, par ces chercheurs.

— C'est pourtant une des plus grandes découvertes du siècle, reprit le docteur Fernandez, qui, ayant entendu la dernière phrase des jeunes gens, s'était rapproché d'eux... Ces méthodes revirilisent et rajeunissent l'organisme tout entier et ne sont pas seulement appréciables parce qu'elles prêtent une activité nouvelle aux glandes génitales, mais parce qu'elles opèrent de véritables cures dans des cas qui semblaient jusque-là désespérés. Le rhumatisme articulaire, la paralysie, l'hypertension artérielle, le diabète, même la tuberculose et le cancer, peuvent disparaître ou, tout au moins, être fortement atténués par ce traitement nouveau. La découverte du rôle très important joué dans notre organisme par les glandes endocrines pourrait bien révolutionner toute notre thérapeutique, comme la microbiologie, dont Pasteur est le père, a bouleversé nos idées en matière de médecine prophylactique et curative.

« La greffe a rendu à des obèses impotents, en les faisant fondre, la liberté de leurs membres, de même qu'elle a fait pousser des cheveux sur les crânes les plus polis...

« Sur le système cérébral, son effet est tonifiant et reconstituant. Sur toutes les fonctions, en général, elle rétablit un équilibre détruit depuis longtemps par l'âge, le surmenage intellectuel, les excès de toute nature.

— Si les résultats sont ainsi, il est évident que c'est très intéressant. Je croyais que, jusqu'ici, ces expériences n'avaient pas dépassé les limites du laboratoire !

— Mais les exemples sont multiples, mon cher ami !

— Vous en verrez une preuve sur ma grand mère, s'empressa d'assurer Fabienne, quand nous rentrerons à Paris.

— Oui, dit le docteur, ma mère a été greffée à soixante-cinq ans ! Des rhumatismes déjà vieux ne lui laissaient, à ce moment, aucun repos. Ne sachant plus quoi lui donner pour amener quelque soulagement, je m'en ouvris à Serge Voronoff, qui me proposa immédiatement la greffe des glandes endocrines.

« Vous pensez bien que ce ne fut pas sans mal que je persuadai ma mère d'accepter cette opération bénigne en soi et nullement dangereuse, qui consiste à coudre, sur la surface externe antérieure de l'utérus, un ovaire de guénon. Enfin, ma femme et moi réussîmes à lui faire entendre raison, et la greffe eut lieu.

« Tout se passa le mieux du monde, et, quelque temps après, ma mère fut bien surprise de ne plus sentir la lancinante douleur lui tordre sans répit les membres. Elle vit aussi, avec satisfaction, disparaître l'adiposité qui commençait à l'envahir, en même temps qu'une énergie inaccoutumée animait son corps. Le regard gagnait un éclat inconnu depuis longtemps et donnait à son visage un reflet de jeunesse. Maintenant, elle a soixante-dix ans. Quand vous la verrez, vous serez en présence d'une femme de cinquante ans bien conservée ! Aussi est-elle prête à se soumettre à une deuxième greffe dès qu'elle sentira à nouveau ses facultés baisser.

— C'est en effet, prodigieux ! s'exclama Philippe, qui allait d'étonnement en étonnement à mesure que le docteur Fernandez l'instruisait un peu de tous les progrès faits par la science au bénéfice de la vie.

— Oui, c'est exact. C'est prodigieux ! Dans un ouvrage intitulé *Le Secret du Docteur Voronoff*, Hector Ghilini s'écrie : « En vérité, nous sommes à l'aurore d'un siècle plein de promesses généreuses. Voilà deux cents ans que la greffe végétale nous donne de plus beaux arbres, de plus beaux fruits et de plus belles fleurs. Dans ce domaine, une dernière conquête, la plus précieuse, restait à faire pour obtenir des résultats identiques sur les animaux et les hommes. Elle est réalisée aujourd'hui. L'homme à qui on la doit, Serge Voronoff, est un bienfaiteur de l'humanité. »

La fin de cette conversation, pleine d'intérêt, les trouvait rendus à la porte de l'hôtel. Ils se séparèrent devant leurs chambres, désirant se reposer et passer le lendemain une bonne journée chez les amis Cortez, à San Gervasio, coquet quartier de Barcelone, entre Gracia et Muntaner.

VI.

La chaleur était excessive, dès le matin de ce dimanche qui devait réunir les familles Fernandez et Cortez. On étouffait littéralement.

— La journée sera chaude, mes enfants, dit le docteur à sa femme et à sa fille qui venaient le rejoindre au salon de l'hôtel. Peut-être même aurons-nous de l'orage.

— Philippe n'est pas ici ? interrogea Fabienne, sans répondre aux pronostics météorologiques de son père.

— Si, Philippe est ici ; il est en train d'écrire quelques lettres... Que diriez-vous d'une petite promenade jusqu'au port ? Nous devons être chez Enrique vers une heure ; c'est donc environ deux heures que nous avons devant nous. Nous ferons un tour au marché San José.

— Bien sûr ! Nous n'allons pas rester là, immobiles !... Je vais demander à Philippe s'il en a pour longtemps, dit Faby en se dirigeant vers la salle de lecture.

— Ma parole ! je crois, ma chérie, que nous passons au deuxième plan ! Il n'y en a plus que pour Philippe !... C'est le sort des parents, ne récriminons pas. Quoi qu'il arrive, nous aurons toujours notre place dans le cœur de Faby, c'est là l'important. Pour le reste, elle doit faire sa vie, comme nous avons fait la nôtre. Elle sait ce qu'elle

veut ; nous devons nous borner à la garantir des embûches et non l'empêcher de s'épanouir dans l'amour.

Déjà, Fabienne revenait, accompagnée de Philippe qui achevait de cacheter une lettre.

— Je suis sûre qu'elle ne vous a pas laissé le temps de finir votre courrier ! dit Henriette Fernandez à Philippe, en répondant à son bonjour.

— Si, madame ; j'avais terminé quand Fabienne est venue me dire que l'on m'attendait pour partir. Aussi ne me suis-je pas fait attendre plus. Comment vous trouvez-vous par ce temps lourd ?

— Déjà fatiguée !... Jaïme pense que nous allons avoir un gros orage.

— Cela doit faire du bruit, ici ?

— Je crois bien ! Les roulements du tonnerre dans ces montagnes sont absolument assourdissants. Quant à la pluie, c'est un vrai déluge, et les rues sont très vite transformées en torrents.

— Nous sommes prêts ? demanda le docteur... Alors, en route !

Lentement, tant l'atmosphère était accablante, ils descendirent les *rambisa*, intéressés par le grand mouvement du dimanche matin dans cet endroit, et traversèrent le grand marché central de Barcelone, sis au cœur même de la ville, et qui est le plus important et le mieux approvisionné.

Toute la luxuriance colorée de la végétation du pays figurait sur les larges comptoirs des marchands de légumes et de fruits. Là, les soyeuses aubergines à la robe épiscopale

voisinaient avec les tomates écarlates, les poivrons jaunes, les choux-fleurs lie-de-vin, frères des blancs crémeux, les salades bien vertes, les radis roses, si frais et aguichants ! Ici, des poires énormes et dorées, certainement fines et juteuses, frôlaient l'or pâle des odorants citrons ou l'or plus foncé des oranges, les grappes lourdes du gros muscat ambré et les figues noires au col élégant. Un parfum subtil flattait leurs narines quand ils passaient devant tous ces produits du sol espagnol.

Plus loin, le poisson était débité à grands renfort de cris. Les petites pieuvres, le thon charnu, le saumon, le merlan, les moules, les langoustines, la populaire sardine et le sempiternel *bacalao* (morue), qui sont à la base de la nourriture quotidienne en ce pays, étaient enlevés par les ménagères qui se pressaient nombreuses et bruyantes.

Ils sortirent du marché San José pour se retrouver à nouveau sur la *rambla* et suivirent jusqu'au port la foule, assez dense à cette heure.

Depuis un moment, le ciel s'était obscurci, et, brusquement, le vent de la mer se mit à souffler en rafales. Les vagues, hautes et irrégulières, balançaient comme des bouchons les embarcations amarrées.

— Regardez, dit Fabienne, cette barque, là-bas, où se trouvent un homme et une femme. Elle est terriblement secouée. Pourvu qu'elle ne chavire pas !

— Si les occupants savent nager, du point où ils sont, ils s'en tireront, répondit son père.

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'une vague plus violente retourna le frêle esquif, projetant à l'eau les deux passagers.

Un rassemblement se fit aussitôt sur le quai, et plusieurs marins, détachant leurs barques, se portèrent au secours des naufragés, malgré le mauvais état de la mer de plus en plus démontée. Bientôt, on ramena le corps inerte de la femme et, peu après, celui de son compagnon. Des soins énergiques leur furent prodigués et les ranimèrent assez vite, au grand contentement de ceux qui avaient assisté, impuissants, à l'accident.

Pendant ce temps, l'orage assombrissait la ville. De larges gouttes tièdes tombaient lourdement sur le sol et se multipliaient rapidement, pendant que des éclairs barraient le ciel de feu, sans interruption, suivis chaque fois d'un grondement infernal qui se répercutait avec fracas dans les montagnes.

Le docteur et ses compagnons eurent tôt fait de gagner l'abri d'un café proche, où ils s'installèrent pour attendre que l'orage maintenant déchaîné s'apaisât.

— Il est pénible de penser combien encore peu de gens, à notre époque, pratiquent la natation, dit le docteur Fernandez. Que de noyades seraient évitées, cependant, si tous les individus savaient nager et conserver leur sang-froid dans les catastrophes ! *Savoir* nager, d'ailleurs, n'est pas l'expression qui convient. C'est *oser* nager, qu'il faudrait dire ! Evidemment, il n'est pas question en ceci de l'art natatoire, mais uniquement de la simple faculté de se maintenir à la surface de l'eau, les organes respiratoires au dehors, et de pouvoir se diriger dans le sens que l'on veut. Le corps humain étant un peu moins lourd que l'eau, tout le monde possède, naturellement, cette faculté !

« Les animaux, en très grand nombre, nagent spontanément et d'instinct la première fois qu'ils vont à l'eau. Mais, en cela comme en bien autre chose, la peur est la grande paralysatrice : « le plus dangereux de tous les sentiments collectifs humains : la peur ! »

« On a peur de l'eau, comme on a peur de Dieu, du gendarme, du général, de la prison, du patron, du concierge, de l'opinion du voisin, etc., etc... La peur est à la base de toute l'éducation timorée actuelle. On inculque aux enfants la peur des parents, des professeurs, des punitions, des sévices, etc... On les entoure de dangers imaginaires, et ça continue toute la vie, si bien que ce phénomène psycho-physique, en déprimant l'intelligence, abaisse les capacités de l'individu.

— Il est vrai que les craintifs sont toujours inférieurs, dans toutes les situations, en face des audacieux, même à qualités supérieures ! observa Philippe.

— Bien sûr, et l'on doit se garder d'user de ce procédé débilisant envers les enfants. Non seulement je n'ai jamais fait peur à Faby, mais, au contraire, je l'ai engagée à se familiariser avec ce qui, instinctivement, lui répugnait. Toute jeune, je l'accoutumai à l'eau, où, seule, elle apprit à nager. Quand elle eut acquis cette première faculté de se maintenir à flot en faisant quelques mouvements essentiels, je l'ai poussée à nager de toutes les manières. Puis, considérant que l'art de plonger est inséparablement lié à la natation, je l'ai persuadée de l'utilité qu'il y avait pour elle d'apprendre graduellement à exécuter les divers plongeurs. Et c'est ainsi que, peu à peu, je suis arrivé à lui faire goûter un grand plaisir à ce sain et hygiénique sport.

— C'est même, avec la marche, celui que je préfère, appuya Fabienne.

— Moi aussi, dit Philippe. C'était un véritable délasserement pour moi, après une semaine de labeur assidu, d'aller me détendre les nerfs en pleine eau. Je plains ceux qui ne connaissent pas cette joie.

Après s'être abattue sur la ville pendant un bon quart d'heure, la pluie avait diminué peu à peu pour cesser complètement. A peine l'orage finissait-il que déjà le soleil risquait une offensive.

— Que vous disais-je ! Les orages sont ici aussi rapides que violents. Nous allons avoir un temps resplendissant après ce nettoyage de l'atmosphère, constata le père de Fabienne. Encore quelques instants, et nous pourrions gagner les hauteurs de Muntaner.

— En tout cas, on respire mieux à présent ! dit madame Fernandez. Cette pluie a fait du bien !

— Oui, mais on va patauger abominablement ! bougonna Faby, qui n'aimait pas la boue.

— Nous prendrons un véhicule ; tous les tramways qui passent ici nous conduiront à proximité de chez « papa Enrique », lui répondit son père.

En effet, ils purent, après quelques instants, quitter leur refuge et monter dans un tramway qui les déposa non loin de la maison de leurs amis Cortez.

Ce fut avec une réelle et exubérante joie qu'on les reçut ! Rafaëla, depuis longtemps à son balcon, guettait leur venue, s'impatiantant de ne pas les voir déboucher de quelque angle de rue. La table, déjà parée, était toute

fleurie des fleurs du jardinet qu'entretenait avec amour madame Cortez.

Philippe fut cordialement accueilli par toute la famille ; malheureusement, il ne pouvait se faire comprendre que de Rafaëla, qui servait d'aimable interprète entre lui et ses parents.

Le docteur trouva Aurélia en bonne forme et rassura pleinement son ami Enrique sur l'état de sa fille. Il lui donna seulement quelques indications en vue de la fortifier. Puis, tout le monde prit place, et cela fit une belle et joyeuse tablée.

Aidée d'une jeune bonne, « mama Pilar » avait mis en œuvre ses vrais talents de cordon-bleu et servait à ses invités un repas délicat et artistement préparé.

Tout en savourant les plats qui se succédaient, les amis ne cessaient d'échanger des souvenirs , de rappeler des événements qui les avaient réunis d'autres fois, quand ils étaient voisins, ici même ou chez le docteur Fernandez, et ils s'attendrissaient sur tout ce qui avait si solidement soudé leur amitié.

— Vous rappelez-vous quand Faby est venue la première fois chez nous, toute seule, chercher des fleurs pour sa maman ? disait Rafaëla. Quel âge avait-elle ? deux ans, à peine ! Comme elle était jolie, vive et intelligente ! C'est elle qui nous a liés.

Fabienne s'était, en effet, toujours souvenue de la maison si remplie d'affection, du jardinet, des filles de « papa Enrique », dont elle était la poupée ! Puis aussi du piano qui la faisait danser. Elle retrouvait tout cela sans grand

changement, tel qu'elle l'avait connu naguère, et une foule de souvenirs d'enfant surgissaient de sa mémoire.

— Il y a des Français qui habitent à côté et qui ont une petite fille qui me rappelle tout à fait Faby quand elle était bébé, dit Rafaëla. Blondinette comme elle et très fine, elle danse quand nous l'accompagnons au piano, et je l'aime pour tout ce qu'elle fait revivre en moi.

— Elle est bien mignonne, en effet, dit Enrique Cortez, et quand je la vois, moi aussi je pense à toi, Faby. Nous l'appellerons tout à l'heure.

Philippe vit que, dans cette maison, la jeune fille, alors enfant, avait laissé une marque profonde. Il en aima ces gens d'avoir une telle affection pour celle qu'il chérissait puissamment. Bien qu'il ne s'en fût ouvert à personne, ce sentiment n'échappait cependant pas à ceux qui l'entouraient, à la sagacité du docteur, et surtout à Fabienne, qui cultivait avec un art subtil cet amour qu'elle partageait dans le fond de son cœur.

Le café fut servi au salon, par les soins d'Aurélia et de Rafaëla, et l'on passa dans la grande pièce confortable, égayée de fleurs et de jolis bibelots disposés avec goût.

— Que pensez-vous de l'actuelle situation de l'Espagne ? mon cher Enrique ? interrogea Jaime Fernandez en s'asseyant dans un fauteuil.

— Après le départ de Primo de Rivera, on dirait qu'un certain réveil se manifeste ici. Mais je reste pessimiste, car, à mon avis, je crois que nous aurons fatalement une autre dictature qui ressemblera à celle de Primo de Rivera comme une sœur ! Pour changer la situation, ce n'est pas seulement le gouvernement qu'il faudrait changer ici,

mais le pays tout entier, et cela, je le vois très difficile. La majorité des individus se trouve beaucoup mieux de suivre la routine sans faire le moindre effort, regardant les choses sans les voir et sans aucune élévation de pensée. Paraître un honnête homme, alors qu'on est une parfaite canaille ; parler d'altruisme, et œuvrer par tous les moyens pour se tailler la part du lion en spoliant sans vergogne son prochain. Voilà la mentalité générale. « Il faut vivre - s'exclament-ils - et pour vivre il faut dévorer pour ne pas être dévoré ! » C'est peut-être vrai... mais cela est très loin du chemin de la perfection !

— Tout l'univers souffre du même mal, mon pauvre ami, et ceux qui essaient d'élever la voix contre cette exaspération de l'égoïsme individuel rencontrent peu d'écho parmi les vaincus et sont durement traités par les vainqueurs. « Le monde est composé d'aveugles conduits par des fous ! » a dit Shakespeare. Et les aveugles ne veulent pas voir clair... et les fous ne veulent pas devenir sages...

Rafaëla s'étant mise au piano, la conversation des deux amis dut s'interrompre, car c'est avec une rare pétulance que les doigts de la pianiste entraient en contact avec le clavier ; un vrai pot-pourri des dernières scies françaises, dont Maurice Chevalier était le principal créateur, s'égrena dans l'air, et Fabienne dansait déjà avec Aurélia, quand Enrique Cortez, désirant que Philippe et Rafaëla puissent prendre part à la fête, remplaça sa filleau piano. Aussitôt, Philippe entraîna Rafaëla dans le tournoiement d'un fox-trot accéléré. Le salon prit de suite des allures de bal intime.

— Appelez donc la petite fille française dont nous parlions tout à l'heure, dit madame Fernandez à Rafaëla, qui courut au balcon.

On l'entendit crier à plusieurs reprises :

— Paulette ! Paulette !... viens, ma chérie ! Un moment après, une blondinette de trois à quatre ans fit irruption dans la maison, mais s'arrêta tout net en voyant tant d'inconnus occuper le salon. Elle se réfugia dans les bras de Rafaëla, qu'elle ne voulait plus quitter.

— Voyons, ne sois pas sotte, Paulette ! Ce sont des amis qui parlent français comme tes parents. Dis-leur bonjour et embrasse-les !

La fillette, après un examen attentif des quatre visages nouveaux, se décida enfin et vint droit à Henriette Fernandez, qui lui inspirait sans doute la plus grande confiance. Puis ce fut au tour de Faby et de son père. Elle vint ensuite, lentement et visiblement gênée, vers Philippe, lui tendant timidement la main. Puis elle se sauva vers la salle à manger.

— L'enfant est travaillé par une sexualité qui joue un rôle particulier dans ses attractions ou ses répulsions, observa le docteur Fernandez. Freud, le savant psychiatre viennois, a mis au grand jour des problèmes complexes, jusque-là restés obscurs, sur l'influence sexuelle prépondérante dès le jeune âge et les troubles pathologiques nombreux qui peuvent lui être attribués.

« La tendresse lascive de certains enfants pour telle ou telle personne ; la jalousie tyrannique, l'hostilité marquée qu'ils exercent sur telle autre, la confusion, l'émoi qu'ils éprouvent devant une grande personne de sexe différent,

et quelquefois du même sexe que le leur, sont autant de manifestations du plus puissant de nos instincts.

L'enfant, voyant qu'on ne s'occupait plus d'elle, revenait doucement au salon. Rafaëla se mit alors au piano et commença de jouer un morceau familier à la fillette, la priant de danser la « danse de la poupée ». Après quelques hésitations, on la vit bientôt céder à l'impulsion musicale et danser seule, mimant une scène dramatique, sa poupée, qui devait mourir à la fin de la scène, dans ses bras.

Pour donner toute la signification du désespoir, l'enfant se jetait, en finale, sur le corps de la poupée couchée à terre, jusqu'aux derniers accords plaqués par Rafaëla. Alors seulement, elle se relevait, ayant terminé son petit « numéro ».

— Cette jolie fillette est étrangement précoce dans l'imagination et possède un instinct finement aiguisé des réalités sensuelles. Ses parents auront tout intérêt à lui inculquer le goût des bonnes fatigues physiques produites par les sports et à la garder le plus possible des spectacles susceptibles d'accentuer les tendances sexuelles qui habitent déjà fortement son individu, conclut le docteur Fernandez.

Déjà les jeunes gens, sur les airs entraînants que leur jouait « papa Enrique », s'étaient remis à danser. Cette fois, Fabienne et Philippe s'étaient enlacés et formaient un couple harmonieux qui retenait les regards.

On décida de terminer cette bonne journée par une visite au Parc de Montjuich, dont la beauté émerveilla le monde

entier venu, pendant l'Exposition, admirer les chefs-d'œuvre artistiques qui y étaient produits.

Tous s'apprêtèrent joyeusement, à l'exception de madame Cortez, qui préférait toujours sa maison à toutes les promenades.

Jusqu'au soir, la gaieté et la joie d'être ensemble régnèrent entre les amis ; mais, le départ pour Palma étant fixé au lendemain soir, on se sépara assez tôt, pour permettre à Rafaëla de préparer son linge et ses bagages, et l'on se donna rendez-vous pour le dîner qui devait les rassembler tous, le lendemain, à l'hôtel.

VII.

Tôt levés ce lundi matin qui s'annonçait beau et surabondamment ensoleillé, les quatre touristes vaquèrent, chacun de son côté, à leurs affaires. Fabienne et sa maman s'affairèrent vers quelques magasins, en vue de divers achats avant la fermeture de leurs malles. Le docteur Fernandez s'enferma pour écrire, et Philippe, pour son kodak, allait faire ample provision de pellicules et d'autres accessoires qui lui faisaient défaut. Il devait, du reste, retrouver les deux femmes en route, et faire ensemble le chemin du retour à l'hôtel, où les attendrait pour déjeuner le docteur, qui ne sortait pas.

Quand madame Fernandez et sa fille eurent terminé leurs emplettes, elles n'eurent pas de mal à retrouver Philippe, en faction dans un café de la *rambla* de Las Flores, ayant près de lui, sur la table, un superbe bouquet d'œillet blancs et un autre de jolies roses rouges.

Fabienne le remercia avec tendresse de cette attention délicate, tandis que sa maman recevait les belles roses avec un plaisir visible.

On prit un rafraîchissement en parlant des préparatifs qui précèdent tout voyage, avec cette fièvre impatiente que communiquent toujours les proches départs. On passa en

revue, afin de ne rien oublier, tout ce dont on aurait besoin et que l'on ne trouverait peut-être pas à Majorque. Puis on parla de Rafaëla, de la journée de la veille, et de la douce et fraternelle compagnie des vieux et chers amis. Philippe se plaignit d'insomnie, inculpant la chaleur excessive de son état nerveux. En réalité, son cerveau comme son cœur étaient si remplis de Fabienne qu'ils ne lui laissaient plus une minute de repos, surtout lorsqu'il se retrouvait seul, après une grande journée vécue près d'elle.

Fabienne sourit énigmatiquement. Elle se rendait bien compte que la fébrilité de Philippe, si calme aux premiers jours de leur rencontre, n'était pas uniquement imputable à la chaleur. A le sentir si troublé, son cœur se serrait, et elle s'avoua qu'il lui serait difficile de se refuser, si ce grand garçon, qu'elle aimait aussi, la pressait de se donner à lui. Ils se désiraient tous deux et s'étaient compris, sans le secours des mots ordinaires. Pourquoi reculer l'ineffable moment du don de soi et de la possession de l'être cher ?

— A quoi pensez-vous, Faby ? Vous paraissez perdue dans un monde où nous n'habitons pas... Et si lointaine !...

— Je suis tout près, pourtant ! répondit-elle, en le fixant longuement de ses beaux yeux profonds.

Philippe fut remué jusqu'à l'âme par ce regard. Il connaissait bien maintenant le caractère droit de cette jeune fille, et il sut lire ce qu'il y avait de divinement doux dans ses yeux francs. Il se sentit comblé et prodigieusement heureux.

— Et si nous remontions voir papa ?... dit madame Fernandez, que la pensée de son mari ne quittait pas.

— Il est bien tôt encore ; nous ne sommes pas si pressés, n'est-ce pas, Philippe ? Il fait bon ici ; on voit s'agiter tous ces gens et l'on en ressent mieux le bonheur de ne rien faire ! Je deviendrais très paresseuse dans ce pays.

— C'est une affaire d'accoutumance. La chaleur paralyse notre activité et nous fatigue parce que nous n'y sommes pas acclimatés. Mais nous finirions bien par nous y faire, et elle ne produirait plus le même effet sur nous, assura Philippe.

« On donne un beau film à l'Eldorado, cet après-midi. Cela vous intéresserait-il de le voir ? fit-il, en s'adressant aux deux femmes.

— Et nos bagages à terminer ? s'inquiéta la maman de Fabienne. On doit les prendre vers quatre heures pour les transporter au bateau.

— Alors, remontons tout de suite, et nous les bouclerons avant le déjeuner, dit Fabienne. Ainsi, nous pourrons aller au cinéma. Je n'ai justement pas l'envie de me promener aujourd'hui, et papa doit écrire toute la journée, m'a-t-il dit ce matin ; plusieurs lettres, un article pour une revue médicale, et je ne sais quoi encore...

Tous les deux se rangèrent à son avis, et ils quittèrent en hâte le café pour rentrer à l'hôtel, où l'arrangement des bagages les occupèrent jusqu'au déjeuner. De nouveau réunis pour le repas, Fabienne annonça à son père qu'ils avaient décidé de passer l'après-midi au cinéma, tout étant réglé pour le départ.

— Allez, allez, mes enfants ! Je ne vous accompagnerai pas. Je veux terminer un travail assez fastidieux avant de quitter Barcelone, car j'entends être délivré de toute obligation de ce genre quand je serai à Majorque et ne veux m'astreindre à aucun travail, si ce n'est la lecture de quelques ouvrages que j'emporte avec moi. Amusez-vous bien, et n'oubliez pas que Rafaëla et Enrique nous retrouvent ici à sept heures.

— Nous serons à l'heure, papa, sois tranquille. Je suis si heureuse de partir ce soir ! Il fait un temps si calme, et la mer est douce comme un lac ; nous avons été au port ce matin, les vagues se dessinaient à peine.

— Tu danseras quand même, mon enfant. On verra si tu as l'estomac solide ! Avez-vous le mal de mer, Philippe ?

— Je ne l'ai pas eu lors de plusieurs traversées de Calais en Angleterre, mais on ne peut répondre...

— Il faut manger comme de coutume, et même un peu plus, deux heures avant l'embarquement. Ainsi, si l'on est pris de vomissements, sont-ils beaucoup moins pénibles et douloureux à l'estomac. Puis, si l'on se sent indisposé, gagner de suite sa couchette et rester immobile et étendu durant toute la première heure du voyage. Après quoi, on peut monter sur le pont et se promener au grand air, en évitant de regarder le mouvement des vagues.

« On s'accoutume peu à peu à la mer, ainsi, sans en être par trop incommodé. Enfin, la traversée est courte d'ici à Palma : une nuit. Nous arriverons vers six heures demain matin, en partant ce soir à dix heures.

— Il n'y a donc pas grand temps à souffrir, en admettant que l'on éprouve des malaises, dit Fabienne en se levant

de table, convaincue que sa vitalité hardie la mettrait à l'abri de tout ennui de ce genre.

Elle précéda sa mère vers l'escalier menant aux chambres, pour procéder à quelques arrangements de sa toilette.

— A ce soir, Philippe ! dit le docteur. Je vais aller continuer mon travail. J'en ai encore pour deux bonnes heures !

Bientôt, Fabienne et sa mère vinrent rejoindre le jeune homme, et ils partirent tous trois au cinéma, situé sur la place de Catalogue, non loin de l'hôtel.

La belle salle de l'Eldorado, richement décorée, était déjà aux trois quarts pleine quand ils y pénétrèrent. La jeune fille fréquentait peu ce genre de spectacle ; aussi l'attrait était-il grand pour elle chaque fois, et elle était contente de se trouver là, assise commodément près de Philippe, dont elle sentait l'attentive et chaude affection.

Le film donné était une fidèle adaptation de la nouvelle de Prosper Mérimée, *Carmen*. Accompagné par la musique de Bizet, tourné en Espagne, dans son vrai cadre, ce film leur plut par son souci de respecter le plus possible la pensée de l'auteur.

Quelques attractions de danses et de chants gitanes vinrent couper en deux la projection, atténuant un peu l'effet tragique de la pellicule sur l'esprit des spectateurs.

La séance terminée, ils s'acheminèrent lentement vers l'hôtel et aperçurent de loin le docteur Fernandez, assis à la terrasse, devant un bock frais, qui souriait à leur venue.

— Vous êtes-vous bien divertis ? leur demanda-t-il quand ils furent arrivés près de lui.

— Oui, c'était très intéressant, lui répondit sa femme, en s'asseyant... Et toi, as-tu fini ton travail ?

— Oui, et j'en suis heureux. Ainsi, je ne laisse rien en retard. J'ai prévenu Bernard (le médecin qui dirigeait la clinique du docteur Fernandez pendant son absence) de notre départ. J'ai fait encore quelques lettres, et me voici libéré pour plusieurs jours.

— Rafaëla et son père ne vont pas tarder, dit Fabienne. A-t-on porté nos bagages, papa ?

— Tout est parti. Nous n'aurons que les valises de Rafaëla à véhiculer jusqu'au bateau.

Pendant qu'on servait des boissons glacées aux nouveaux arrivés, Enrique Cortez et sa fille descendaient de voiture. Les bagages de Rafaëla furent mis dans le bureau de l'hôtel, et, après des effusions répétées, tout le monde s'assit et l'on but doucement l'apéritif, en attendant le moment du dîner qui ne devait pas tarder.

— Quelle chance a Rafaëla d'être conviée à faire un aussi agréable voyage ! dit Enrique Cortez. J'ai toujours eu le grand désir de visiter les Baléares, mais je n'ai jamais réussi à convertir ce désir en réalité !

— C'était le moment d'en profiter, papa Enrique, répondit Fabienne, et de nous accompagner.

— C'eût été avec joie, ma chérie ; mais je ne suis pas libre de disposer ainsi de mon temps ! Puis, il faut que je m'occupe d'Aurélia ; mais je suis tout aussi heureux que Rafaëla fasse ce voyage que moi-même. Je préfère attendre un peu et aller vous voir encore une fois à Paris, dont j'ai rapporté le plus attachant souvenir. Je compte bien recevoir de vos nouvelles quand vous serez là-bas, et que

vos jeux et vos excursions ne vous feront pas oublier complètement le pauvre papa Enrique, resté dans la fournaise !

— Bien sûr, nous t'écrirons, papa, protesta Rafaëla.

Le maître d'hôtel vint les aviser que le repas était prêt. Ils changèrent de table et commencèrent à dîner, mais ils se sentaient tous étreints par cette sorte de mélancolie qui embrume généralement les cœurs au moment de la séparation. Puis, l'heure s'avançant, on prit des dispositions pour le départ.

Les bagages de Rafaëla furent hissés à l'avant d'un taxi dans lequel montèrent les trois femmes. Les hommes firent la route à pied jusqu'au port.

Dès qu'ils furent tous réunis, ils montèrent à bord du *Jaïme Ier* et visitèrent leurs cabines respectives, petites chambres blanches aux nickels brillants. Celle que devaient occuper Faby et Rafaëla, avec ses couchettes étroites et superposées, paraissait une vraie habitation de poupée. Les trois cabines, situées au centre du navire, se touchaient et occupaient le fond d'un étroit couloir.

Enrique Cortez resta avec ses amis et sa fille sur le pont jusqu'au moment où l'on donna le signal du retrait de la passerelle, précédant de quelques minutes l'éloignement du bateau. Puis il descendit sur le quai, écourtant des adieux pénibles - car les départs en mer ont quelque chose de particulièrement absolu, de plus poignant que tous les autres - et s'immobilisa, regardant la marche progressive du bateau qui élargissait de plus en plus la bande d'eau bleue qui le séparait de ceux qu'il venait de quitter. Il demeura ainsi un assez long moment, faisant de la main

des signes amicaux aux cinq voyageurs restés sur le pont parmi la foule des passagers, puis s'éloigna lentement, remontant vers la ville.

La marche du navire, d'abord lente, s'accéléra, et il franchit l'entrée du port pour aborder la haute mer. Barcelone, avec ses mille points lumineux, diminua jusqu'à disparaître avant que les nouveaux embarqués songeassent à quitter le pont.

La première, Rafaëla, redoutant les malaises et croyant déjà ressentir quelques troubles, manifesta l'intention de descendre dans sa cabine pour s'étendre sur sa couchette. Le docteur Fernandez et sa femme, voulant également se reposer, la suivirent, laissant leur fille, désireuse de jouir encore un peu du spectacle nocturne de cette mer immense, en compagnie de Philippe, peu pressé de se retirer et que le grand air marin grisait.

— Tu sais que nous arriverons vers six heures à Palma, dit le père de Fabienne en l'embrassant. Tenez-vous prêtes, Rafaëla et toi, et si tu veux voir le lever du soleil sur la mer, tâche de te réveiller tôt !

— Oh ! oui... tu m'appelleras, papa ! répondit Faby, enthousiaste.

Restés seuls, Philippe et la jeune fille se regardèrent, satisfaits, et se rapprochèrent d'un même mouvement.

C'était la première fois qu'ils se trouvaient ainsi, tous deux, et ils en eurent une intime et réelle joie.

Les passagers, peu à peu, gagnèrent leurs cabines, et ils se virent bientôt comme isolés à cet endroit du bateau qu'ils n'avaient pas quitté depuis le départ.

Appuyés au bordage, leurs yeux se mirent à scruter l'eau onduleuse et noire sur laquelle jouaient le brasillage de la lune et le scintillement des étoiles multiples. L'avance douce du bateau coupait l'eau sans fracas, et le calme de cette belle nuit était impressionnant.

Soudain, Fabienne sentit ses épaules emprisonnées étroitement par la tendre pression d'un bras robuste. Sans aucun mouvement de surprise, elle laissa Philippe l'attirer doucement à lui et se blottit, heureuse, tout contre la poitrine du jeune homme. Ils restèrent ainsi, sans échanger un mot, quelques minutes à savourer le bonheur intense de cette première et si délicate étreinte.

Fabienne leva vers Philippe son beau visage rayonnant, et leurs yeux s'épousèrent avec une telle ardeur passionnée qu'ils sentirent, à cet instant, combien ils se désiraient d'un même et puissant amour. Leur silence rempli d'émotion, le frémissement de leurs doigts entrelacés, exprimaient la ferveur du sentiment qui les habitait, avec plus d'éloquence que ne l'eussent fait les mots les plus aimants. Ils ne songèrent point à prononcer des serments éternels... Le mot toujours qui suit, banal, tous les ordinaires « je t'aimerai » et que les événements de la vie se chargent si souvent de défaire à tout instant, ne venait pas sur leurs lèvres, avides de se joindre.

A l'heure présente, noyés dans la solitude de cette inoubliable nuit, eux seuls existaient ; ils étaient à eux deux tout un monde, oubliant tout et surhumainement heureux.

Le premier, Philippe rompit le charme :

— Vous frissonnez, Faby ? Avez-vous froid ? Désirez-vous que nous marchions un peu, ou bien, peut-être, voulez-vous descendre à votre cabine ?

— Non. Je n'ai ni froid ni besoin de repos. Ce frisson est tout nerveux et j'ai seulement besoin de me détendre. Marchons un peu, cela passera.

Toujours enlacés, ils marchèrent jusqu'à l'avant du bâtiment, puis en firent le tour. Ils s'immobilisèrent à nouveau et, tendus d'un impérieux désir, leurs bouches s'unirent dans un baiser lent et profond.

— Nous étions amis, nous voici presque amants, dit Faby très bas, en se remettant de cette chaude et prenante caresse qui l'avait pâlie.

— Nous allons être bien inhabiles à cacher notre bonheur, répondit Philippe, que l'amour transfigurait et rendait plus grave.

— Mais je n'entends pas le cacher ! Dès demain, les miens seront informés... et je crois que je ne leur apprendrai pas là une grande nouvelle !

— Faby, ma chère tendresse ! dit Philippe ému, la reprenant dans ses bras.

— Nous serons l'un à l'autre, en toute franchise et librement, aussi longtemps que nous en serons heureux, continua Fabienne.

— Mais... nous nous marierons, n'est-ce pas, mon aimée ?

— Le mariage ne peut rien ajouter à l'amour que nous éprouvons l'un pour l'autre, mon grand chéri ! Quelle utilité y a-t-il de le mettre entre nous ? Pour le moment, nous nous passerons aisément de l'antique formule.

L'amour, le plus beau sentiment de la vie, naît en liberté et non sous le commandement d'une quelconque loi sociale. Aucun code ne peut donc le régler, et il doit évoluer librement. Puis, je ne puis me marier maintenant ! Je n'ai pas terminé mes études. Il me faudra beaucoup de temps à moi pour travailler, quand nous serons de retour à Paris. Je ne puis songer, dès à présent, à la vie de ménage ! Mais cela ne nuira en rien à notre bonheur, Philippe.

Le jeune homme parut chagriné des déclarations de celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée, et Fabienne s'en aperçut.

— Je vous ai fait de la peine... déjà !

— Je vais être abominablement malheureux de vivre ainsi, près de vous, sans vous avoir complètement à moi et sans même la promesse d'assurer bientôt notre union !

— Seriez-vous jaloux, Philippe ? Ce serait mal, cela !... La jalousie est une survivance de l'instinct de propriété qui animait si terriblement les hommes du passé.

— Je ne sais si je suis jaloux, Fabienne. Je n'en ai d'ailleurs aucun droit... Mais il me semble que si je vous voyais appartenant à un autre, j'en souffrirais horriblement !... « On n'est jaloux que de ce que l'on aime », dit-on...

— Peut-être... mais, en tout cas, le respect de la liberté, même de ceux que nous aimons, doit seul nous guider. Lorsqu'on aime quelqu'un qui ne vous aime pas ou qui ne vous aime plus, le seul remède est de souffrir en silence et d'attendre que le temps et les événements apportent la consolation et cicatrisent la douleur. Personne n'a de

droits sur personne, et nous devons toujours respecter la liberté d'autrui.

« Je serai vôtre, Philippe, sans réserve, et sans la consécration superflue de l'officier de l'état civil.

— Chère mienne !... Mais que penseront vos parents et... les autres, de cet arrangement hors la loi ?

— Ils penseront... les premiers, que leur fille a profité de leurs enseignements et qu'elle entend mettre le plus possible ses actes en rapport avec ses idées. Quant aux autres, je ne leur reconnais nullement le droit de me juger et je n'ai cure de leur opinion étayée sur une morale périmée que je réproûve.

« Je ne me trouverai pas moins digne, Philippe, d'être vôtre, tout en conservant à notre amour sa liberté naturelle et sans contracter aucun engagement légal qui ne saurait davantage nous lier. Laissons à ceux et à celles dont l'union est un odieux marchandage, l'aboutissement de louches calculs, la faculté de s'abriter sous l'aile de cette actuelle loi du mariage, si avilissante pour la femme !

« Puis, peut-on prévoir la durée d'un sentiment qui, dans bien des cas, n'est qu'un irrésistible mais fugace désir aussi vite éteint qu'allumé, ne dépassant pas la chair, et auquel, souvent, rien ne survit ?

— Regardez vos parents, ma Faby ! Quel bel exemple d'amour constant ils nous donnent, cependant !...

— C'est aussi rare que le merle blanc, mon chéri, et je suis sûre que vous en avez rencontré bien peu comme eux au cours de votre vie !

— Je me sens capable de vous aimer ainsi, Fabienne, et je ne serai vraiment heureux qu'au moment où nous vi-

vrons tous deux la même vie, respirerons le même air et formerons une association charnelle et intellectuelle harmonieuse. N'est-ce pas votre sentiment ?

— Mais si... plus tard... quand nous nous connaîtrons assez pour sentir la puissance de notre attachement, et qu'une solide amitié viendra s'ajouter à la tendresse de notre amour. Pour le moment, ne nous suffit-il pas ?

L'éducation encroûtée de préjugés que Philippe avait reçue et qui s'effritait chaque jour un peu, au contact de la famille Fernandez, subit un choc. Mais il essaya d'envisager raisonnablement cette nouvelle forme d'union, en écartant de son esprit tous les archaïques clichés prônant « l'honneur estampillé des époux et des épouses ».

Longtemps, les deux jeunes gens s'attardèrent sur le pont, étroitement serrés l'un contre l'autre, le cœur enivré, ne pouvant se résoudre à s'arracher au charme prenant de ce premier tête-à-tête. Vers minuit, seulement, ils pensèrent à se retirer.

Au pied de l'escalier étroit, avant de se séparer pour pénétrer chacun dans leur cabine, un geste simultané les jeta dans les bras l'un de l'autre, éperdûment, et leurs lèvres s'unirent une fois de plus dans un baiser où l'ardente passion de Philippe s'instilla subtilement dans les nerfs tendus et hypersensibilisés de Fabienne.

VIII.

Le *Jaïme Ier* entrait déjà dans l'admirable baie de Palma quand Fabienne et Rafaëla s'éveillèrent. Elles furent surprises, en consultant leurs montres-bracelets, de voir que six heures étaient proches, alors qu'elles s'attendaient à un réveil plus matinal.

Légèrement indisposée par les mouvements onduleux du bateau, Rafaëla ne s'était endormie qu'assez tard dans la nuit, et Fabienne, restée avec Philippe sur le pont jusqu'à une heure avancée, n'avait elle-même trouvé le sommeil, une fois allongée sur sa couchette, que sur le matin.

C'est pourquoi elles se trouvaient toutes deux encore profondément endormies, peu de temps avant le ralentissement du navire entrant dans le port. C'est ce changement de rythme dans l'avance du vapeur qui avait contribué au réveil brusque des deux dormeuses.

Fabienne s'étonna que son père ne l'eût point appelé, comme elle l'en avait prié la veille, pour assister au spectacle unique du lever du soleil sur l'immensité de cette belle mer. Peut-être avait-il, lui-même, manqué l'heure... En réalité, ce que Fabienne saurait bientôt, c'est que son père l'ayant entendue regagner sa cabine fort tard dans la nuit, avait préféré la laisser reposer le matin, lui réservant

pour une autre fois la faculté d'admirer les beautés du soleil levant en pleine mer.

Au surplus, il se doutait bien un peu qu'un autre soleil, plus rayonnant, réchauffait le cœur et les rêves de sa fille chérie. Aussi n'eut-il aucun remords de ce manquement à la parole donnée.

Les jeunes filles s'activaient à leur toilette quand elles entendirent le docteur Fernandez leur crier, du couloir, qu'on allait bientôt aborder. En effet, elles perçurent le bruit que fit l'ancre précipitée au fond des eaux du port. Le ralentissement s'accrut ; on approchait des quais. Elles sortirent, peu de temps après l'appel du père de Faby de leur cabine, et se heurtèrent, dans le couloir, à d'autres passagers, comme elles levés à la dernière minute. Sur le pont, elles retrouvèrent Henriette Fernandez et son mari conversant avec Philippe. Tous trois étaient debout depuis l'aube et avaient vu poindre l'aurore sur l'horizon mouvant. On plaisanta la paresse des deux jeunes filles, et Faby gourmanda son père d'avoir omis de l'éveiller.

— Tu t'étais couchée tard, petite fille ; c'est pourquoi, te sachant dormeuse, j'ai respecté ton sommeil ce matin.

— Mais je me serais levée tout aussi bien que Philippe, qui ne s'est pas couché plus tôt que moi !

— Entendu ! Mais Philippe n'a pas eu besoin qu'on l'éveille ! Il était avant nous sur le pont.

— Tout heureux de m'y retrouver, du reste ! dit Philippe, enveloppant Fabienne d'un long regard caressant. Il y a des instants que l'on voudrait ressusciter éternellement !

D'ailleurs, le sommeil m'ayant fui toute la nuit, je n'ai donc aucun mérite à ce lever matinal.

— Vous n'étiez pas souffrant ? s'enquit avec sollicitude madame Fernandez.

— Non, du tout ! Seulement un peu débordant d'une activité qui ne pouvait être contenue entre l'espace étroit de ma cabine !

— Il ne devait plus y avoir beaucoup de passagers sur le pont, hier soir, quand vous y étiez encore ? interrogea le docteur.

— Nous étions même les tout derniers, papa, et il y faisait délicieusement bon, seuls dans cette grande nuit pleine de quiétude heureuse. Je voudrais faire un long voyage ainsi. Sentir qu'on est emporté, sans se rendre compte où l'on va, guidé par une intelligence occulte, et sans autre préoccupation que la joie de respirer largement et de se sentir riche de vie, est une sensation merveilleuse que l'on ne doit bien éprouver, je crois, que sur le pont d'un navire !

— Quand on n'a pas le mal de mer ! railla Rafaëla, chez qui le souvenir des nausées n'était pas encore entièrement effacé. Moi, je suis contente d'être arrivée et de prendre bientôt contact avec la terre ferme !

Quelle poule mouillée, cette Rafaëla !

Le bateau abordait, coupant court à la conversation. On s'occupait déjà de rassembler les bagages, que les employés du bord hissaient de la cale. Sitôt la passerelle jetée, des porteurs l'escaladaient, se ruant à l'assaut des passagers, leur offrant de transporter malles et valises. Un commissionnaire-cocher fut requis par le père de Fabien-

ne pour emmener gens et colis jusqu'à la gare de Palma. Là, tous les accessoires furent dirigés sur Pollensa, par La Puebla, lieu d'attache choisi par le docteur Fernandez.

Puis les cinq amis se hâtèrent vers un hôtel-restaurant où ils se firent servir le petit déjeuner. Après ce léger repas, ils décidèrent de visiter la ville. Le départ pour Pollensa étant fixé au lendemain matin. Ils voulaient employer cette journée en promenades dans l'ancienne Palma, qui renferme en ses murs de très beaux vestiges de l'époque de la domination des Maures.

Ils s'engagèrent dans une petite rue sinueuse, toute en montée et en descente, qui débouchait sur la place de l'imposante cathédrale, non loin du port. Les magasins nombreux, car Palma est essentiellement commerçante, s'animaient et se préparaient coquettement à recevoir leur quotidienne clientèle de touristes.

Curieux des coutumes et des habitants de cette île superbe, ils cheminèrent lentement, s'arrêtant maintes fois pour contempler une scène pittoresque de la vie majorquine. Ils parvinrent ainsi aux grandes artères et s'éloignèrent du centre de la ville. Ils furent tout étonnés, tout à coup, au détour d'une avenue, de se trouver en face d'un véritable paysage hollandais. En effet, de nombreux moulins, tout blancs sous le soleil, s'alignaient côte à côte, donnant à cet endroit de la ville une physionomie curieuse et inattendue.

Poursuivant leur promenade, ils admirèrent, en passant, les maisons égayées de jardins remplis d'arbres, surtout d'orangers et de citronniers, chargés de fleurs, dont le parfum embaumait l'atmosphère.

Les oliviers vivaces, une des richesses de l'île, d'une variété de formes inouïe, couvrent les jardins et les champs avoisinants !

Perché sur un mont touffu, le *castillo* de Bellver érigeait ses tourelles massives et sévères, dominant Palma de sa gigantesque corpulence.

Le soleil, brûlant à cette heure, tombait droit, découpant des ombres nettes sur les chemins qu'ils empruntaient. Fabienne et Philippe s'étaient rapprochés. Amoureusement, leurs yeux se prirent, et un émoi intense s'empara de leurs corps.

— Vous n'avez rien dit à mes parents, ce matin ?

— Non, Faby, mais j'ai eu l'impression très vive qu'ils savaient notre amour, bien qu'ils ne m'aient fait la moindre réflexion à cet égard.

— Je vais les mettre au courant immédiatement, car cette attitude contrainte ne convient pas à mon caractère. J'ai l'horreur des situations floues !

— N'attendrez-vous pas le moment, plus opportun peut-être, du repos à Pollensa ?

— Pourquoi tarder et remettre à plus tard l'aveu à mes parents d'un sentiment qu'ils ne réproveront certainement pas ?

— Je vous laisse libre, chère Faby ! Vous êtes tout pour moi, et je ne vis que dans l'attente de cette joie intime, profonde, qui vous fera mienne plus encore. Cette espérance m'enlève tout repos et tend mes nerfs à les briser !

Rafaëla les ayant rejoints, ils parlèrent d'autre chose, et, peu à peu, Fabienne les quitta pour aller vers son père,

qui marchait toujours en tête de la petite troupe qu'ils formaient.

La maman de Fabienne et Rafaëla s'immobilisèrent un instant près d'une fontaine rustique ; Philippe en profita pour les photographier, laissant ainsi Fabienne gagner de l'avance avec son père, qu'elle avait pris par le bras.

— Ne prévois-tu point, mon papa chéri, la confiance que j'ai à te faire ?

— Comment pourrais-je douter de ce qui éclate en toi, ma Faby ? Tu es transfigurée, et, à moins que nous ne soyons aveugles, ta mère et moi, il serait difficile de ne pas voir l'amour qui, peu à peu, vous a aimantés, Philippe et toi, l'un vers l'autre !

— Cette nuit, sur le pont, nous nous sommes donnés l'un à l'autre, moralement... mais il est bien évident que nous ne pourrons en rester là !

— Ce n'est ni désirable, ni nécessaire, ma chérie !

— J'ai dit à Philippe que je ne voulais pas, pour le moment du moins, et tant que dureront mes études, me marier. Ce n'est du reste pas dans mes vues d'accomplir cet acte, le mariage étant pour moi le symbole d'un esclavage contre lequel ma fierté se rebelle !

— Sous la pression des idées et des faits engendrés par l'effort de l'humanité vers son affranchissement, la vieille institution du mariage, qui consacre l'infériorité de la femme et son asservissement à l'homme, craque de toutes parts, même chez les peuples les plus fortement fixés à leurs usages et à leurs mœurs, comme les Hindous, les Arabes et les Turcs.

« Le mariage actuel, en subordonnant la femme, en fait une mineure dont le mari devient le tuteur légal, sans l'autorisation duquel elle ne peut procéder à aucun acte de la vie civile.

« Pour le moment, on ne peut envisager qu'un élargissement dans les règles du mariage, dans le sens de la liberté, ou bien une nouvelle forme de celui-ci, qui serait l'union libre avec un contrat civil obligatoire qui remplacerait avantageusement les préceptes en vigueur du bague conjugal ; car il est bien évident que tant que l'existence des enfants ne sera pas garantie par la communauté ou par l'Etat, on ne pourra parler de la liberté de l'amour ! Il serait souverainement injuste de laisser à la femme toutes les charges de la maternité, conséquences naturelles de l'acte d'amour !

« Je ne puis donc que t'approuver, mon enfant. « Le meilleur moyen d'abolir une mauvaise loi, c'est de la violer jusqu'à ce qu'elle en crève ! » Garde ta liberté. Pour quelles raisons l'aliéner ? Tu conserveras ton amour plus pur. Seulement, n'oublie pas que la liberté de l'amour ne va pas sans la liberté de la maternité. Tu dois rester maîtresse absolue de transmettre la vie ou non !

— Sois tranquille, papa. Certes, je serai mère. Je veux connaître les joies ineffables de la maternité... mais à mon gré et à l'heure que j'aurai choisie ! Quand il s'agit de mettre un enfant au monde, cela mérite qu'on y réfléchisse, et je ne veux à aucun prix que le geste de me perpétuer se produise au hasard d'une étreinte, geste qui me mettrait en état d'infériorité s'il avait lieu à un moment inopportun. Pour le moment, mon amour se suffit à lui-même et porte en soi sa raison d'être et sa justification.

— Quand toutes les femmes penseront cela, elles auront fait le pas capital vers leur total affranchissement ; pas avant ! La véritable indépendance de la femme ne lui sera impartie, en fait, que lorsqu'elle aura appris à régler sa fonction génératrice.

« Je suis heureux, ma petite fille, de la logique et de la droiture de ton esprit. Mais... qu'a dit Philippe à cela ? Bien qu'il se modifie chaque jour à notre contact, je crains que l'éducation bourgeoise stupidement routinière qu'il a reçue ne le porte à considérer ta conduite, pour le moins, extravagante !

— Naturellement, quand je lui ai exposé mes intentions, il s'est montré un peu dépité. Il entrevoyait le mariage à bref délai, ne voyant pas d'autre issue à la satisfaction charnelle de notre amour. Puis il a le souci de l'opinion des autres à cet égard. Mais je l'ai, je crois, à peu près convaincu.

— Alors, ma chérie, je ne peux que me réjouir de votre bonheur. Je crois Philippe en tous points capable de te rendre heureuse. Tâche d'être le soleil de sa vie ! Sois assurée, en outre, qu'en toutes circonstances tu trouveras toujours en moi, non seulement le père, mais l'ami qui ne te fera jamais défaut. Si tu rencontres des difficultés sur ta nouvelle route, des déceptions trop lourdes, tu auras un refuge constant dans l'affection de tes parents.

Fabienne serra fortement et avec tendresse le bras de son père.

Ils étaient parvenus, pendant cette conversation, sur une jolie place, face à la mer, avec une vue admirable sur la large baie et le port. Ils se retournèrent et attendirent que

Philippe, Rafaëla et madame Fernandez les eussent rejoints. Tous les trois marchaient lentement et paraissaient las.

A l'air heureux qui s'épanouissait sur le visage adoré, le jeune homme comprit que les choses allaient au mieux. Tout son sang, d'un coup, circula plus vite dans ses artères, répandant une brusque chaleur dans tout son être.

— Si nous faisons une petite halte, mes enfants ? dit le docteur, sur un ton encore plus paternel qu'à l'accoutumée.

— J'allais te le proposer, mon chéri, lui répondit sa femme. Je commence à me sentir fatiguée de marcher ainsi sous ce soleil ardent.

Philippe et Faby ne se quittaient pas des yeux. Elle eût voulu, par le regard, lui narrer tout l'entretien si simple qu'elle venait d'avoir avec son père.

Ils s'assirent tous à la terrasse d'un café, à l'abri du soleil, et commandèrent des boissons glacées, laissant errer, sur le large panorama qui s'ouvrait devant eux, leurs yeux extasiés.

— Pour fêter cette journée, dit tout à coup le docteur en regardant significativement Philippe et Fabienne, je vous offre un bon déjeuner dans une maison renommée du pays, où la cuisine est fine et les vins bien choisis. Ensuite, je louerai une voiture spacieuse et nous irons, cet après-midi, visiter un joli coin non loin d'ici : Soller, enveloppé de poésie, où Frédéric Chopin et George Sand abritèrent leurs orageuses amours. La maison où ils vécurent est pieusement conservée. On peut même la visiter. Le souvenir qu'ils ont laissé dans l'île est impérissable, et

leur histoire est soigneusement transmise de génération en génération. L'archiduc Louis-Salvador d'Autriche, après une vie trépidante par le monde, se réfugia aussi dans cet endroit séduisant et paisible et décrivit, dans un ouvrage intitulé *Die Balearen in Wort und Bild*, les innombrables attraits des Baléares.

— En quel honneur cette fête ? interrogea madame Fernandez, la mine surprise.

— Du doux sentiment qui unit ces deux enfants là ! répondit le père de Fabienne, en désignant sa fille et Philippe, dont la confusion empourprait les visages.

— C'est donc cela que tu racontais à papa, et qui vous donnait des ailes à ce point que nous avons peine à vous suivre ? dit en souriant Henriette Fernandez à sa fille. Crois-tu vraiment nous avoir appris quelque chose ?

— Oh ! je sais bien que je ne vous ai rien appris, rétorqua Faby. Mais enfin, il fallait que je rende nette une situation qui ne l'était pas.

— Heureuse Faby ! dit Rafaëla... Et, dans ces deux mots, passait toute la navrance contenue d'un regret poignant.

— Pouvais-je vivre ainsi, au milieu de vous, comme un fils, sans subir le charme si prenant de la beauté de Faby et de ses qualités délicates ? dit piteusement Philippe en regardant le docteur et sa femme.

— Vous vous défendez comme si vous aviez commis quelque mauvaise action, mon pauvre enfant ! lui répondit le père de Fabienne. Quoi de plus naturel, pourtant ?...

— Puisque vous aimez notre fille et qu'elle répond à votre amour, tout est pour le mieux, ajouta madame Fernandez, et votre bonheur nous rend heureux.

— Comme la vie est douce et facile près de vous, si bons et si simples ! Et que je fus bien inspiré, le jour où, sans le savoir, je me dirigeai vers le petit hameau pyrénéen où j'eus la joie de vous rencontrer !... J'étais loin de me douter, à ce moment, que j'y trouverais une aussi savante et affectueuse compagnie, et le sourire rayonnant d'un bel amour !

* * *

— Nous avons encore une demi-heure devant nous avant le déjeuner, constata le père de Faby, après avoir consulté sa montre ; maintenant que nous voilà un peu reposés, nous devrions faire un tour dans ce quartier de pêcheurs. C'est toujours un endroit curieux à voir. D'ailleurs, nous ne nous éloignerons guère du restaurant où j'ai le projet de vous conduire.

La petite troupe se remit en marche, le docteur et sa femme en tête. Fabienne suivait avec Philippe et Rafaëla.

— Je voudrais être seul ici, dans cet adorable pays, avec vous, ma Faby aimée ; parcourir cette île merveilleuse en votre compagnie unique. L'amour rend égoïste, voyez-vous, et jaloux de tout ce qui lui est extérieur !

— Pourtant... mes parents ne peuvent être plus gentils et se montrer plus largement compréhensifs !... Quand nous serons installés à Pollensa, qui nous empêchera d'explorer tous les deux quelques coins ? Nous nous échapperons, et cela nous semblera encore meilleur que d'être constamment en tête à tête !

— Méchante ! Vous avez déjà peur de vous ennuyer auprès de moi ? dit Philippe, feignant d'être fâché.

Fabienne se suspendit gentiment à son bras et se prit à rire de cette boutade de gamin boudeur.

Rafaëla affectait de contempler avec une attention soutenue les vitrines des magasins qui ornaient les deux côtés de la rue qu'ils suivaient. D'un seul coup, elle se vit affreusement seule et triste. L'image du bonheur de son amie lui faisait sentir avec plus d'acuité le vide immense de son cœur, vide jamais comblé malgré toute l'affection dont l'entouraient les siens et ses amis chers. Son tempérament sensuel, l'ardeur de sa nature aimante ne pouvaient s'accommoder de cette détresse du cœur dont elle souffrait en la cachant comme une honte. L'injustice de sa situation, de celle de ses sœurs, de nombreuses jeunes filles comme elle et qu'elle connaissait, lui apparut nettement, et elle maudit, à ce moment, le pays dont les mœurs barbares, la fausse et rébarbative morale l'astreignaient ainsi à un morne et desséchant célibat.

Elle se souhaitait libre, affranchie du joug familial, et vivant, enfin, pleinement sa vie de femme, dût-elle en subir revers et privations. Tout, elle se sentait capable de tout endurer, pourvu que cessât la monotone et vieillissante stagnation des jours sans amour qu'elle vivait présentement ! Déjà, elle avait atteint la trentaine sans avoir connu la lumineuse révélation, le don de soi et la joie, la plus intense qui soit au monde, de palpiter d'un même cœur et de se confondre dans l'être aimé. Devrait-elle vieillir sans avoir eu son roman d'amour ?... Toute l'optique de la vie, pourtant, devait en être changée !... Ah ! comme elle haïssait cette inutile virginité prônée par

les vieilles tortues de confessionnal, et qu'elle lui paraissait méprisable, à côté du chaud rayonnement de l'amour partagé !

Que de fois, dans d'autres lieux : chez elle, au bureau, au spectacle, dans la rue, elle avait été prise, comme aujourd'hui, d'un soudain et véhément désespoir devant sa vie perdue, mesurant tout le côté vain et animal de son existence de vierge dédaignée !

Fabienne, tournant les yeux vers son amie, comprit le drame qui se jouait dans l'esprit de Rafaëla. Elle s'approcha vivement d'elle, lui prit le bras et, affectueusement, dispensa le baume des mots cicatrisants sur la plaie vive de la jeune fille, dont les yeux s'embuaient.

— Ma petite Rafaëla chérie, je ne veux pas que mon bonheur t'attriste. Si tu savais combien je serais profondément heureuse de te voir appuyée sur le bras d'un vrai et loyal compagnon ! Il me semble impossible que tu ne rencontres quelque jour l'affection qui te manque... Sois confiante : tu ne continueras pas ainsi, esseulée, ta route sombre d'une vie sans amour !...

— Peut-être... Mais, vois-tu, je suis trop vieille déjà ! Les hommes de mon pays sont difficiles ! Il leur faut des filles jeunes, jolies et riches... Et moi...

La plaisanterie sonnait faux. Fabienne s'ingéniait à faire disparaître le malaise pesant ; elle sentait son amie terriblement désillusionnée et amère, elle, à l'habitude, si gaie, d'un caractère naturellement enjoué, en dehors de ces crises fatales de dépression morale. Cela la contristait sincèrement. Elle tenta de parler d'autre chose, lui vanta

les charmes du pays qu'elles traversaient et lui fit entrevoir les jours agréables qui allaient suivre cette journée.

Depuis un moment déjà, on déambulait dans le port ; Philippe marchait avec le papa et la maman de Fabienne, et on les voyait s'arrêter par instants, parler entre eux, échanger des impressions sur les scènes qu'ils contemplaient. Les deux jeunes filles, silencieuses maintenant, arrivaient près d'eux, et ils continuèrent ensemble leur promenade en conversant. Le chagrin de Rafaëla se dissipa peu à peu au contact de la fraternelle amitié que lui vouait la maman de Fabienne, qui chérissait l'aînée des filles de ses amis Cortez comme une sœur.

Puis ils se dirigèrent vers l'hôtel, où le docteur Fernandez commanda un repas délicat et habilement composé. En attendant qu'on le leur servît, ils dégustèrent un frais apéritif en échangeant des idées et des propos auxquels le père de Fabienne donnait toujours un attrait rare et personnel.

* * *

Après avoir, dans une randonnée splendide à travers la campagne, où la plaine alternait à chaque instant avec la montagne inégale et pittoresque, atteint Soller et visité ce ravissant *pueblo* (village) tranquillement assis au bord de la mer, étageant ses maisons rustiques et basses, ses magnifiques et plantureux jardins au flanc des coteaux verdoyants, le docteur Fernandez et sa petite troupe songèrent à reprendre le chemin du retour vers la capitale majorquine.

Dix-neuf heures approchaient. Dans la grande voiture automobile qui les emmenait rapidement, chacun, bien calé à sa place, restait silencieux, emportant la vision charmeuse du petit port si calme qui abrita tant d'artistes et d'amoureux venus là, chercher l'oubli de quelque peine, ou cacher de sublimes et passionnées amours. Tous paraissaient s'abstraire dans des pensées qu'aucun ne cherchait à troubler par des paroles superflues.

— Oh ! le beau ciel rosé !... ne put s'empêcher de s'exclamer Fabienne, en levant les yeux.

Oui, les beaux coloris du ciel font ici l'enchantement des peintres, dit le docteur. Les soirs de Palma sont d'une incomparable beauté.

Tout proches de la ville maintenant, ils aperçurent au loin , découpant ses fines tourelles gothiques dans un fond rosé et bleu, la majestueuse cathédrale, et, non loin d'elle, la *Lonja* (Bourse), superbe quadrilatère du plus pur style mauresque.

Le contraste du rosé, envahissant à cette heure la voûte d'ordinaire si uniment azurée, sur l'horizon bleu foncé de la Méditerranée, forçait l'admiration et étonnait les yeux. Les promeneurs, descendus de voiture, vinrent à pied jusqu'à l'entrée du port, ne pouvant se lasser de contempler le féérique spectacle.

— Il faut que nous choissions un hôtel capable de nous loger tous cette nuit, mes enfants, dit le docteur Fernandez, rompant le charme.

Ils déambulèrent, remontant vers les hauteurs de Palma, et s'arrêtèrent devant un hôtel d'aspect convenable, où ils retinrent trois chambres.

Ils se sentaient assez las, mais d'une fatigue bienfaisante et heureuse, satisfaits de leur merveilleuse journée.

— A quelle heure part-on, demain ? interrogea Fabienne.

— A huit heures, lui répondit son père. C'est un voyage compliqué que nous allons faire ! La moitié du trajet s'effectuera par le train, véritable tortillard, qui nous mènera jusqu'à La Puebla - le village des mouches ! - et, de là, nous prendrons une vieille patache, style dix-huit cent trente, jusqu'à Pollensa, où nous n'arriverons pas avant treize heures, si tout va bien !

— Il y a aussi des mouches à Pollensa ? s'enquit Fabienne, qui n'avait aucune sympathie pour ces bestioles ailées.

— Non... du moins pas autant qu'à La Puebla, où elles vous assaillent littéralement ! Mais... il y a des moustiques de taille, et on ne peut dormir sans la protectrice moustiquaire.

— Voilà le seul désagrément que je trouve à ces admirables contrées !... Hélas ! nous sommes contraints de supporter les tortures que nous infligent ces abominables diptères, contre lesquels nous ne pouvons guère nous défendre. Espérons qu'ils ne nous communiqueront aucune fièvre pernicieuse... Sur ce, j'ai affreusement soif, papa ! Le brûlant soleil de cet après-midi a pompé tout le liquide de mon corps en annihilant toute mon énergie. Je me sens complètement anéantie.

— Eh bien, nous allons boire, ma chérie, et nous reposer maintenant. Je connais un endroit, véritable oasis, où nous serons relativement au frais dans un jardin riche d'arbustes. Ce n'est pas loin d'ici... Allons, en route ! encore un petit effort !...

IX.

Helios majestueux jetait sa coruscante lumière sur l'admirable paysage que les voyageurs apercevaient par les portières du wagon. Depuis une bonne heure déjà, le train roulait, les emportant vers Pollensa, l'aimable et sereine bourgade où ils devaient achever leurs vacances.

Agglutinées dans la cuvette que forment les hauts monts circulaires, les maisons simples sont dominées de haut par l'incomparable *mirador* (observatoire) du Calvario, où l'on accède par un escalier monumental aux larges degrés, qu'encadrent de magnifiques arbres centenaires. Face au Calvaire, de l'autre côté de Pollensa, le *Monasterio*, couvent désaffecté, couronne la cime d'un monstrueux pic de roc, très élevé.

La mer, au loin, masquée par cette immensité rocheuse grise et crevassée, baigne ces impérissables ruines, dont tout le poids d'un passé mystérieux semble peser sur la verdoyante campagne alentour.

Le charme de Pollensa réside justement dans sa très grande diversité d'aspects. Ici, de profonds torrents, asséchés l'été, où les oliviers aux attitudes émouvantes et profondément humaines, souvent tristes, parfois tragiques,

enchevêtrèrent leurs racines multiples comme des tentacules de pieuvre géante parmi les blocs de pierre énormes et lourds ; le soleil troue par endroits le feuillage touffu, dispensant un peu de lumière à ces lieux de solitude farouche. Là, de gais jardins, cultivés avec goût, riches de fleurs, de légumes et de fruits, image vivante du labeur et de la fertilité. Les innombrables figuiers, les orangers joyeux semblent tendre vers le promeneur leurs grands bras accueillants. Puis c'est la montagne diverse, au charme si personnel.

Et, sur toute cette luxuriante nature, le soleil fécondant la terre nourricière de ses rayons générateurs dore le paysage comme les beaux fruits parfumés et juteux, et l'anime de sa puissance.

Une jolie route à travers champs : c'est l'échappée vers la mer. La grande baie de Pollensa, comme sa voisine Alcudia, est un régal des yeux pour les artistes et pour tous ceux qui ne peuvent rester indifférents devant la beauté, surtout à l'heure pré-crépusculaire, quand les derniers rayons du couchant empruntent toute la gamme des pourpres qui flamboient, incendiant l'horizon. Le reflet de cette érubescence sur les montagnes qui encerclent la baie profonde, couvertes de hauts et merveilleux sapins, les colore d'étranges tonalités.

*Nectar des yeux, soma des pensers, réservoir
Débordant de splendeurs, de rêves, de féeries.
Pour être saoul d'amour, il suffit de te voir ;
Rien qu'à humer l'embrun dont s'argente ta marge,
O mer, rien qu'à courir parmi tes goëmons,
Notre sang ressuscite et bat le pas de charge !*

Jean RICHEPIN (*La Mer*).

A cet endroit, la mer a des transparences cristallines, et le sable fin forme un tapis safrané d'une grande douceur. Peu de gens fréquentent le port, trop éloigné du village. Seuls, les pêcheurs, dont les maisonnettes tassées et peu nombreuses occupent une toute petite partie de la crique, vivent dans ce lieu déserté.

Les insulaires des Baléares ne ressemblent pas aux habitants de la Catalogne, mais s'apparentent, physiquement, aux Espagnols du Sud. Ils sont petits, secs et bronzés. Leur caractère est aimable, pacifique et hospitalier.

L'hôtel où devaient habiter les voyageurs occupait la place unique et centrale du village. La tartane s'arrêta tout près de là ; ils en descendirent, tout heureux de secouer leurs jambes engourdies par l'inconfort de cet équipage rudimentaire qui, depuis La Puebla, les véhiculait.

Le patron de l'hôtel, brave et dévoué Majorquin, prévenu de leur arrivée, les attendait à la descente de la carriole, pour leur souhaiter la bienvenue, les avisant que leurs bagages étaient arrivés.

Ils s'empressèrent de monter dans les chambres qui leur avaient été préparées, où ils se mirent en devoir de changer leurs vêtements de voyage par d'autres de toile légère, de forme ample et simple, jambes et pieds nus dans des sandales.

Le père et la mère de Fabienne furent logés au deuxième étage, dans une vaste chambre dont la large fenêtre, donnant sur les jardins de la vallée, laissait voir, au loin, l'immensité bleue de la Méditerranée. A côté, une pièce plus petite fut attribuée à Rafaëla qui s'y installa, pendant

que Fabienne prenait possession d'une autre chambre, grandement aérée par une porte-fenêtre s'ouvrant sur un balcon de pierre où s'enlaçaient plusieurs classes de plantes grimpantes. Enfin, à l'étage au-dessus, Philippe trouva ses bagages, réunis dans une chambrette gaie et claire, d'où il avait une vue admirable sur les ondulantes collines et sur la vallée lumineuse et fertile.

Toutes les chambres étaient d'une propreté rigoureuse, avec leurs meubles nets et leurs lits au linge éblouissant, recouverts, jusqu'à terre, d'amples moustiquaires d'étamine jaune.

Leur toilette achevée, les voyageurs se retrouvèrent réunis dans la salle à manger de l'hôtel, située au premier étage, où ils ne tardèrent pas à faire honneur au plantureux repas qui leur fut servi. Le maître de la maison, ancien écuyer de bouche d'un riche insulaire, faisait lui-même la cuisine à ses hôtes. Aussi chaque repas était-il soigneusement composé et savamment exécuté.

D'autres pensionnaires étaient déjà en train de déjeuner quand le docteur et sa famille prirent place à la table qui leur avait été réservée. Anglais et Espagnols venus, en touristes, visiter ce pays magnifique, terminaient leur repas pour reprendre leur course vers la montagne ou la mer.

La chaleur très forte alanguissait les nouveaux venus, qui faisaient traîner le déjeuner, heureux d'être rendus au point d'attache. Aujourd'hui, après les fatigues du voyage, on se contenterait de faire un tour de reconnaissance dans le village, sans s'éloigner, et de se coucher tôt, pour partir le lendemain matin, avant l'exténuante chaleur.

— Où irons-nous, papa ? Au port ? A la montagne ?

— Nous verrons cela, ma fille ! Nous ne pouvons tout voir en un jour ; nous avons du temps devant nous.

— Philippe et moi désirons faire quelques excursions aux villages voisins. Quels sont ceux qui offrent le plus d'intérêt, parmi les *pueblos* qui nous environnent ?

— Tous sont intéressants ! Il y a d'abord le plus proche, Alcudia, dont la baie grandiose s'apparente à celle de Pollensa ; puis, l'antique colonie romaine Pollentia, curieusement enfermée dans son mur d'enceinte. Puis il y a aussi Porto-Cristo avec ses admirables grottes ; Manacor, Inca, etc... Il n'y a que l'embarras du choix. Ici, même, il y a beaucoup de sites curieux à voir, tout à fait divers et également charmants : le Castel del Rey, la Cala San Vicente, lieu aimé des solitaires ; et Monasterio, où j'ai bu l'eau la plus limpide et la plus fraîche de ma vie ; le port, les torrents, etc..., etc...

« Vous pourrez aller, mes enfants ; vous trouverez toujours un enchantement nouveau à chaque promenade.

« Nous visiterons ensemble ce que nous pourrons, mais il est bien entendu que nous sommes venus aussi dans ce joli coin pour profiter de la mer et nous imprégner d'air pur et de soleil.

Quelques jours après leur installation à Pollensa, ils avaient déjà fait connaissance avec pas mal de lieux pittoresques.

Un matin, Fabienne et Philippe s'étaient échappés pour aller visiter la jolie baie d'Alcudia, où ils passèrent une journée inoubliable, promenant leur tendresse sur les

bords adorables de la mer légèrement courroucée, ou bien parmi les ruines éparses de cette petite cité antique.

Ils déjeunèrent dans un hôtel du port, face aux bateaux amarrés, lieu le plus vivant d'Alcudia. Des barques de pêche, voiliers légers et gracieux, peuplaient la haute mer. Philippe et Fabienne étaient joyeux comme des écoliers en vacances, ne cessant d'admirer ce que leurs yeux voyaient que pour s'embrasser ou se dire leur joie de s'aimer. Ils rentrèrent vers le soir à Pollensa, grisés d'air pur, de soleil, de liberté et d'amour.

Après le dîner pris en famille, ils laissèrent le docteur, sa femme et Rafaëla qui déjà s'installaient sur la terrasse pour une interminable partie de cartes, et s'enfuirent vers la campagne. Les lumineuses constellations argentaient le ciel, éclairant la nuit. Philippe tenait Fabienne par la taille et la pressait tendrement contre lui.

— Je vous aime, Faby chérie, de tout moi ! Et je suis si heureux de cette journée !...

— Moi aussi, mon grand, lui répondit la jeune fille, en caressant de sa main fine et douce le visage mâle penché vers le sien. Elle se sentait gagnée par le vibrant désir qui palpitait dans le corps nerveux accolé au sien. Ils cheminaient ainsi un long moment sans rien dire, goûtant puissamment le bonheur d'être tous les deux et de penser ensemble à leur amour.

— Je me sens un peu lasse, Philippe, mon chéri. Retournons, voulez-vous ?

— Déjà ?... dit Philippe, qui s'éveillait comme d'un rêve.

— Oui... Vous savez que demain nous devons partir tôt visiter la célèbre Cala San Vicente, et qu'aussi notre journée a été plus que remplie, convenez-en !...

Pour toute réponse, il la baisa longuement sur les lèvres. Ils revinrent ensuite lentement vers l'hôtel.

Bien que la désirant de toutes les forces de sa jeune et vigoureuse virilité, Philippe attendait le moment où la jeune fille unirait son désir au sien pour la faire entièrement sienne. Aussi, chaque soir, la laissait-il à la porte de sa chambre, après l'avoir embrassée tendrement.

Faisant un effort sur lui-même, il se disposait à se séparer de Fabienne, ce soir-là, pour remonter chez lui. Mais, tout en le baisant, elle l'attira doucement à l'intérieur de sa chambre et referma la porte derrière eux.

Reconnaissant et fou de joie, Philippe prit la jeune fille dans ses bras robustes, l'assit sur ses genoux et la berça câlinement comme un enfant, effeuillant sur ses cheveux, ses yeux et tout son visage tant aimé, une pluie de baisers légers et doux comme des pétales de fleurs.

* * *

Il mit dans cette initiation à la volupté une délicatesse caressante, pleine d'égards, qui le rendit plus cher à Fabienne ; et quand, tard dans la nuit, Philippe voulut se retirer dans sa chambre, elle ne put se résoudre à le laisser partir. Définitivement conquise, elle lui prodigua à son tour tant de caresses, l'enchaînant de ses bras magnifiques, qu'un nouveau délire incendia les vertèbres de

Philippe, et d'autres transports les hissèrent au paroxysme de la suprême joie.

* * *

Le lendemain de ces épousailles naturelles, tous furent prêts de bon matin pour affronter l'excursion accidentée de la Cala San Vicente.

Dès le petit déjeuner qui les réunit, les parents de Fabienne notèrent la métamorphose opérée chez leur fille. Sa voix avait une douceur languide inaccoutumée, surtout quand elle s'adressait à Philippe, et le « tu » intime avait remplacé le « vous » entre eux. Un peu de cerne mauve soulignait ses yeux, les rendant plus profonds et donnant au visage une expression jusque-là inconnue qui différenciat la jeune fille d'hier de la femme révélée.

Sur le matin, une petite pluie fine était tombée, faisant remonter dans l'air chaud les senteurs âcres de la terre. Cependant, le soleil, haut déjà sur l'horizon, engageait la petite troupe à partir. Après avoir contourné la vieille église, ils s'engagèrent résolument sur le chemin de la Cala San Vicente, précédés par Boy, le bon chien du pharmacien, qui les avait adoptés dès leur arrivée et les accompagnait dans toutes leurs promenades, malgré les coups dont le gratifiait son maître au retour, jaloux de l'amitié qu'il leur témoignait.

Après une bonne marche de près de deux heures, ils atteignirent enfin l'anse escarpée de la Cala San Vicente. La beauté farouche des rochers, avançant en cap dans les eaux mugissantes et toujours agitées en cet endroit soli-

taire, sur lesquels les vagues écumantes viennent inlassablement et avec véhémence se briser, remit spontanément à l'esprit de Fabienne ces vers du poète angoissé, Maurice Rollinat :

*Groupés là comme un tas de monstrueuses bêtes,
Ils veillent tristement, les horribles rochers,
Que le soleil les brûle où qu'ils soient accrochés
Par les feux zigzagueurs et grondants des tempêtes !
L'un dont la pointe oblongue imite un coutelas,
Et dont chaque lézarde a l'air d'une blessure,
Rongé de champignons, d'herbe et de moisissure,
Se penche avec un air effroyablement las.
Un autre, figurant un couvercle de bière
Qui serait tout debout sous les grands cieux pensifs,
Fait tinter par instants, sur les feuilles des ifs,
L'éternel suintement des larmes de la pierre.
Et tous, diversement lépreux et bossués,
Rendent la solitude encore plus déserte,
Et, par leur seul aspect qui glace et déconcerte,
Disent leurs maux soufferts et leurs ennuis sués.*

(Les Rocs)

Instinctivement, elle se serra près de Philippe. Ce rivage bordé d'écueils l'impressionnait, si différent d'aspect, aux bords calmes et unis, de la baie de Pollensa ! Tragique était la mer et sa plainte funèbre ; et sombres étaient les rocs monstrueux. Aucune barque au large ; seuls quelques oiseaux marins effleuraient, dans un large envol, les flots amers en poussant leur cri rauque.

Ils campèrent là toute la journée, ayant apporté avec eux un repas froid auquel ils firent honneur, car l'appétit ne manquait pas après s'être installés, face à la mer, sur un

monticule ou l'herbe haute et serrée leur offrit un tapis frais sur lequel ils s'étendirent avec délices.

— Demain, mes enfants, première séance de nudisme, déclara le docteur. Nous avons déniché hier un joli coin dans un creux de la crique, bien abrité des regards par la mystérieuse sapinière qui borde la mer à cet endroit

— Nous partirons de bon matin ? interrogea Fabienne.

— Oui, et nous reviendrons déjeuner à l'hôtel vers une heure. Il faut compter une heure de marche pour aller jusque-là.

— Rafaëla, tu viendras avec nous ?

— Pourquoi non, Faby ? Je me baignerai et essaierai de faire comme vous.

— Mais, naturellement ! Vous vous habituerez très vite, ma chérie, en notre compagnie, et cela vous enchantera au bout d'une heure, lui dit Henriette Fernandez.

* * *

A leur retour vers Pollensa, ils rencontrèrent tout au long des chemins riants, où les généreux marronniers dispensaient une ombre rafraîchissante, d'énormes porcs en liberté, noirs et luisants comme des sangliers. Une truie avec ses petits donna même quelque effroi aux femmes, en courant vers le groupe qu'ils formaient, croyant avoir à défendre sa nichée.

— Tiens, dit Philippe, c'est curieux ! Ici, bêtes et gens sont maigres ; il n'y a que ces animaux-là et le curé de la paroisse qui soient gras et de même couleur !

— C'est qu'ils sont les uns et l'autre bien nourris et pas surchargés de travail, mon cher ami ! lui répondit le docteur en riant.

X.

Quand, après une bonne marche hygiénique d'une heure, ils furent arrivés au port, sans perdre une minute, ils se dirigèrent vers le lieu repéré par le docteur Fernandez.

Ce fut une exclamation joyeuse de la part de Faby et de Philippe, qui trouvèrent le coin délicieux et tout à fait propice aux pratiques nudistes.

La mer, à cet endroit, avait creusé assez avant dans le sable et formait une minuscule crique dans la grande. Les arbres, tout proches du rivage, étendaient leur rideau épais tout alentour et isolaient totalement ce coin de plage vraiment rêvé pour les naturistes.

Tout heureux de se débarrasser de leurs vêtements pourtant légers et commodes, mais que la marche et la chaleur commençante rendaient plus lourds, ils furent dévêtus en un tournemain.

Rafaëla axait endossé, sous sa robe de toile, un costume de bain qu'elle ne consentit pas à retirer immédiatement, mais qu'elle baissait peu à peu, livrant ses épaules et sa gorge au baiser brûlant du soleil et à la rudesse de l'air marin.

Une brise légère venait caresser leur chair étendue, désentravée et heureuse, atténuant l'effet brutal des rayons solaires sur la peau.

Faby ne put résister longtemps à l'invite de l'eau chatoyante. La tige haute et flexible de son corps bien moulé se dressa, et, fièrement, elle marcha à la rencontre des vagues à peine dessinées qui venaient clapoter à ses pieds.

Tous la regardèrent, et leurs yeux exprimaient une pure admiration. La peau fine et satinée de la jeune femme prenait sous les rayons irradiants des tons dorés et chauds. Elle avança dans l'eau jusqu'à ce que le sable devienne plus profond et s'élança résolument, gagnant le large.

Philippe, suivant l'exemple de sa chère aimée, se précipita dans la mer et nagea vigoureusement jusqu'à elle.

Le père et la mère de Faby, pris soudain de contagion, imitèrent les deux jeunes gens et s'immergèrent avec joie.

Rafaëla, profitant de ce qu'elle restait seule sur la plage, quitta entièrement son maillot et livra à l'air son petit corps bronzé, poli et potelé, puis, s'avançant jusqu'au bord de l'eau, s'assit sur le sable baigné par les vagues, laissant la mer venir battre contre elle en une douce et fraîche caresse. Ne sachant pas nager, elle ne pouvait se joindre au groupe joyeux que formaient maintenant les quatre nageurs.

— Rafaëla ! lui cria Faby au loin, viens me chercher !

— Tu sais bien que je ne le puis pas, méchante ! lui répondit Rafaëla.

— Je reviens vers toi et je vais t'apprendre à nager autrement que sur le sable !

Arrivée près d'elle, elle se mit en devoir de lui expliquer les premiers mouvements à faire pour se maintenir sur l'eau.

— Allons, ne fait pas l'enfant ! Mets-toi à plat ventre.

Elle alla chercher sa ceinture, qu'elle passa autour du corps de Rafaëla. Avec précaution, elle lui maintint la tête hors de l'eau, une main sous le menton, et de l'autre soutenait le corps par la ceinture. Puis elle entra dans l'eau, entraînant son amie déjà rassurée par la maîtrise de Faby, qui lui enseignait les mouvements des bras et des jambes pour avancer.

Au bout d'un quart d'heure, elle s'arrêtèrent, et ce fut le docteur qui se substitua à sa fille pour une deuxième leçon.

C'est ainsi qu'en peu de jours Rafaëla apprit à nager et put, ensuite, partager tous les jeux de ses amis durant le restant des vacances.

Le premier bain se prolongea longtemps. Le père et la mère de Fabienne s'étendirent sur le sable chaud. Peu après, Philippe revenait en même temps que Faby. Ils prirent pied ensemble et se donnèrent la main pour revenir tous deux. Le tableau merveilleux qu'ils formaient, leur jeunesse saine, forte et harmonieuse, leur rayonnante beauté enchantèrent à ce point le docteur Fernandez qu'il en fut inspiré et composa sur-le-champ ce poème, qu'il leur lut :

IDYLLE NUDISTE

*Brun comme Adam, blonde comme Eve¹,
Lui bien musclé. Elle charmante,*

*Emmi la Nature accueillante,
Forment le couple dont je rêve.
Tous deux sont nus : c'est leur fierté.
Leur cœur est pur comme un cristal.
Animés d'un haut idéal,
Ils se révèlent en beauté.
Et dans le jour lourd qui s'achève,
Marchant droit, la main dans la main,
Je les vois, traçant leur chemin :
Brun comme Adam, blonde comme Eve...*

Tous applaudirent d'enthousiasme.

Rafaëla, dont personne n'avait eu l'air de remarquer la complète nudité, fut de suite très à l'aise et heureuse d'être au même point que ses compagnons, savourant avec allégresse le bonheur d'être entièrement nue dans l'atmosphère idéale.

Fabienne se saisit lestement du ballon apporté avec la corde à sauter. Ces accessoires de jeu les suivaient dans toutes leurs promenades. Ils organisèrent aussitôt une folle partie de ballon, qu'ils se lançaient avec les mains, avec les pieds, riant très fort lorsqu'ils manquaient leur but et qu'ils obligerait l'un ou l'autre partenaire à un pourchas jusqu'en la mer.

Ils abandonnèrent ensuite ce jeu pour se livrer au saut à la corde, où le docteur Fernandez, étonnant de souplesse, excellait.

Goûtant dans ce moment sublime la joie intense de la pleine vie, en liberté, leurs corps en liesse, leurs cerveaux assortis et leurs cœurs accordés, ils se prirent tous par la main et finirent leurs jeux par une joyeuse ronde écheve-

lée qui leur fouetta vigoureusement le sang et les laissa anéantis.

Puis ce fut le repos dans la délicieuse torpeur, qui suit l'effort physique ; ils se détendirent, couchés, emmagasinant l'oxygène à pleins poumons.

— Je suis de l'avis de Michelet, dit enfin le père de Faby. « La fleur humaine est, de toute les fleurs, celle qui a le plus besoin de soleil. » Ah ! le soleil ! quel bienfaiteur !...

Et il se mît à déclamer avec emphase les vers que l'astre splendide inspira à Baudelaire :

*Ce père nourricier, ennemi des chloroses,
Eveille dans les champs les vers comme les roses ;
Il fait s'évaporer les soucis vers le ciel,
Et remplit les cerveaux et les ruches de miel.
C'est lui qui rajeunit les porteurs de béquilles
Et les rend gais et doux comme des jeunes filles,
Et commande aux moissons de croître et de mûrir
Dans le cœur immortel qui veut toujours fleurir !
Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les villes,
Il ennoblit le sort des choses les plus viles,
Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,
Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.
(Le Soleil.)*

« Ainsi que l'écrivait très justement ce brave curé Meslier : « Puisqu'il fallait un Dieu aux hommes, que ne s'en tenaient-ils au soleil, ce Dieu visible, adoré par tant de nations ? Quel être avait plus de droits aux hommages des mortels que l'astre du jour, qui éclaire, échauffe, vivifie tous les êtres, dont la présence ranime et rajeunit la nature, dont l'absence semble la plonger dans la tris-

tesse et dans la langueur ? Si quelque être annonçait au genre humain du pouvoir, de l'activité, de la bienfaisance, de la durée, c'était sans doute le soleil qu'il devait regarder comme le père de la nature, comme l'âme du monde, comme la divinité. Au moins, on n'eût pu, sans folie, lui disputer l'existence ou refuser de reconnaître son influence et ses bienfaits. » (*Le Bon Sens du Curé Meslier*, d'Holbach et Voltaire)

— En effet, dit Philippe, c'eût été plus logique, car ce qu'il est convenu d'appeler Dieu ne se manifeste jamais à l'homme. C'est une pure supposition dénuée de tout fondement sérieux.

« Ah ! comme il fait bon !... Maintenant que j'en ai fait l'expérience, je me rends compte du bien-fondé de ce que m'affirmait Fabienne à Badalona : l'avantage du bain réside tout entier dans l'exposition de la chair nue à la lumière et à l'air !

— C'est indéniable ! Vous verrez, mon cher Philippe, répartit le docteur, que le charme de cette vie naturelle est si prenant et ses effets si certains qu'on ne peut se passer d'y avoir recours, autant de fois que cela est loisible. C'est d'ailleurs, à mon avis, ce qui explique l'engoûment des Allemands qui se livrent en foule aux pratiques nudistes dans leurs nombreux camps.

« Dans son intéressant ouvrage *La Nudité et la Physiologie sexuelle*, le docteur Pierre Vachet, fervent défenseur du nudisme et de l'éducation sexuelle, écrit ceci : « Pour avoir des hommes à l'esprit bien équilibré, il faut s'attacher à développer des êtres au corps sain. On ne peut obtenir une belle santé, se vivifier, qu'au grand air, où l'on trouve l'oxygène en surabondance.

« L'activité physique s'exerçant dans l'atmosphère de notre planète conserve la jeunesse du corps. L'homme sédentaire s'affaiblit et vieillit prématurément. L'exercice en chambre, malgré ses avantages, ne vaut pas, à beaucoup près, l'exercice à l'air libre, parce qu'un local clos n'offre aux poumons qu'un air confiné, pauvre en oxygène et chargé d'impuretés.

« La véritable prophylaxie mentale qui peut s'opposer aux perversions sexuelles, la psychothérapie bien comprise, doit surtout chercher à améliorer l'individu, perfectionner ses organes et lui donner l'habitude du rythme, de la maîtrise de soi, qui aboutira à la maîtrise du cerveau.

« Or, il n'y a que l'éducation physique qui puisse obtenir de tels résultats, lorsqu'on la pratique dans les conditions nécessaires : le corps nu, à l'air libre et à la lumière solaire.

« Certes, il n'est pas question de se promener en caleçon de bain sur les grands boulevards. La nudité ne peut se montrer qu'à la campagne et principalement au bord de la mer. Elle est inutile à la ville et demande un cœur droit et honnête. »

Fabienne et Rafaëla se mirent à jouer sur le sable, cherchant à s'attraper et à se vaincre. Faby, plus forte et rompue depuis son tout jeune âge aux exercices physiques, renversa sans peine son amie sur le sable ; mais Philippe vint au secours de la vaincue et, à son tour, voulut saisir la jeune femme, qui, sautant dans les flots, le laissa tout pantois sur la rive.

Ce fut le signal d'un autre bain général, pendant que Rafaëla s'essayait toute seule à faire les mouvements appris

depuis peu, et à se maintenir sur l'eau en faisant la planche.

Enfin, il fallut songer au retour, car l'heure du déjeuner sonnait déjà à tous les estomacs. Dûment séchés par les rayons solaires, les fervents naturistes se revêtirent et reprirent le chemin du village, égayé tout au long de champs féconds, d'arbres incomparables et de superbes montagnes bleuâtres sur lesquelles leurs yeux, fatigués de l'immensité de la mer, se reposaient agréablement. Ils se sentaient dispos et légers, et la route leur parut moins longue et moins pénible que le matin.

Ils eurent la surprise, à leur retour à l'hôtel, de trouver, dans la salle à manger, installé à une table voisine de la leur, le curé de Pollensa, fort occupé à se sustenter.

L'homme de Dieu les salua poliment, bien qu'il eût parfaitement remarqué que ces étrangers n'étaient pas assis aux offices. Ils avaient pénétré une seule fois dans l'église, uniquement pour la visiter. Celle-ci, d'ailleurs, est dénuée de toute valeur artistique.

Les nouveaux venus lui rendirent son salut et prirent place à leur table habituelle, dressée pour eux. Tout en expédiant de bon appétit les premiers plats qui leur étaient servis, ils parlèrent avec ravissement de leur matinée et du bien-être que leur avaient procuré l'héliothérapie et le bain marin.

— Vous profitez de notre beau pays, mesdames ; C'est très bien. C'est seulement dommage que la mer soit si éloignée d'ici, leur dit le curé d'un ton patelin, s'adressant particulièrement à la mère de Fabienne, avec

un désir évident de lier conversation avec ses voisins de table.

— Oh ! cela ne compte pas pour nous ! lui répondit la femme du docteur. Nous préférons même, car, ainsi, nous sommes plus isolés et mieux à notre aise.

— Ah ! oui... j'ai remarqué déjà que les étrangers qui visitent notre île sont habitués à se baigner avec des costumes... comment dirai-je ?... immodestes ! La plupart ne revêtent que de simples caleçons courts, découvrant le corps d'une façon vraiment impudique. On les dirait nus !

— On ne peut cependant se baigner en redingote ou en costume tailleur ! s'esclaffa Fabienne, que le tour de la conversation divertissait fort.

— Non, bien sûr ! Mais enfin, il y a des costumes décents qui dissimulent le corps, alors que d'autres offusquent la pudeur. C'est d'un très mauvais exemple pour nos populations !

— Monsieur le curé, dit alors le docteur, ce n'est pas le caleçon court qui est à condamner, mais l'idée malsaine qui veut que le corps humain soit une laideur offensante. Les premiers hommes n'étaient-ils point nus ? Et personne n'y trouvait à redire ! Ne dit-on pas que Jésus lui-même s'est montré nu plusieurs fois en public ?

« Pour le plus grand bien de la santé, le corps devrait être chaque jour, au moins quelques instants, exposé intégralement nu à l'air et à la lumière, et le bain pris dans ce simple et naturel appareil est le seul vraiment profitable. « La vraie place du nu est en plein air, au soleil et dans l'eau. » Moi qui suis médecin, c'est le conseil que je

donne toujours aux individus de plus en plus surmenés par notre vie exténuante et bruyante qui use les nerfs.

« L'air pur, loin des agglomérations, le soleil et le délicieux silence des campagnes et des plages, sont les meilleurs sédatifs aux maux infligés à notre organisme par les excès cérébraux et physiques de la vie intensive des villes. Le bruit des machines, les sifflets stridents, le roulement des véhicules, toute cette cacophonie assourdissante de l'activité des grands centres, fatiguent nos organes et appauvrissent notre sang. C'est pourquoi le retour à la nature est nécessaire, et il faut le pratiquer complètement pendant le temps que l'on peut y consacrer. Livrer son corps tout entier à l'air, pour qu'il puisse respirer librement, est la meilleure cure contre l'anémie et la vie sédentaire menée par tous les citadins. « La santé pourrait bien être la première des vertus », ne croyez-vous pas, monsieur le curé ?

— Alors, vous donnez de pareils conseils à vos malades ?... Mais cela ne me paraît pas très moral !

— Je pense que « ce qui est sain est moral », monsieur ! C'est un préjugé ridicule, et permettez-moi de vous dire qu'il faut avoir l'imagination réellement perverse pour taxer d'immoralité le fait de se mettre nu pour se baigner ou pour s'insoler, dans le noble but d'améliorer sa santé ! Je vous assure que, dans les camps nudistes, les gens n'ont pas une imagination aussi dépravée, et tout se passe le plus chastement du monde.

— Comment osez-vous affirmer cela ? Mais c'est un retour à la sauvagerie que de se livrer à ces pratiques impures en commun ! Au moins, les hommes et les fem-

mes sont séparés et ne s'affrontent pas dans cette tenue honteuse ?...

— Mais si, justement. Hommes, femmes et enfants se livrent ensemble au plaisir de la dénudation et partagent les jeux physiques, les exercices divers qui font le charme de leurs réunions. Ils s'en trouvent tous très bien.

« Le *tabou* du nu fait obstacle à un comportement sexuel rationnel. En ce qui concerne les jeunes enfants, beaucoup de gens en conviennent. Il est bon que les enfants voient nus d'autres enfants, et leurs parents, toutes les fois que cela arrive naturellement. Il y aura une courte période, vers trois ans, en général, où l'enfant s'intéressera aux différences entre son père et sa mère, et les comparera avec celles qu'il voit entre ses frères et ses sœurs ; mais elle prend fin rapidement, et l'enfant, par la suite, ne s'intéresse pas plus aux nus qu'aux vêtements. Tout le temps que les parents ne veulent pas se montrer aux enfants dans leur nudité, l'enfant aura nécessairement le sentiment d'un mystère et sera excitable et polisson. Il n'y a qu'un moyen d'arrêter la polissonnerie, c'est de supprimer le mystère. » (*Le Mariage et la Morale* (Bertrand Russell)).

« Le nu intégral n'excite en rien la lubricité. Au contraire ! En découvrant les sexes et en les mettant en présence, on guérit infailliblement l'inquiétude sexuelle ; le désir s'apaise pour laisser place à une grande et fraternelle camaraderie. Les hommes et les femmes n'ont plus la même attitude, et chacun, dépouillé de sa vêtue, apparaît sous son véritable jour, sans autre prééminence que sa seule valeur personnelle, qui le situe à sa place exacte.

— Non, non !... je ne puis admettre d'aussi condamnables méthodes, même au nom de la santé. Quoi que vous en disiez, c'est une excitation au vice, et c'est impardonnable de laisser des jeunes filles et des jeunes garçons se rencontrer ainsi. C'est une atteinte odieuse à la pudeur !

— Ah ! monsieur le curé, je vous assure que si vous aviez l'occasion de visiter les centres nudistes, vous changeriez d'avis !

L'abbé fit un geste d'effarement.

— Outre la santé et la beauté de leurs corps, nos jeunes gens y gagnent une franchise sexuelle qui, au lieu de les pervertir comme vous le prétendez, les ramène et les maintient dans un état de parfait équilibre, et constitue pour eux un sédatif puissant qui contrebalance efficacement les effets pernicioeux des spectacles pervers, des films équivoques qu'ils voient se dérouler dans d'innombrables cinémas, des pièces de théâtre graveleuses et des romans, de jour en jour plus scabreux, sans parler du mysticisme sensuellement évocateur de l'Eglise. « En voulant séparer les sexes et faire la nuit sur les phénomènes naturels de l'amour, vous poussez les jeunes gens vers les anomalies sexuelles : l'homosexualité, le fétichisme, la masturbation, et vous contribuez fortement à faire des races d'émasculés, de dégénérés et d'obsédés sexuels !

— Alors, sans songer à garantir l'âme, vous vous préoccupez uniquement de cette guenille qu'est notre corps !... Cependant, seule l'âme immortelle compte, et tous ceux qui la corrompent en vue de sauver leur enveloppe char-

nelle font un triste calcul et se vouent à une éternelle damnation !

— Quand notre cœur a cessé de battre, monsieur le curé, tout est bien mort en nous. « La vie est une cabriole sur le néant » ; comme les animaux, l'homme, en tant que conscience d'être, meurt en entier, et le trépas nous replonge dans le non-être qui précéda notre naissance... Qu'est-ce que l'âme ? Encore une invention mystérieuse, comme tous les principes de religion, « affaire de pure imagination à laquelle l'expérience et le raisonnement n'eurent jamais aucune part.

« Si l'âme est une substance essentiellement différente du corps et qui ne peut avoir aucun rapport avec lui, leur union serait non un mystère, mais une chose impossible. D'ailleurs, cette âme, étant d'une essence différente du corps, devrait nécessairement agir d'une façon différente de lui ; cependant, nous voyons que les mouvements qu'éprouve le corps se font sentir à cette âme prétendue, et que ces deux substances, diverses par leur essence, agissent toujours de concert. Vous nous direz encore que cette harmonie est un mystère ; et moi je vous dirai que je ne vois pas mon âme, que je ne connais et ne sens que mon corps, que c'est mon corps qui sent, qui pense, qui juge, qui souffre et qui jouit, et que toutes ses facultés sont des résultats nécessaires de son mécanisme propre ou de son organisation. » (*Le Bons Sens du Curé Meslier*, d'Holbach et Voltaire.) C'est pourquoi, avant de songer à sauver son âme, il faut s'attacher à soigner son corps, à le fortifier et à éloigner de lui la maladie sournoise.

— Je regrette profondément monsieur le docteur dit le curé, en mettant son chapeau et en prenant congé, qu'une

intelligence comme la vôtre soit mise au service de doctrines réprouvées par l'Eglise, dont je suis l'humble serviteur. Peut-être avez-vous raison, mais je ne puis me ranger à vos avis, et vos arguments ne doivent me convaincre... Adieu, monsieur.

Et, saluant à la ronde, il quitta l'hôtel, troublé et pensif, l'air las, le pas pesant.

XI.

Le terme des vacances approchait pour Philippe. Dans quelques jours, il devrait regagner Paris pour reprendre son poste à la direction de l'entreprise de pelleteries où il était attendu.

Déjà la tristesse assombrissait son cœur à l'idée de quitter sa famille d'élection, et surtout de se séparer de sa chère Fabienne, les Fernandez, eux, ne devant rentrer qu'une bonne quinzaine de jours après lui. Pour que la séparation soit moins brutale, on convint que Faby accompagnerait Philippe jusqu'à Palma, d'où il s'embarquerait à destination de Marseille.

Le docteur Fernandez prépara quelques commissions dont il voulait charger Philippe, pour le mettre ainsi en relations immédiates avec quelques-uns de ses amis de Paris ; il l'adressa aussi à sa mère, qui, au courant de l'idylle de sa petite-fille, l'attendait avec curiosité et le recevrait avec joie.

La veille du départ du jeune homme et de Fabienne pour Palma, où le jeune couple devait passer une journée avant l'embarquement de Philippe, le docteur eut une assez longue conversation avec celui qu'il considérait maintenant comme un fils. Après le repas du soir, ils

s'attardèrent tous deux sur la terrasse de l'hôtel, d'où ils pouvaient admirer une fois de plus la merveilleuse nature dans le calme vespéral.

— Nous nous retrouverons bientôt à Paris, mon cher enfant, et j'espère que nos relations amicales ne feront que s'y fortifier et s'y resserrer, malgré les nécessités différentes de notre existence. J'aurai, aussi, le plus grand plaisir à connaître votre maman...

— Elle vous connaît déjà tous, par mes lettres, et elle vous sait un gré infini des jours heureux que m'ont procurés votre attachante et affectueuse compagnie.

— Peut-être sera-t-elle un peu effarouchée de la simplicité franche que nous apportons, le plus possible, dans tous les actes de notre vie... Je veux penser, Philippe, que les divergences de vue qui nous séparent, je le sens bien, votre mère et nous, ne seront pas un obstacle à notre amitié. Si votre maman ne juge pas bon pour elle de nous fréquenter - c'est son droit - vous pourrez très bien, tout en restant le fils aimant que vous n'avez jamais cessé d'être pour elle, satisfaire à vos autres besoins d'expansion sentimentale et spirituelle.

— Certes !... et je vous assure que l'amour et la vénération que je porte à ma mère ne sauraient me faire oublier un ami que je suis très honoré d'avoir connu et que je considère comme un père. Je veux continuer à bénéficier de vos précieux et toujours si justes enseignements ; vous m'avez tant appris en peu de jours qu'il me semble qu'avant de vous connaître je ne savais rien... ou si peu de chose !

« C'est plutôt moi qui devrais m'inquiéter, car, à Paris, je ne vous verrai certainement pas autant, puisque nous ne vivrons pas, comme ici, sous le même toit, et ma chère petite Faby sera reprise par ses études, auxquelles elle tiendra plus qu'à moi !

— Tout s'arrangera très bien, voyons ! Faites confiance à Faby. Elle tient très sincèrement à vous, je la connais ! Elle règlera elle-même sa vie de façon à donner satisfaction à son travail et à son cœur, soyez tranquille ! Vous me préviendrez du jour et de l'heure de votre arrivée, car je veux être le premier à vous recevoir à la descente du train...

— C'est entendu, Philippe... A moins que d'ici là un cataclysme nous ait tous réduits en poussière !...

— Ne parlez pas de mort ce soir, où je suis déjà si triste de vous quitter !...

— Ce n'est qu'une plaisanterie, mon cher ami ! Mais, vous savez, nul n'échappe à la mort... Il faut donc savoir l'envisager avec sang-froid et en parler comme d'un aboutissement inévitable et logique. Pour ma part, j'y ai déjà beaucoup réfléchi, et je compte bien régler moi-même ce dernier acte de ma vie, quand j'aurai terminé ma tâche et que mes forces physiques et cérébrales ne voudront plus lutter.

— Vous vous suicideriez ?...

— Oui. Je ne ferai pas, d'ailleurs, ce geste libérateur par désespoir, comme d'autres l'ont fait, notamment l'agitateur socialiste connu, Henry Hasard, qui, en 1893, écrivait avant de se donner la mort : « Je me tue de désespoir de voir la laideur et la misère morales du monde.

» Cela prouvait, certes, une grande délicatesse d'âme. Moi, je préfère travailler, tant que je serai solide, à essayer d'atténuer un peu cette laideur et soulager cette misère humaines.

« Mais je comprends très bien que l'on rejette la vie quand celle-ci est sans joie et que l'on n'y trouve aucun intérêt. J'ai toujours gardé le souvenir d'une pensée extrêmement curieuse et émouvante, émanant d'une jeune bergère suisse, qui la confia un jour au papier avant de se noyer dans un étang ; elle l'avait épinglée à un arbre à proximité de l'endroit qu'elle avait choisi pour se suicider : « Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir. » Cela dépeint d'une façon saisissante la vie ennuyeuse et morne qui devait être le lot de cette toute jeune fille, presque une enfant encore.

« Quand je pense à la mort, disait Sénèque, je pense à la liberté. » La jeune bergère n'a pas trouvé d'autre issue à une existence décevante !

— Mais le suicide n'est-il pas considéré comme une lâcheté par la majorité des hommes ?

— Les opinions morales, religieuses ou politiques varient selon les époques et les influences qui forment les esprits, et font qu'une action peut être jugée lâche ou héroïque selon qu'elle est accomplie à tel ou tel moment. Les Antiques considéraient le suicide comme un acte raisonnable que tout le monde respectait. La religion en fit un crime. Les grands esprits le comprennent et l'acceptent.

« Il y a eu beaucoup d'exemples d'hommes sages parmi les plus savants, les mieux instruits, qui ont mis fin eux-

mêmes à leur existence : le comte Edouard de Lickert, le curé Jean Meslier, Ernest Bersot, le poète Albert Mérat, Paul Robin, les époux Lafargue, Dubut de Laforest, Servan de Sugny, le poète Hermant de Dorval, Maurice Rollinat, l'auteur des *Névroses*, Marcelin Berthelot, et bien d'autres que je pourrais vous citer, mais dont les noms m'échappent présentement.

« Georges Clemenceau pensait aussi que « le pouvoir de disposer de soi est la plus haute affirmation d'individualité d'un être qui n'a pas demandé l'existence ».

« Eh bien, je me range à l'avis de ceux qui ne veulent pas se survivre. Je ne veux pas être un mort-vivant... et, quand j'aurai passé de vie à trépas, je veux être, dans le plus bref délai, et sans aucune des cérémonies coutumières autour des cadavres, livré aux flammes purifiantes qui anéantissent les corps avant leur repoussante décomposition.

— Simple dans votre mort comme vous l'aurez été dans toute votre vie !...

— C'est cela !

— Que ce soit dans les temps les plus reculés possibles, mon cher et grand ami ! dit Philippe, fort ému.

— Il faut un terme... Il viendra pour moi, comme il est venu pour tous ceux qui nous ont précédés sur ce globe, comme il viendra pour vous !... A moins que la science ne découvre le moyen de vaincre la mort ! s'écria le docteur en riant. Alors, c'est là qu'il faudrait s'arrêter d'engendrer !... Puis... durer, durer... serait-ce si réjouissant ?...

Fabienne, qui s'était retirée tôt dans sa chambre, s'impatientant d'attendre Philippe, vint le chercher, ce qui mit fin au funèbre entretien.

* * *

Quand Philippe, de bon matin, accompagné de Fabienne, prit place dans la rustique carriole qui devait les conduire à La Puebla, il embrassa d'un long regard la petite place de Pollensa, les montagnes qui ceinturaient le village et dont quelques-unes des plus élevées cachaient leurs cimes dans le brouillard matinal, les champs ensoleillés s'étendant jusqu'à la mer. Ce petit coin des îles Baléares signifiait pour lui le plus grand bonheur de sa vie, un immense et pur bonheur !

C'est là qu'il avait possédé Fabienne dans sa chair et pénétré plus avant dans son cœur.

Durant tout le trajet, il ne put échanger la moindre parole ; Faby, assise près de lui, ne semblait pas davantage disposée à parler. Seules, leurs mains étreintes disaient leur joie intense de s'appartenir et le déchirement de leur séparation prochaine.

Si Philippe s'était donné en entier à la femme qu'il aimait de toutes ses fibres, il remportait de son voyage, ébauché dans la fantaisie, un cœur plus riche, ennobli par l'amour, un esprit mieux ouvert et gagné aux vastes conceptions humaines dont son intelligence compréhensive avait tout de suite apprécié la logique lumineuse et la haute générosité.

Heureux d'avoir rencontré dans le père de sa bien-aimée l'initiateur, le savant loyal et libéré qui lui avait appris à penser avec son propre cerveau, et non avec ceux racornis des nombreux pédagogues asservis qui avaient guidé son instruction et dont les phrases lui apparaissaient nettement, à cette heure, creuses et mensongères, il comptait bien, dorénavant, régler sa vie selon les principes de liberté, de vérité et de santé qui étaient ceux que lui avait révélés le docteur Fernandez, et il décida de rejeter toutes les formules bornées, quelles que soient leurs trompeuses étiquettes, les préjugés ineptes et les traditions routinières et surannées qui avaient jusqu'ici entravé son individu et opprimé sa conscience.

FIN

OUVRAGES A CONSULTER

E. APPERT, L. GUÉNOT, Prof. Ch. RICHET, Major DARWIN,

L. MARCH. - *Eugénique et Sélection*, I vol.

BAUDRIT DE SAUNIER.- *Éducation Sexuelle*, I vol.

G. BESSÈDE. - *L'Initiation sexuelle*, I vol.

DR BINET-SANGLÉ. - *Le Haras humain*, I vol.

Dr Michel BOURGAS. - *Le Droit à l'Amour pour la Femme*, I vol.

CHARLES-ALBERT. - *L'Amour libre*, I vol.

Dr L. DARTIGUES. - *Le Renouveau de l'Organisme* (traité d'endocrinothérapie chirurgicale, application de la greffe endocrinienne), I vol.

Etienne DENNERY. - *Foules d'Asie*, I vol.

Manuel DEVALDÈS. - *La Maternité consciente*, I vol.

Havelock ELLIS. - *L'Éducation sexuelle*, I vol. - *La Femme dans la Société*, I vol. - Et toutes ses œuvres sur la question sexuelle.

G. ESPÉ DE METZ (Général X...). - *J'en appelle au Monde civilisé*, I vol.

Alfred FABRE-LUCE. - *Pour une Politique sexuelle*, I vol.

Dr FOUGERAT DE LASTOURS. - *L'Homme et la Lumière*, I vol.

D'HOLBACH et VOLTAIRE. - *Le Bon Sens du Curé Meslier*, I vol.

- Dr L. JAUBERT. - *La Cure de Soleil*, I vol.
- Dr Hélian JAWORSKI. - *La Découverte du Monde*, I vol.
- *Comment rajeunir*, I vol.
- Jean MARESTAN. - *L'Éducation sexuelle*, I vol.
- METALNIKOV. - *Immortalité et Rajeunissement dans la Biologie moderne*, I vol.
- Henri NADEL. - *La Nudité à travers les Ages*, I vol. - *La Nudité et la Santé*, I vol. - *La Nudité et la Morale*, I vol.
- DR Anton NYSTRÖM. - *La Vie sexuelle et ses Lois*, I vol.
- Giorgio QUARTARA. - *Les Lois du Libre Amour*, I vol.
- Rémy de GOURMONT. - *La Physique de l'Amour*, I vol.
- Louis-Charles ROYER. - *Au Pays des Hommes nus*, I vol.
- Bertrand RUSSELL. - *Le Mariage et la Morale* (traduit de l'anglais par G. Beauroy), I vol.
- Roger SALARDENNE. - *Le Culte de la Nudité*, I vol. - *Un Mois chez les Nudistes*, I vol.
- DR SICARD DE PLAUZOLES. - *Principes d'Hygiène sociale*, I vol. - *La Fonction sexuelle au point de vue de l'Éthique et de l'Hygiène sociale*, I vol.
- DR Pierre VACHET. - *La Nudité et la Physiologie sexuelle*, comprenant : *L'Éducation sexuelle*, I vol. - *Connaissance de la Vie sexuelle*, I vol.
- Dr Serge VORONOFF. - *La Conquête de la Vie*, I vol.
- H. G. WELLS. - *La Conspiration au grand jour*, I vol.
- Parmi tant de périodiques s'occupant des questions traitées dans ce volume, nous signalons particulièrement ceux-ci :

VIVRE INTÉGRALEMENT, à Paris. - Revue bi-mensuelle illustrée.

NATURISME, à Paris. - Hebdomadaire illustré.

RÉGÉNÉRATION, à Paris. - Organe du *Trait-d'Union*. Revue mensuelle.

DIE NEUE ZEIT, à Berne. - Revue mensuelle illustrée.

DIE AUFKLARUNG, à Berlin. - Revue mensuelle illustrée.

LES PROBLÈMES DE L'AMOUR ET DU MARIAGE, à Bruxelles. - Revue mensuelle qui a dû malheureusement interrompre sa publication.

ESTUDIOS, à Valencia. - Revue éclectique mensuelle.

INICIALES, à Barcelone. - Revue mensuelle.

Nous signalons aussi L'EN-DEHORS, à Orléans, journal bi-hebdomadaire qui réserve assez fréquemment une place importante au Nudisme, au Naturisme et aux Questions Sexuelles.

Scan : Jean-François Amary

Corrections : L'Idée Noire, 5/06/06

©opyleft

¹ Paul-Napoléon Roinard : *La Sonate à Kreutzer*.